



HAL
open science

“ Tout Berlin semblait debout ”. Récits militants du Berlin révolutionnaire, novembre 1918 – mars 1919

Olga Danziger

► **To cite this version:**

Olga Danziger. “ Tout Berlin semblait debout ”. Récits militants du Berlin révolutionnaire, novembre 1918 – mars 1919. Histoire. 2024. dumas-04725607

HAL Id: dumas-04725607

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04725607v1>

Submitted on 8 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« TOUT BERLIN SEMBLAIT DEBOUT »



Récits militants du Berlin révolutionnaire Novembre 1918-Mars 1919



UNIVERSITÉ PARIS 1
PANTHÉON SORBONNE

Université Paris 1 Panthéon Sorbonne

Ecole d'Histoire de la Sorbonne Master d'Histoire des Sociétés Contemporaines

Centre d'Histoire Sociale des Mondes Contemporains

Mémoire de Master 2

Préparé sous la direction de Nicolas Offenstadt et Charlotte Vorms

Rédigé par Olga Danziger

Septembre 2024

Crédits de la photo de couverture :
Bundesarchiv, Bild 183-18594-0045 / CC BY-SA 3.0 DE

« TOUT BERLIN SEMBLAIT DEBOUT »

Récits militants du Berlin révolutionnaire
Novembre 1918-Mars 1919

J'aimerais remercier très chaleureusement mes directeurs de recherche, Nicolas Offenstadt et Charlotte Vorms pour leurs précieux conseils, leur accompagnement et leur bienveillance.

Pour Évelyne et à la mémoire de Salomon

LISTE DES ABRÉVIATIONS UTILISÉES :

MSPD : Se réfère à *Mehrheitsozialdemokratische Partei Deutschlands*. Désigne la partie majoritaire du SPD qui rejoint l'Union Sacrée en 1914 et soutient le vote des crédits de guerre jusqu'en 1918.

USPD : *Unabhängige Sozialdemokratische Partei Deutschlands*. Faction dissidente minoritaire du SPD qui décide de quitter ce dernier en 1917. Rassemble des personnalités de l'aile gauche et droite de la social-démocratie, qui sont fédérées par leur opposition à la poursuite de la guerre.

KPD : *Kommunistische Partei Deutschlands* : Parti communiste créé le 31 décembre 1918 par les leaders de la ligue Spartakiste, qui jusqu'alors était intégrée à l'USPD

DMP : Division de Marine Populaire (*Volksmarinedivision*), désigne une troupe de marins révolutionnaires créée à Kiel, qui devient un groupe important affilié à la gauche radicale berlinoise. La DMP siège au Schloss et au Marstall à Berlin.

IML : Institut du Marxisme Léninisme, organisme de recherche sur l'histoire du mouvement ouvrier associé au SED, parti omnipotent au sein de la République Démocratique Allemande.

RDA : République Démocratique Allemande (*Deutsche Demokratische Republik*)

SED : (*Sozialistische Einheitspartei Deutschlands*) Parti majeur de la RDA, au sommet du pouvoir. Issu de l'unification forcée du SPD et du KPD par les forces d'occupation soviétiques en 1946.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	10
<i>Une postérité problématique : Dolchstoss et Sonderweg</i>	14
<i>La révolution au cœur de l’affrontement des blocs</i>	16
<i>Nouvelles perspectives autour de la révolution allemande : revalorisation et nouvelles thématiques</i>	17
<i>Berlin : la croissance d’une Grossstadt</i>	19
<i>Le Berlin « rouge » et l’expérience de la guerre</i>	21
<i>Espace urbain et révolution</i>	24
<i>Les effets de la révolution sur l’organisation urbaine</i>	26
<i>Les « Souvenirs » de l’Institut du Marxisme-Léninisme : la production d’un discours officiel sur la révolution</i>	30
<i>Chronologie de la révolution allemande à Berlin</i>	39
CHAPITRE 1 : LES PROTAGONISTES DANS LA VILLE : PARCOURS, TRAJECTOIRES, RÉSEAUX	43
DÉCOUVRIR LES ACTEURS : DES INDIVIDUS POLITISÉS	43
<i>Une éducation ouvrière forgée par l’adhésion au socialisme</i>	45
<i>À Berlin, le tournant de l’opposition à la guerre</i>	50
<i>La mobilisation militaire, un facteur de radicalisation politique ?</i>	53
LES PERSONNALITÉS RÉVOLUTIONNAIRES DANS LES RÉCITS DES MILITANTS	57
<i>Liebknecht, Luxemburg et Pieck, héros rétrospectifs de la révolution</i>	57
PRÉPARER L’INSURRECTION BERLINOISE : ACTEURS, RÉSEAUX, STRATÉGIES	66
<i>Berlin, ville des déserteurs</i>	66
<i>L’acquisition d’armes, priorité des délégués révolutionnaires et des spartakistes</i>	68
CHAPITRE 2 - BERLIN EN RÉVOLUTION : L’ACTIVATION D’UN RÉSEAU D’ESPACES OUVRIERS	75
LES USINES, MOTEURS DE LA RÉVOLUTION	76
<i>Le 9 novembre dans les usines berlinoises, de Wedding à Lichtenberg</i>	77
<i>Les usines dans la révolution : le cas de l’usine d’armement de Spandau</i>	84
S’APPUYER SUR DES ESPACES OFFICIELS ET OFFICIEUX DU MOUVEMENT OUVRIER BERLINOIS	87
<i>Les relais officiels de la révolution : sièges de Parti et cellules locales</i>	87
<i>Habitations et cachettes : les espaces de la clandestinité</i>	90
<i>Les lieux de réunion traditionnels des ouvriers et militants berlinois : salles publiques, brasseries, cimetières</i>	94

CHAPITRE 3 : S'APPROPRIER LES LIEUX DE LA LÉGITIMITÉ POLITIQUE	107
INVESTIR LES CENTRALITÉS DE LA VIE POLITIQUE BERLINOISE	109
<i>Revendiquer la révolution au cœur du Regierungsviertel du Berlin impérial.....</i>	<i>109</i>
<i>L'Alexanderplatz : un espace symbolique à la lisière du Berlin ouvrier.....</i>	<i>116</i>
QUAND DES HAUTS-LIEUX DE L'ANCIEN RÉGIME DEVIENNENT DES SYMBOLES RÉVOLUTIONNAIRES.....	124
<i>La préfecture de police de Berlin : un centre révolutionnaire à l'importance symbolique et stratégique</i>	<i>124</i>
<i>Le Berliner Schloss, nouveau symbole révolutionnaire et espace central des concurrences révolutionnaires.....</i>	<i>132</i>
LE ZEITUNGSVIERTEL DANS LA RÉVOLUTION : QUI CONTRÔLE LA PRESSE, CONTRÔLE LA VILLE	139
<i>Un espace central de la ville investi de nouveaux enjeux avec la Révolution</i>	<i>139</i>
<i>L'occupation réprimée de janvier 1919</i>	<i>143</i>
CHAPITRE 4 : LES ESPACES DE LA RÉPRESSION	151
L'OUEST DE BERLIN : LA BASE DE L'OFFENSIVE GOUVERNEMENTALE	152
<i>L'Ouest de Berlin : entre milices bourgeoises, soldats du front et corps francs.....</i>	<i>153</i>
<i>La préfecture de police de Charlottenburg, nouveau centre de la légitimité gouvernementale</i>	<i>155</i>
<i>Le symbole de l'hôtel Eden dans les récits des militants : la liquidation des visages du spartakisme.</i>	<i>157</i>
AU CŒUR DES COMBATS : UNE RÉPRESSION LOCALISÉE.....	160
<i>Les casernes du centre historique, au cœur de la répression de l'insurrection de janvier 1919</i>	<i>161</i>
<i>Les affrontements dans les quartiers ouvriers : mars 1919 entre Neukölln et Lichtenberg</i>	<i>164</i>
ÉPILOGUE : LES MILITANTS APRÈS 1919.....	175
LES MILITANTS PENDANT WEIMAR ET LE IIIE REICH	175
<i>Un nouvel ordre politique : activisme durant la République de Weimar</i>	<i>175</i>
<i>Le récit du nazisme : persécutions, arrestations et émigrations.....</i>	<i>178</i>
SE SOUVENIR DURANT LA RDA : ENJEUX PERSONNELS DU RÉCIT BIOGRAPHIQUE.....	181
<i>Agentivité et stratégies : des témoins qui tentent de tirer leur épingle du jeu.....</i>	<i>181</i>
<i>La trace des chercheurs de l'IML</i>	<i>183</i>
<i>La ville comme lien entre passé et présent ?.....</i>	<i>187</i>
CONCLUSION.....	189

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE.....194

INTRODUCTION

« Tout Berlin semblait debout. Des camions remplis de soldats armés tenant des drapeaux rouges parcouraient les rues afin de déjouer toute résistance. On retirait aux officiers leurs épaulettes, leurs cocardes et leurs armes. Voyant à quel point les travailleurs étaient armés, les policiers abandonnaient les leurs avec précipitation »¹

Ces phrases sont rédigées par Alfred Merges, membre de la ligue spartakiste et ouvrier métallurgique à Berlin. Il décrit une scène du 9 novembre 1918, où débute à Berlin ce qu'on a par la suite nommé la « révolution de novembre ». Ce jour-là, les ouvriers berlinois font grève et défilent dans la rue, soutenus par des soldats révolutionnaires. Ils s'emparent des édifices du pouvoir et le succès de leur mobilisation provoque l'abdication de l'empereur, ainsi que la proclamation de la république allemande.

Dans cet extrait, on voit comment l'image de la ville mobilisée, parcourue par des révolutionnaires victorieux marque le spectateur. On perçoit dans sa description le rôle majeur, symbolique mais aussi stratégique, que représente l'espace urbain dans le contexte révolutionnaire. La ville est non seulement l'espace parcouru par les acteurs de la révolution, mais également le symbole de leur victoire. En effet, les soldats révolutionnaires sont désormais ceux qui traquent la résistance dans la ville, ce sont eux qui circulent librement. Ils sont donc les vainqueurs incontestés.

L'espace urbain serait ainsi non seulement le terrain géographique où se déroule la révolution, mais également comme un enjeu majeur d'affirmation des revendications politiques relatives à la période de la révolution allemande. La ville serait donc d'une part le « produit »² des événements qui s'y déroulent, mais également « productrice » d'une légitimité politique définie par la domination d'un espace urbain circonscrit, visant à la domination de la ville dans sa totalité.

¹ SGY 30/432 Alfred Merges p.19

² Cette notion de ville simultanément « produit » et « productrice » est employée par Quentin Deluermoz dans son ouvrage *Commune(s) 1870-1871 Une traversée des mondes au XIXe siècle*, Seuil, 2020 p. 242

Cette dualité inhérente à la ville au sein de l'événement révolutionnaire s'est donc imposée comme une question majeure orientant ma recherche. Si je savais que je voulais travailler sur l'histoire de l'Allemagne et sur Berlin, la question de la période n'était pas aussi évidente. En lisant sur la révolution allemande, le rôle majeur de la ville de Berlin m'est apparu comme un thème passionnant qui me permettait d'associer un intérêt pour les événements propres, ainsi que pour la question du rôle politique et historique de l'espace urbain.

Dans le cadre de mon mémoire de M1, j'avais travaillé sur la préfecture de police de Berlin durant la révolution allemande, entre novembre 1918 et mars 1919. J'avais pu montrer comment la préfecture avait été érigée en haut-lieu révolutionnaire et s'inscrivait dans des réseaux urbains multiples et actifs à toutes les échelles de la ville. Il s'agissait pour mon M2 de poursuivre la réflexion à l'échelle de la ville entière, tout en trouvant un angle de recherche spécifique et en conservant les bornes chronologiques établies de la révolution à Berlin. C'est à travers la sélection d'un corpus de sources spécifique, expliqué plus bas, que cet angle de recherche m'est apparu et a guidé ma recherche.

Un enjeu primordial de ma recherche porte sur la nécessité de définir le terme de « révolution », dont l'usage répandu implique une clarification. En suivant la définition proposée par Ulrich Kluge dans son ouvrage³ et reprise dans l'ouvrage historiographique *A Revolution in Context*⁴, on entend ici par « révolution » un événement caractérisé par quatre éléments: une discontinuité ou une rupture dans le système politique, des conflits sociaux violents, des changements radicaux dans les espaces de pouvoir traditionnels et la création voulue ou effective d'un nouvel ordre social et politique.

Ce travail nécessite d'abord de faire appel à plusieurs champs historiographiques distincts. Il faut en effet s'intéresser à la révolution allemande, mais aussi au contexte urbain berlinois dans lequel elle s'organise. Pour les acteurs de la révolution, l'espace

³ Kluge, Ulrich *Die deutsche Revolution 1918/1919. Staat, Politik und Gesellschaft zwischen Weltkrieg und Kapp-Putsch*, Frankfurt am Main, 1985

⁴ Weinhauer K, McElligott A, Heinsohn K (dir) *Germany 1916-1923 A Revolution in Context*, Transcript Verlag, Bielefeld, 201

urbain et les différents lieux constituent des enjeux stratégiques multiples. En effet, l'organisation révolutionnaire nécessite la mobilisation efficace de réseaux, notamment clandestins, de solidarité et de repli. Mais le succès d'un épisode révolutionnaire implique aussi l'investissement de lieux incarnant la légitimité politique. L'objet de la recherche porte ainsi sur ces espaces mobilisés par les individus et les fonctions qu'ils détiennent dans l'organisation globale de la ville. Il est toutefois tout aussi important de s'intéresser au discours de la ville tel qu'il est produit par les acteurs. On cherche ainsi à percevoir la « ville intérieure » des individus, à accéder à leurs représentations personnelles du Berlin révolutionnaire. Ainsi émergent les différents niveaux de la pratique de la ville : la question politique s'inscrit en effet dans d'autres réseaux urbains préexistants.

Le choix des sources, expliqué plus bas, nécessite par ailleurs des lectures poussées sur le contexte de production des témoignages, qui se situe plusieurs décennies après les événements relatés. La question historiographique de la révolution allemande s'avère particulièrement intéressante, du fait de la difficulté qu'elle a eu à émerger en tant que telle. La « révolution oubliée »⁵ est en effet encadrée entre des périodes qui suscitent un intérêt majeur et donc une production académique très riche. Il s'agit des historiographies de la Première Guerre Mondiale, de la République de Weimar et du IIIe Reich. Face à ces dernières, la révolution allemande a longtemps été envisagée sous le seul prisme de la « conséquence » de la Première Guerre Mondiale, ou encore d'une des « causes » de l'arrivée au pouvoir de Hitler en 1933.

L'expérience de la guerre, une dimension essentielle de la matrice révolutionnaire

La Première Guerre Mondiale constitue en effet l'élément déclencheur de la révolution. Son étude est donc nécessaire pour comprendre les causes et les modalités de la rupture révolutionnaire. Ce sont le refus et la mutinerie de marins à Wilhelmshaven et à Kiel, les 26 octobre et 3 novembre 1918, de participer à une ultime offensive (*Endkampf*) qui marque le début de la l'épisode révolutionnaire de 1918.⁶

⁵ En référence au titre de l'ouvrage de A. Gallus, *Die Vergessene Revolution Von 1918*. Vandenhoeck & Ruprecht; 2010.

⁶ Harman C. *The Lost Revolution. 1918-1923*, Bookmarks, 1997, p.39

L'expérience de la guerre par la population allemande est donc un enjeu déterminant dans le processus révolutionnaire. Dans son ouvrage⁷, Benjamin Ziemann revient sur la question de l'expérience de la violence et la façon dont les années 1914-1918 ont constitué un « laboratoire de la violence » qui aurait mis au point une matrice de la violence propre à l'ère industrielle et moderne du XXe siècle. Dans un article consacré à la question de la violence dans la révolution allemande, Ziemann insiste toutefois sur le fait que malgré plusieurs épisodes violents, la révolution ne s'est pas définie par le recours à une violence excessive⁸.

Ziemann pose aussi la question du lien entre l'expérience de la guerre et le basculement dans la radicalité politique. L'expérience par les soldats des privilèges dont bénéficiaient les officiers a-t-elle pu influencer l'opposition à un ordre traditionnel et ainsi un basculement vers la radicalité ? Il propose par ailleurs une chronologie de la politisation des soldats, soulignant ainsi le tournant que constitue l'année 1916, durant laquelle l'opposition à la guerre croît au vu des difficultés connues par les soldats mais aussi par les populations civiles.

En effet, ces dernières font également l'expérience d'une situation inédite et donc de conditions de vie particulièrement difficiles. L'hiver 1916-1917, surnommé « hiver des rutabagas »⁹ (*Kohlrübenwinter*) marque durablement la population berlinoise, le blocus anglais rendant l'approvisionnement de la ville particulièrement difficile. A ces dures conditions de vie s'ajoute la croissance dès 1916 de l'opposition politique à la guerre, qui se manifeste à travers l'organisation de grèves massives entre 1916 et 1918¹⁰. Toutefois, ces mobilisations de l'arrière sont accueillies de façon très différentes par les soldats¹¹. Il faut souligner la diversité des situations, des expériences et des sociabilités qui rend certains individus plus ou moins hostiles au commandement militaire et à la poursuite de la guerre. En ce sens, la comparaison entre les soldats des fronts Ouest et Est est parlante. Les soldats présents à l'Est sont en effet plus imprégnés par le contexte révolutionnaire russe et seraient en ce sens

⁷ Ziemann, B. *Gewalt Im Ersten Weltkrieg : Töten - Überleben - Verweigern*. 1. Auflage. Klartext Verlag; 2013.

⁸ Ziemann, B « Gewalt in der deutschen Revolution 1918-1919 » dans Sabrow, M. (Hrsg) *Gewalt gegen Weimar, Zerreißproben der frühen Republik 1918-1923*, Wallstein Verlag, Göttingen 2023

⁹ Julien, E. *Paris, Berlin la mémoire de la guerre (1914-1933)*, Presses Universitaires de Rennes, 2010.

¹⁰ Materna, I. « Berlin- das Zentrum der deutschen Revolution 1918/1919 » p.92-94 dans Plener, U. (Hrsg), *Die Novemberrevolution 1918/1919 in Deutschland*, Karl Dietz Verlag, Berlin 2009.

¹¹ Ziemann, B. *Gewalt Im Ersten Weltkrieg : Töten - Überleben - Verweigern*. 1. Auflage. Klartext Verlag; 2013

politisés plus radicalement que leurs homologues de l'Ouest.¹² L'hypothèse de la radicalisation politique du fait de l'expérience de la guerre est, en définitive, relativisée par Ziemann : « Dans l'ensemble, c'est donc moins une politisation révolutionnaire que l'attente déçue et l'épuisement collectif à l'automne 1918 qui ont conduit à l'effondrement du système de domination dans l'armée allemande sur le front occidental ».¹³ Scott Stephenson, quant à lui, souligne le double potentiel des soldats, qui peuvent, à l'instar des marins de Kiel, se diriger vers la révolution mais aussi intégrer les rangs des contre-révolutionnaires, comme l'adhésion aux *Freikorps* le montre¹⁴.

Ainsi, la révolution peut être envisagée comme une période durant laquelle se forme une nouvelle société, transformée par l'expérience globale de la guerre.

Le contexte agité qui suit la période révolutionnaire durant les premières années de la République de Weimar est en effet empreint d'un type de violence, notamment politique, qui naît durant la révolution. Toutefois, on ne peut pas parler d'une radicalisation politique globale provoquée par l'expérience de la guerre, tant l'importance de la nuance et la diversité des situations est soulignée par l'historiographie.

Une postérité problématique : Dolchstoß et Sonderweg

La révolution est aussi envisagée comme l'illustration de l'ambivalence de la société d'après-guerre allemande. Elle incarnerait ainsi simultanément l'aspiration des Allemands à la paix mais aussi la violence de leurs divisions, prouvée par les épisodes de violence qui la ponctuent. Ces divisions sont en effet nombreuses et apparaissent dès septembre 1918, inscrivant à nouveau la genèse de la révolution dans le contexte de guerre mondiale. Face à l'échec de l'offensive allemande de l'été 1918, le général du commandement suprême (OHL) Erich Ludendorff se résigne à organiser la formation d'un nouveau gouvernement, incluant des membres du SPD, qui devra s'occuper des négociations d'armistice¹⁵. Si l'état-major allemand a pris la décision de former un gouvernement pour négocier l'armistice, c'est surtout pour ne pas en porter

¹² Stephenson S. *The Final Battle : Soldiers of the Western Front and the German Revolution of 1918*. Cambridge University Press; 2009

¹³ Ziemann, B. *Gewalt Im Ersten Weltkrieg : Töten - Überleben - Verweigern*. 1. Auflage. Klartext Verlag; 2013, p.132

¹⁴ Stephenson, *Introduction*

¹⁵ Harman C. *The Lost Revolution. 1918-1923*, Bookmarks, 1997, p.39

la responsabilité, tant celui-ci est considéré comme un aveu de faiblesse et donc une forme de trahison de la patrie¹⁶.

Face à la mise en place du gouvernement révolutionnaire provisoire qui entame le processus de négociation avec les puissances victorieuses, les militaires construisent ce qui est par la suite désigné comme « la légende du coup de poignard dans le dos » (*Dolchstosslegende*). Elle consiste à affirmer que la défaite allemande n'est pas due à l'armée mais aux populations civiles qui n'auraient pas fait les sacrifices nécessaires à la victoire. Les autres coupables sont les révolutionnaires et les sociaux-démocrates, ouvertement opposés à la guerre ou accusés de l'avoir écourtée pour accéder au pouvoir. Le « coup de poignard » serait donc celui de traîtres de l'intérieur dont les Juifs, entre autres, sont l'incarnation. Cette légende, qui circule dans les sphères nationalistes et conservatrices durant la période de la république de Weimar, est très répandue dans les débats politiques et les écrits sur la période de la révolution¹⁷ et contribue à la fragilité de la structure républicaine. La thèse du coup de poignard s'inscrit par la suite au cœur de l'argumentaire nazi et devient la version officielle de l'histoire de la fin de la guerre, s'inscrivant ainsi profondément dans les mentalités.¹⁸ Ce n'est qu'après la Deuxième Guerre Mondiale que la *Dolchstosslegende* est définitivement réfutée historiquement et politiquement.

La révolution a ainsi longtemps été interprétée comme une simple conséquence de la défaite de 1918, mais elle a aussi alimenté les perspectives téléologiques d'un vaste pan de l'historiographie. Les difficultés d'affirmation de la République de Weimar face à la montée en puissance du nazisme et les conséquences dramatiques du régime hitlérien ont en effet considérablement influencé, à rebours, la façon de percevoir la révolution. L'historien Gilbert Badia résume cette vision téléologique de la révolution quand il écrit : « L'écrasement de la Révolution a rendu possible le développement ultérieur du national-socialisme. Ainsi, l'histoire de cette révolution de 1918 et de son échec permet-elle sans doute de mieux comprendre 1933 et le IIIe Reich »¹⁹. Ainsi, dans cette perspective historiographique, la révolution serait la matrice des

¹⁶ Haffner, Sebastian, *Die verratene Revolution- Deutschland 1918-1919*, Hamburg, 1969

¹⁷ Niess, Wolfgang *Die revolution von 1918/19 in der deutschen Geschichtsschreibung Deutungen von der Weimarer Republik bis ins 21. Jahrhundert*, De Gruyter GmbH, Berlin/Boston, 2013 p. 33

¹⁸ Ibidem, p.125

¹⁹ Badia, Gilbert *Les Spartakistes, 1918, L'Allemagne en Révolution*, Collections archives, Julliard, 1966, p.277

nombreuses crises que connaît la république de Weimar sur les plans politique, économique et social et constituerait la genèse d'une instabilité allemande qui atteint son paroxysme avec le nazisme.

Cette idée de la révolution comme un maillon d'une chaîne d'événements conduisant à Hitler implique de s'interroger sur les liens entre l'histoire de la révolution et la notion de « voie particulière allemande »²⁰, soit *Sonderweg* en allemand. Ce concept vise à inscrire la montée du nazisme dans une chronologie longue et à souligner la façon dont des éléments ancrés dans la société prusso-allemande ont pu contribuer à l'évolution de la société vers le nazisme. Ce concept a été très contesté dès les années 1980 : comme le résume l'historien Detlev J.K Peukert : « Il n'est pas possible d'interpréter les particularités nationales de l'histoire allemande comme conduisant en droite ligne au événements de 1933 »²¹. Il faudrait donc extraire la révolution allemande de la chronologie longue du *Sonderweg* et invalider une lecture formellement téléologique des événements révolutionnaires.

La révolution au cœur de l'affrontement des blocs

Cette perspective téléologique a joué un rôle majeur dans le contexte de la guerre froide, où les historiographies est et ouest-allemandes affirmaient leurs visions opposées du XX^e siècle allemand. La question de la révolution a ainsi constitué un terrain d'opposition entre les historiens de tendance libérale et ceux d'orientation marxiste. En effet, pour ces derniers, la répression des insurrections de janvier et mars 1919 par le gouvernement social-démocrate prenant appui sur les élites militaires de l'Ancien Régime est à l'origine d'antagonismes irréconciliables au sein de la gauche allemande. Cette division de la gauche issue de la révolution favorise par la suite la victoire électorale des nazis aux élections de 1932. On retrouve cette notion de « trahison » des sociaux-démocrates dans l'ouvrage de Sebastian Haffner²², qui observe également les événements sous le prisme téléologique du nazisme. Face à l'écriture d'une histoire militante par les historiens marxistes proches du gouvernement est-allemand, comme Gilbert Badia en France, on retrouve une interprétation plus

²⁰ Wehler, Hans Ulrich The German "Double Revolution" and the Sonderweg, dans R Rürup (dir) *The Problem of Revolution in Germany, 1789-1989*, Oxford et New York: Berg, 2000

²¹ Peukert, Detlev, *La république de Weimar*, Aubier, Paris 1995 (paru en Allemagne en 1987), p .11

²² Haffner, Sebastian, *Die verratene Revolution- Deutschland 1918-1919*, Hamburg, 1969

conservatrice de la révolution allemande, dans laquelle la répression des franges radicales relève d'une lutte fructueuse contre le danger bolchévique²³. La fin des années 50 voit toutefois l'émergence d'études visant à présenter la révolution comme une « « opportunité manquée » car divisée entre deux propositions d'organisation. En effet, la volonté de création d'une république appuyée par les élites traditionnelles s'imposa progressivement face à un modèle d'influence bolchévique, fondé sur les conseils d'ouvriers et de soldats.²⁴ Ces derniers suscitent dès la fin des années 1960 l'intérêt croissant des historiens, du fait leur intérêt théorique et de l'alternative démocratique qu'ils ont pu constituer²⁵. On s'interroge alors sur l'opportunité démocratique et la possibilité de démocratisation effective qu'a pu représenter la période révolutionnaire²⁶.

Nouvelles perspectives autour de la révolution allemande : revalorisation et nouvelles thématiques

Avec la fin de la guerre froide les débats historiographiques s'éloignent de l'opposition politique fondamentale entre blocs, ce qui permet d'interroger la périodisation de la révolution²⁷. Aujourd'hui, la révolution est envisagée dans une chronologie moins étroite que la seule période proprement révolutionnaire de 1918-1919, comprise entre la révolte des marins et l'élection d'une Assemblée Constituante à majorité social-démocrate. La plupart des ouvrages récents envisagent désormais une périodisation qui inclurait les débuts de la République de Weimar et la violence politique qui la marque. Ainsi, des événements comme la répression de la république des conseils de Munich et le meurtre violent de Kurt Eisner, ou encore le putsch de Kapp en 1920 s'intègrent pleinement dans les logiques révolutionnaires qui se mettent en place antérieurement. Klaus Gietinger découpe ainsi la période révolutionnaire de 1918-1920 en différentes saisons qui oscillent entre périodes de mobilisation

²³ Castellan Georges. « La Révolution allemande de novembre 1918 (« Novemberrevolution ») ». dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 16 N°1, Janvier-mars 1969. pp. 40-51

²⁴ Weinbauer K, McElligott A, Heinsohn K (dir) *Germany 1916-1923 A Revolution in Context*, Transcript Verlag, Bielefeld, 2015, p.10

²⁵ Niess, Wolfgang Die revolution von 1918/19 in der deutschen Geschichtsschreibung Deutungen von der Weimarer Republik bis ins 21. Jahrhundert, De Gruyter GmbH, Berlin/Boston, 2013 p. 223

²⁶ Burkhardt Alex "Forgotten, Not Forgiven? New german-language works on the 1918/19 German revolution" in *Bulletin du German Historical Institute London*, Volume XL, No.1, 2018 P. 2

²⁷ Ibidem, p. 11

révolutionnaires et moments de répression.²⁸ Toutefois, la période d'instabilité et d'incertitude introduite par la révolution s'étend pour d'autres auteurs jusqu'en 1923, date à laquelle la république de Weimar parvient à se stabiliser économiquement et politiquement.

Cette nouvelle périodisation est aussi le fait de l'intérêt croissant porté aux études transnationales. Il faudrait ainsi extraire la révolution de son seul contexte national et la mettre en relation avec des épisodes semblables qui ont lieu dans la même période, notamment en Europe centrale. Une approche transnationale des mouvements révolutionnaires dans les pays vaincus de l'Europe d'après-guerre s'avère judicieuse, car elle permet de mettre en évidence les influences mutuelles exercées entre les pays. Robert Gerwarth souligne ainsi dans son ouvrage²⁹ l'importance de la révolution russe, qui « introduit une nouvelle dynamique majeure dans une Europe déchirée par la guerre, qui allait poser, pays après pays, de profondes questions quant à la nature future de la légitimité politique ». En proposant une histoire des révolutions de la « *Mitteleuropa* rouge » et en incluant ainsi l'Allemagne, l'Autriche ou encore la Hongrie dans une réflexion commune, Jean-Numa Ducange³⁰ insiste également sur la pertinence d'une approche transnationale des phénomènes révolutionnaires de 1918, remettant ainsi en question la dimension nationale des événements allemands et prouvant les limites d'un raisonnement historique fondé sur la notion de « voie particulière » allemande.

Par ailleurs, les thématiques de recherche suscitées par les mouvements historiographiques d'histoire des mentalités, des représentations et des acteurs ont permis l'émergence de travaux orientés sur la notion de vécu, de représentation des acteurs des événements. Ainsi, dans son ouvrage³¹, Mark Jones s'intéresse à la notion de violence dans la révolution, et montre comment la représentation que s'en font les acteurs influe considérablement sur la nature concrète des interactions violentes entre

²⁸ Gietinger, K *November 1918 Der Verpasste Frühling Des 20. Jahrhunderts*, Nautilus Flugschrift; 2018, p.21-22

²⁹ Gerwarth R, *November 1918: The German Revolution*, Oxford and New York, Oxford University Press, 2020 p.38

³⁰ Ducange, Jean-Numa *La République Ensanglantée Berlin, Vienne : aux sources du nazisme*, Armand Colin, 2022

³¹ Jones, Mark *Founding Weimar Violence and the German Revolution of 1918-1919*, Cambridge University Press, Cambridge, 2016,

les différents acteurs de la révolution. En mobilisant les travaux de Georges Lefebvre³² sur la Révolution Française portant sur la notion de rumeur, il montre comment les discours produits par la presse et les acteurs politiques a construit chez les contemporains une représentation déformée de la révolution et ses rapports de force. Cette perception d'une réalité distordue aurait ainsi permis la justification de l'usage de la violence par les forces gouvernementales et les différents acteurs.

L'historiographie de la révolution allemande constitue donc une partie importante des ouvrages mobilisés. Cependant, elle ne permet pas à elle seule de penser la question de l'urbain, centrale dans ma recherche. En effet, l'objectif est d'analyser les modes d'appropriation et d'utilisation stratégique de l'espace berlinois dans le contexte révolutionnaire. Pour ce faire, il faut impérativement mobiliser l'historiographie de l'histoire de Berlin, ainsi que celle des mobilisations politiques urbaines dans des contextes révolutionnaires contemporains.

Berlin : la croissance d'une Grossstadt

Le Berlin de 1918 correspond à un espace urbain ayant connu une croissance inédite depuis le dernier tiers du XIXe siècle. Devenue la capitale du Reich en 1871, la ville connaît une industrialisation croissante divisée en trois étapes³³. Entre 1815 et 1848 sont posées à Berlin les bases de l'industrialisation, qui provoque entre 1849 et 1870 la métamorphose du tissu urbain traditionnel. On assiste en effet au dépeuplement du centre-ville historique au profit des espaces périphériques : la bourgeoisie migre vers les communes de Lichterfelde et Grunewald au Sud-Ouest, tandis que les industries et les ouvriers investissent les espaces du Nord et Nord-Ouest comme Moabit. Enfin, entre 1871 et 1914, Berlin s'affirme comme une métropole moderne industrialisée qui rayonne sur l'Europe centrale et orientale.

Cette période voit également l'explosion des espaces de banlieue, permise par le déplacement des industries encore plus loin du centre vers Spandau, Hennigsdorf et Wedding, mais aussi par le développement de réseau de transports³⁴. En effet, les

³² Lefebvre, Georges, *La Grande Peur*, éd Félix Alcan (1932)

³³ Piétri N, Michel B, Buffet C. *Villes Et Sociétés Urbaines Dans Les Pays Germaniques : 1815-1914*. SEDES; 1992, p.136

³⁴ Ibidem p. 158

nouvelles stations du Ring berlinois terminé en 1877³⁵ provoquent l'implantation d'activités et influencent la physionomie de la métropole : « Et ce sont les abords de ce Ring qui, à l'avenir, s'industrialisent et s'urbanisent.

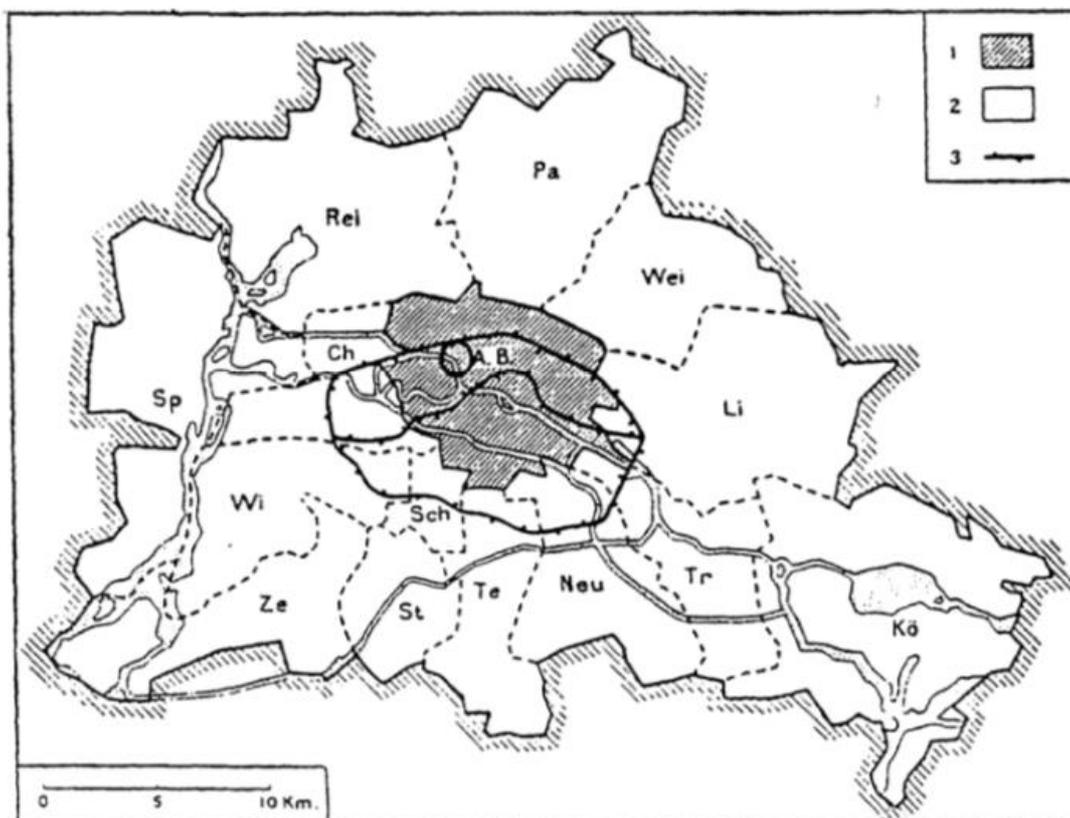


FIG. 2. — GROSS BERLIN (DEPUIS 1920).

1. Espace compris dans la limite administrative de Berlin jusqu'en 1920 (Alt Berlin). — 2. Gross Berlin. — 3. Ringbahn et Stadtbahn.

A. B. Alt Berlin (et ses faubourgs avant 1920). — Ch. Charlottenbourg. — Sp. Spandau. — Rei. Reinickendorf. — Pa. Pankow. — Wei. Weissensee. — Li. Lichtenfeld. — Kö. Köpenick. — Tr. Treptow. — Neu. Neukölln. — Te. Tempelhof. — St. Steglitz. — Sch. Schöneberg. — Ze. Zehlendorf. — Wi. Wilmersdorf.

Figure 1: Carte de l'évolution du Berlin. Source: Halbwachs, M « Gross Berlin, grande agglomération ou grande ville ? »

³⁵ Buffet C. *Histoire De Berlin : Des Origines À Nos Jours*. 1re éd. Presses universitaires de France; 1994, p.216

De nouveaux pôles de croissance se développent autour de Berlin, donnant naissance à un tissu urbain discontinu : c'est une caractéristique fondamentale de la formation de l'agglomération berlinoise »³⁶. Le Ring berlinois crée ainsi deux espaces « intérieurs » et « extérieurs » distincts, qui isolent certains quartiers périphériques³⁷. Berlin est ainsi une ville aux centres multiples, où la concentration du bâti ou de la population sont extrêmement hétérogènes. La nature des espaces est également très variable, les immeubles cotôyant de larges espaces verts comme le Tiergarten, voire des espaces encore ruraux aux extrémités de la ville. On observe par ailleurs, avec la croissance exponentielle de la ville au cours du dernier tiers du XIXe siècle, l'affirmation d'une division socio-économique Est/Ouest. On retrouve en effet des populations aisées et bourgeoises dans l'Ouest, au sein des quartiers de Grunewald ou de Charlottenburg. A l'Est, les quartiers de Lichtenberg ou Friedrichshain deviennent des symboles de la composante ouvrière de la ville. Ce sont d'ailleurs ces ouvriers, venus de tout le Reich, qui permettent à Berlin de devenir une véritable métropole. En effet, la population passe en effet de 1 millions d'habitants en 1877³⁸ à 2,4 millions d'habitants en 1900 pour atteindre 4 millions d'habitants en 1914³⁹, banlieues comprises. Le Berlin de l'avant-guerre est enfin une vitrine du pouvoir impérial des Hohenzollern, incarné par la construction de monuments et espaces emblématiques tels que la Siegesallee en 1901 ou le Reichstag, achevé en 1894⁴⁰.

Le Berlin « rouge » et l'expérience de la guerre

Une autre évolution majeure provoquée par la métamorphose de Berlin en capitale politique et industrielle du Reich est l'émergence d'une classe ouvrière importante et organisée. Dans son ouvrage⁴¹, Axel Weipert s'intéresse à l'émergence et l'organisation de la classe ouvrière allemande entre le milieu du XIXe siècle et l'arrivée au pouvoir de Hitler. Avec la création du SAP en 1875, devenu SPD en 1890, la population ouvrière berlinoise s'organise et fait de Berlin un fief ouvrier et socialiste,

³⁶ Piétri N, Michel B, Buffet C. *Villes Et Sociétés Urbaines Dans Les Pays Germaniques : 1815-1914*. SEDES; 1992, p.158

³⁷ Halbwachs M, "Gross Berlin": grande agglomération ou grande ville? *Annales d'histoire économique et sociale*, 1934

³⁸ Weipert, A. *Das Rote Berlin, Eine Geschichte der Berliner Arbeiterbewegung 1830-1934*, Berliner Wissenschafts-Verlag, Berlin 2019, p. 26

³⁹ Charpiot R. *Histoire de Berlin*, Vuibert, 2007

⁴⁰ Clay-Large, D. *Berlin a Modern History*, Basic Books, 2007 p.50?? À REVOIR

⁴¹ Weipert, A. *Rote Berlin*

malgré la période d'interdiction et de répression du parti. Aux élections législatives de 1912, 75,3% des Berlinois votent pour le SPD⁴². Pour reprendre la célèbre formule d'August Bebel⁴³, Berlin « appartient » aux socialistes et conserve tout au long de la première moitié du XX^e siècle cette image. Il faut aussi souligner que Berlin est une capitale investie de façon importante par les intellectuels et théoriciens socialistes du début du XX^e siècle. Elle accueille donc des personnalités majeures de l'idéologie marxiste comme Karl Kautsky, Paul Levi ou Rosa Luxemburg, tant de personnalités qui jouent un rôle important dans les événements de la révolution⁴⁴. Elles sont par ailleurs directement en contact avec les populations ouvrières, notamment en dispensant des cours dans les écoles du parti⁴⁵. Ville ouvrière, Berlin est même décrite par Hitler comme étant « rouge et enjuivée »⁴⁶. Cette désignation de Berlin comme dévoyant l'identité allemande est une question qui perdure au sein de l'historiographie. Berlin est la capitale d'une certaine Allemagne, visée par ses détracteurs. Comme l'écrit David Clay-Large, « les nombreux berlinophobes d'Allemagne devaient vivre avec le fait d'être dirigés depuis une ville qu'ils considéraient comme étrangère à leurs propres valeurs ». ⁴⁷ Cette tension autour du statut de la capitale berlinoise a ré-émergé de façon très intéressante lors de la Réunification, Bonn ayant également été envisagée pour être la capitale de l'Allemagne unifiée⁴⁸. Le statut de *Hauptstadt* de Berlin n'est donc pas évident, malgré l'importance symbolique acquise par la ville au cours du XX^e siècle.

L'expérience de la guerre par la population berlinoise marque un tournant majeur dans les modes de mobilisation mais provoque également, au sein du SPD, une scission importante entre deux tendances. En effet, le SPD décide de soutenir le vote des crédits de guerre dans une optique de *Burgfrieden*, contrevenant ainsi à ses principes internationalistes. Cette décision est, au fur et à mesure que la guerre se prolonge, de

⁴² Julien, E. *Paris, Berlin la mémoire de la guerre (1914-1933)*

⁴³ Bebel, A. « Berlin gehört uns ! » cité par Weipert, A. p. 3

⁴⁴ Sur le rôle des intellectuels dans la révolution allemande, voir Beutin, W « Intellektuelle in der Revolution », dans Plener, U. (Hrsg) *Die Novemberrevolution 1918/1919 In Deutschland: Für Bürgerliche Und Sozialistische Demokratie : Allgemeine, Regionale Und Biographische Aspekte: Beiträge Zum 90. Jahrestag Der Revolution.*, Karl Dietz Verlag, Berlin, 2009, p. 262-284

⁴⁵ Weipert, *Rote Berlin*, p.48

⁴⁶ Cité par Richard, Lionel « Une identité contradictoire » dans Richard L (dir) *Avant l'apocalypse Berlin 1919-1933*, collection l'Atelier de l'Histoire, 1991.

⁴⁷ Clay Large David "Introduction" dans *Berlin A Modern History*, Basic Books, 2007 p.20

⁴⁸ Brunn, G, Reulecke, J (dir) *Metropolis Berlin. Berlin als deutsche Hauptstadt im Vergleich europäischer Hauptstädte 1870-1939*, Bonn-Berlin, Bouvier Verlag, 1992

plus en plus interrogée par les représentants de l'aile gauche du parti. Parmi eux, le député Karl Liebknecht est le seul député socialiste à voter contre les crédits de guerre lors d'un vote au Reichstag en décembre 1914.⁴⁹ Il est par la suite arrêté à l'issue d'une manifestation contre la guerre le 1^{er} Mai 1916 après avoir appelé à la fin de la guerre et devient alors la figure de proue de la Ligue spartakiste, un groupuscule révolutionnaire très influencé par la prise de pouvoir des Bolchéviques en Russie. La population berlinoise est également actrice de mobilisations croissantes revendiquant la fin de la guerre, ainsi que l'amélioration des rudes conditions de vies⁵⁰ imposées par le blocus britannique⁵¹. Ces divisions croissantes conduisent à la scission, en avril 1917, entre la partie du SPD toujours favorable à la guerre et la faction « indépendante » de l'USPD qui revendique la fin des combats⁵². L'historiographie récente souligne la multiplicité des acteurs du mouvement ouvrier berlinois durant la guerre. Ce dernier est en effet constitué de nombreux protagonistes issus du SPD, de l'USPD et de la Ligue Spartakiste. Mais ces factions politiques ne sont pas les seules à s'opposer à la guerre et à organiser le mouvement ouvrier. Cette tâche, qui nécessite alors l'entrée en clandestinité, est aussi effectuée par des groupes d'ouvriers comme les *Revolutionäre Obleute*, un groupe d'ouvriers élus délégués dans leurs usines berlinoises respectives. Le rôle majeur de ces derniers dans la préparation de la révolution a été rétabli par l'historiographie récente, à rebours des conclusions d'auteurs des années 1960⁵³. Le Berlin de 1918 est donc une ville rudement mise à l'épreuve de la guerre, au sein de laquelle s'organisent différents groupes issus du mouvement ouvrier afin de mettre fin à la guerre, ainsi qu'à l'autorité impériale de l'empereur Guillaume II. Afin d'étudier les modalités d'investissement de l'espace urbain berlinois par les différents acteurs de la révolution, il faut désormais se pencher sur l'historiographie des révolutions au sein de l'espace urbain.

⁴⁹ Gietinger, K *November 1918* p.36

⁵⁰ Sur les enjeux de vie quotidienne dans Berlin en guerre, voir Davis, B.J *Home Fires Burning: Food, Politics and Everyday Life in World War I Berlin*, University of North Carolina Press, 2000

⁵¹ Weipert, *Rote Berlin*, p. 82-84

⁵² *Ibidem*, p.86

⁵³ Gietinger, *November 1918*, p.58

Espace urbain et révolution

Les pratiques de l'espace urbain, c'est-à-dire les logiques qui motivent les parcours, les déplacements ainsi que les identités qui s'y forment, sont ici à associer avec la question de la mobilisation politique. Il est toutefois important d'envisager d'abord l'espace urbain comme un espace producteur d'une identité spécifique de par les logiques qui le régissent. Pour ce faire, on peut faire appel à la sociologie urbaine de l'École de Chicago, qui montre comment la logique d'un espace fermé au sein d'une métropole exerce une influence mutuelle sur les relations et les codes sociaux qui le régissent⁵⁴.

Le rapport entre la ville et la mobilisation politique est cependant au cœur du sujet, et nécessite de s'intéresser à la façon dont l'espace urbain et la mobilisation politique s'influencent mutuellement. L'historiographie de la Commune de Paris s'avère dès lors particulièrement utile, du fait de l'évidence du caractère urbain du mouvement communard. En décrivant la ville comme jouant le double rôle de « facteur d'inertie » et de « vecteur de transformation », Quentin Deluermoz⁵⁵ souligne la façon dont le vécu traditionnel de l'espace urbain -les promenades, les fêtes- se superposent aux circonstances extraordinaires de l'insurrections, marquées matériellement à travers les destructions mais aussi symboliquement à travers l'affirmation d'un nouvel ordre politique.

Il souligne également la pertinence de l'échelle du quartier dans la ville, espace de communication politique entre les individus où les rumeurs et les informations circulent rapidement. Quentin Deluermoz évoque par ailleurs les espaces symboliques du pouvoir traditionnel, situés à Paris dans les quartiers centraux et reconquis par des populations récemment déplacées dans les arrondissements périphériques de la capitale. La question du rapport entre centre et périphérie et entre les populations et les bâtiments symboliques s'avère évidemment centrale dans l'appréhension des récits étudiés. On s'inscrit donc dans une approche de l'espace urbain comme un « espace [...] à la fois politisé et politisant »⁵⁶.

⁵⁴ Là-dessus, on peut voir Wirth, L, *Le Ghetto*, 1928, traduit et présenté par Pierre-Jacques Rojzman, Presses universitaires de Grenoble, Grenoble, 2006

⁵⁵ Deluermoz, Quentin *Commune(s) 1870-1871, Une traversée des mondes au XIXe siècle*, Seuil, 2020, p. 242-248

⁵⁶ Ibidem p.248

La question du réinvestissement des espaces symboliques de l'Ancien régime et leur transformation révolutionnaire est un phénomène présent dans la stratégie urbaine des bolchéviques à l'issue de la révolution d'octobre 1917⁵⁷. Les lieux représentatifs du pouvoir tsariste subissent ainsi une « inversion symbolique »⁵⁸ qui permet l'affirmation d'un nouvel ordre issu de la révolution. L'évocation de la révolution d'Octobre de 1917 est particulièrement importante, car elle constitue un événement révolutionnaire récent qui a marqué l'ensemble des protagonistes berlinois. C'est en effet sur le modèle des Soviets que s'organisent les conseils d'ouvriers et de soldats, tandis que les sociaux-démocrates tentent d'éviter à tout prix la montée en puissance de ceux qui finissent par former, en décembre 1918, le Parti communiste allemand. La révolution d'Octobre a aussi souligné l'importance de l'espace urbain. Le récit qu'en fait John Reed dans son célèbre ouvrage⁵⁹ montre en effet à quel point la maîtrise des espaces et lieux stratégiques est un enjeu clé pour les bolchéviques.

Il est aussi nécessaire de s'intéresser à la nature concrète des événements qui prennent place dans l'espace urbain. Du fait de la vocation de visibilité⁶⁰ de la manifestation ou de la grève politique, qui sont les événements les plus récurrents à Berlin durant la période, l'espace urbain occupe un rôle central de légitimation politique.

Pour Danielle Tartakowsky, « la manifestation entraîne, enfin, une occupation précaire et transitoire de la rue et une rupture dans les usages codifiés de l'espace et du temps [...]. Elle présente, dès lors, une dimension subversive »⁶¹. La manifestation peut donc avoir un sens large, et se définir comme la mobilisation physique d'individus variés pour une cause d'ordre politique, s'inscrivant au sein de l'espace urbain et interagissant donc avec ce dernier. Dans le contexte révolutionnaire allemand, la question de la dimension « transitoire » de la manifestation est centrale, car cette dernière accède, le 9 Novembre 1918, à un statut d'autorité inédit. L'instabilité

⁵⁷ Raleigh DJ. "The Cultural Practices of Provincial Communism" *Experiencing Russia's Civil War : Politics, Society, and Revolutionary Culture in Saratov, 1917-1922*. Princeton University Press; 2002.

⁵⁸ Ibidem, p.215

⁵⁹ Reed J. *Ten Days That Shook the World*. Floating Press; 2009.

⁶⁰ Tartakowsky Danielle *Le pouvoir est dans la rue Crises politiques et manifestations en France XIXe-XXe siècles*, Aubier, 1998, réédité par Flammarion en 2021

⁶¹ Ibidem, p.26 (édition de 2021)

caractéristique de la période révolutionnaire rend par ailleurs bien plus rapide le glissement de la manifestation vers l'insurrection armée contre le pouvoir politique. Si la révolution a été, on l'a montré, abondamment étudiée, sa dimension urbaine demeure une thématique peu exploitée par la recherche. C'est ce que souligne Dirk Schumann dans son *Commentary* de l'ouvrage *Germany 1916-1923 A Revolution in Context* :

« Ainsi, en plus de décrire la présence des foules dans certaines parties de l'espace urbain, leur profil et leur comportement, l'action – ou l'inaction- des forces de sécurité, et la réaction des observateurs, il serait aussi important d'examiner comment dans le cadre des événements révolutionnaires les foules (et les individus) se déplaçaient dans l'espace urbain, comment ils utilisaient les rues, les immeubles, les quartiers, dans quelle mesure ils s'aventuraient hors des trajectoires traditionnelles et comment l'espace urbain s'est trouvé doté d'une nouvelle signification dans le processus ».⁶²

La question de la mobilisation politique nécessiterait donc selon lui « de porter une plus grande attention au contexte spatial »⁶³. C'est ce que l'on propose de faire ici, en s'intéressant aux trajectoires, aux stratégies et aux déplacements des acteurs au sein de l'espace urbain. Ce dernier se voit ainsi doté de fonction multiples, qui font se superposer des réseaux pré-existants et de nouvelles pratiques « révolutionnaires » de la ville. La période révolutionnaire contribue ainsi à modeler une nouvelle pratique de la ville dont il s'agit d'interroger la persistance dans le temps.

Les effets de la révolution sur l'organisation urbaine

Il faut également s'intéresser à l'impact concret que les événements révolutionnaires de 1918-19 ont sur l'espace urbain et son organisation. La fin de la guerre marque en effet la mise en place, en 1920, du plan d'aménagement urbain du Grand Berlin (*Gross Berlin*), qui rassemble les communes limitrophes de Berlin en un seul ensemble administratif et donne ainsi à la ville ses limites actuelles.

⁶² Schumann Dirk "Commentary" dans Weinhauer K, McElligott A, Heinsohn K (dir) *Germany 1916-1923 A Revolution in Context*, Transcript Verlag, Bielefeld, p.259

⁶³ Ibidem p.262

Die Erweiterung Berlins durch das Groß-Berlin-Gesetz von 1920

(besonders kleinflächige Gutsbezirke und Forstgebiete wurden nicht in die Darstellung aufgenommen)



Figure 2: Carte du "Grand Berlin". Copyright: Maximilian Dörrbecker, 2009

L'importance du plan du Grand Berlin est soulignée par W. Ribbe dans son ouvrage : « Aucun autre événement de l'histoire de Berlin n'a eu plus de signification pour l'histoire allemande et le développement national au XXe siècle que la mise en place de l'agglomération (*Grossgemeinde*) ».⁶⁴ Le plan du Grand Berlin intervient dans le contexte déjà évoqué de la croissance exponentielle de la ville et ses banlieues. Ces dernières, qu'il s'agisse d'anciens villages ou de communes anciennes, se voient en effet bouleversées par l'industrialisation et la mise en place des moyens de transports. Cette croissance pousse à la mise en place de plans d'aménagement urbain, comme le plan Hobrecht, datant de 1862⁶⁵. Ce plan envisage déjà l'incorporation des

⁶⁴ Ribbe, W, Historische Kommission zu Berlin. *Geschichte Berlins* [e. Veröff. D. Histor. Komm.]. Beck, München, 1987, p.814

⁶⁵ Buffet C. *Histoire De Berlin : Des Origines À Nos Jours*. 1re éd. Presses universitaires de France; 1994,

communes de Charlottenburg ou Lichtenberg à l'agglomération. Il organise par ailleurs le système de drainage des eaux usées et met au point une nouvelle forme d'habitat, les *Mietskasernen*, ou « casernes locatives ». Il s'agit d'immeubles construits autour de cours intérieures, permettant l'enchaînement successif de « blocs d'habitation ». Elles sont censées permettre un brassage des classes, avec des familles aisées habitant dans l'immeuble donnant sur la rue et les classes laborieuses logées plus loin dans des habitations donnant sur des cours intérieures. Cependant, les *Mietskasernen* deviennent rapidement l'incarnation matérielle de la misère des classes ouvrières, victimes de la spéculation immobilière et d'un mal-logement systémique⁶⁶. Les tentatives d'unification de l'agglomération berlinoise se poursuivent au cours du XX^e siècle : en 1911, on assiste à un premier groupement communal associant Berlin à des communes limitrophes comme Charlottenburg, Lichtenberg ou Spandau⁶⁷. Mais ce premier groupement ne parvient pas à dépasser de nombreux obstacles. En effet, cet agrandissement de Berlin va à l'encontre des intérêts de l'administration prussienne, qui s'oppose à une refonte territoriale politiquement favorable aux libéraux et aux sociaux-démocrates. Par ailleurs, les inégalités socio-économiques entre les parties Est et Ouest de la ville provoquent des conflits. Des communes aisées comme Charlottenburg refusent ainsi de voir leurs revenus fiscaux répartis dans l'ensemble de l'agglomération. Les communes pauvres du Nord et de l'Est sont enfin perçues comme des poids risquant d'alourdir le déficit de la ville de Berlin⁶⁸. Cependant, la guerre accélère le processus d'unification urbaine : « Au cours de la guerre, l'idée unitaire gagne du terrain, en raison des impératifs de rationalisation de la production et de la distribution »⁶⁹.

Les conséquences politiques de la révolution sur la question urbaine sont donc majeures. C'est en effet grâce à la disparition de la bureaucratie prussienne, remplacée par un parlement prussien élu au suffrage universel qu'est voté le plan du Grand Berlin en avril 1920. Ainsi, « la révolution a ouvert le chemin de la création de l'agglomération ».⁷⁰ Cependant, la réalité de la pratique de l'agglomération, c'est-à-dire

⁶⁶ Ibidem p.230-232

⁶⁷ Kluge, J. « 100 Jahre Gross Berlin », compte-rendu écrit disponible sur le site de l'association « Die Geschichte Berlins »

⁶⁸ Buffet, *Histoire de Berlin*, p.240 ?

⁶⁹ Ibidem, p.268

⁷⁰ Ribbe, *Geschichte Berlins*, p.816

la logique du « Grand Berlin » précède le plan de 1920. Comme le souligne Maurice Halbwachs, « on peut dire que le Gross Berlin existait, comme unité géographique, avant la guerre mondiale »⁷¹. Par ailleurs, les questions soulevées par l'expérience de la révolution berlinoise s'inscrivent par la suite dans la durée de l'appréhension de l'espace urbain berlinois. La question des espaces symboliques de la légitimité politique, centrale durant la révolution, demeure essentielle lors des plans d'aménagement de Berlin-Est, la nouvelle capitale de RDA à partir de 1949⁷². Cette définition politique de la capitale à travers l'aménagement urbain s'effectue sur des lieux qui avaient été au centre de la mobilisation révolutionnaire et réactive ainsi des logiques urbaines liées au contexte révolutionnaire. C'est notamment le cas du Château des Hohenzollern, espace central d'affirmation révolutionnaire en 1918-19. Les pouvoirs est-allemands, incapables de financer sa reconstruction après son endommagement par la guerre, décident ainsi de le remplacer par le Palais de la République, affirmant au cœur de la ville l'émergence d'une nouvelle légitimité politique⁷³. La dimension concurrentielle de l'aménagement urbain⁷⁴ entre Berlin Ouest et Est rappelle par ailleurs sa dimension hautement symbolique et stratégique.

Il s'agit donc de voir comment l'épisode révolutionnaire tel qu'il est relaté dans les sources permet de révéler les différentes échelles du fonctionnement urbain. En effet, on s'intéresse à la façon dont les différents niveaux de pratique de la ville montrent la pertinence de l'échelle locale mais aussi de l'approche globale de l'espace urbain en révolution. Avant de répondre à ces interrogations, il faut néanmoins s'intéresser au corpus de sources utilisé.

⁷¹ Halbwachs M, "Gross Berlin": grande agglomération ou grande ville? *Annales d'histoire économique et sociale*, 1934, p.556

⁷² Flierl, B. « Le centre-ville de Berlin-Est : entre porte de Brandebourg et Alexanderplatz. Histoire, pouvoirs, symboles, enjeux », *Allemagne d'aujourd'hui*, vol. 221, no. 3, 2017, pp. 155-166.

⁷³ Flierl, B. « Le centre-ville de Berlin-Est : entre porte de Brandebourg et Alexanderplatz. Histoire, pouvoirs, symboles, enjeux », *Allemagne d'aujourd'hui*, vol. 221, no. 3, 2017, pp. 155-166.

⁷⁴ Le Gallou, A « De Berlin-Est au « Nouveau Berlin » : les mémoires plurielles d'une capitale réunifiée », *Géocarrefour*, 90/2 | 2015, 153-162.

Les « Souvenirs » de l'Institut du Marxisme-Léninisme : la production d'un discours officiel sur la révolution

Lors d'un séjour aux archives fédérales (*Bundesarchiv*) à Berlin, je me suis replongée dans les souvenirs de militants que j'avais utilisés pour mes recherches de M1. Il s'agissait des « Mémoires » (*Erinnerungen*) de militants, recueillis durant la période de la RDA par l'Institut du Marxisme-Léninisme, un institut de recherche académique sur les thématiques de l'histoire du mouvement ouvrier et communiste. Après la Chute du Mur et la Réunification, les fonds de l'IML ont été transférés aux archives fédérales allemandes à Berlin (*Bundesarchiv Berlin Lichterfelde*). Ce décalage temporel entre la production des sources et les événements relatés implique cependant de se pencher sur l'historiographie est-allemande de la révolution, ainsi que sur sa dimension intrinsèquement politique.

La dimension politique de la production textuelle autour de la révolution ne débute cependant pas avec la RDA. Après 1919, de nombreux acteurs et contemporains publient leur expérience de la période révolutionnaire. Il s'agit d'acteurs politiques variés⁷⁵, mais aussi d'intellectuels et artistes relatant leur quotidien⁷⁶. Du début de Weimar à la fin des années 1980, la révolution constitue aussi une thématique utilisée par les auteurs de fiction. C'est cependant le contexte politique et idéologique qui influe grandement sur la façon de percevoir les « leçons » ou « l'héritage » de la révolution⁷⁷. Cette dernière est ainsi abordée dans la perspective des « *Weltkriegsromane* »⁷⁸, ou « romans de guerre mondiale » durant la deuxième moitié des années 20. Pendant la période de Weimar, qui oscille entre crise et accalmie, le roman révolutionnaire permet d'incarner un positionnement politique fort. La révolution est aussi un moyen pour de

⁷⁵ Pour les récits de la révolution par des acteurs politiques impliqués, on citera Eichhorn, Emil *Über die Januar Ereignisse-Meine Tätigkeit im Berliner Polizeipräsidium und mein Anteil an den Januar-Ereignisse*, Freiheit, 1919 ; Müller R *Vom Kaiserreich zur Republik*, Der Malik Verlag, Berlin 1924 ; Müller, H *Die Novemberrevolution – Erinnerungen*, Der Bücherkreis GmbH, Berlin 1928.

⁷⁶ Voir Kessler H, Simon B (trad). *Les Cahiers Du Comte Harry Kessler (1918-1937)*. Grasset; 1972 ou encore Doizelet, S et M (trad) *Le Journal de Käthe Kollwitz (1908-1943)*, L'Atelier contemporain, 2018

⁷⁷ Kittstein U, Zeller R. *"Friede, Freiheit, Brot!" : Romane Zur Deutschen Novemberrevolution*. Rodopi; 2009., p.22

⁷⁸ Ibidem p.22

nombreux auteurs d'effectuer un retour sur le XXe siècle allemand, affirmant leurs différentes perspectives à travers l'écriture fictive⁷⁹. On peut évoquer dans ce sens le roman *November 1918*⁸⁰, d'Alfred Döblin, rédigé entre 1937 et 1943 et qui propose une vision globale de la société allemande d'après-guerre. Döblin transmet ici une vision du XXe siècle allemand, rédigée de son point de vue contemporain d'exilé.

Dans les romans évoquant la révolution, on retrouve comme au sein de l'historiographie des interprétations opposées. En effet, certains auteurs adoptent une perspective anti-communiste et nationaliste, dénonçant ainsi le chaos et la menace que l'épisode de la révolution a représenté⁸¹. Face à eux, des auteurs acquis aux idées marxistes présentent la révolution comme un moment héroïque, faisant des personnalités révolutionnaires les martyrs de la cause⁸². Les témoignages exploités dans le cadre de la recherche sont parfois publiés par l'Institut du Marxisme-Léninisme⁸³. De nombreux livres évoquent ainsi les souvenirs de figures du parti, érigées en personnalités révolutionnaires. L'incorporation de la révolution dans l'écriture de fiction demeure une pratique importante sous le régime est-allemand, durant lequel se produit la rédaction et la collecte des témoignages étudiés. Ces écrits s'inscrivent alors dans le contexte politique et idéologique de RDA.

En effet, la révolution est un épisode dont l'interprétation a été formulée politiquement par les acteurs politiques de RDA. Son interprétation officielle est ainsi fixée pour la première fois lors d'un congrès de septembre 1948, précédant le trentième anniversaire de la révolution. On la désigne alors comme une « révolution bourgeoise inachevée »⁸⁴, comme le premier acte raté d'une révolution que le gouvernement est-allemand se charge de poursuivre⁸⁵. La mémoire de la révolution demeure un enjeu politique central : l'interprétation marxiste-léniniste de l'histoire allemande est en effet un moyen d'affirmation du SED et de légitimation du gouvernement est-allemand.

⁷⁹ Ibidem p.23

⁸⁰ Döblin, A *November 1918. Eine deutsche Revolution*, S Fischer, Frankfurt am Main, 2008

⁸¹ Les noms de Glass, Haas et Hagener sont notamment cités dans Kittstein U, Zeller R *Friede, Freiheit, Brot*, p.26

⁸² Kittstein U, Zeller R *Friede, Freiheit, Brot*, p.24

⁸³ Voir notamment *Vorwärts Und Nicht Vergessen! Erlebnisberichte Aktiver Teilnehmer D. Novemberrevolution 1918/1919*. 1. - 10. Tsd. Dietz; 1958.

⁸⁴ Niess, W *Die revolution von 1918/19 in der deutschen Geschichtsschreibung Deutungen von der Weimarer Republik bis ins 21. Jahrhundert*, De Gruyter GmbH, Berlin/Boston, 2013 p.332

⁸⁵ Ibidem p.334

Autrement dit, l'écriture de l'histoire en RDA se doit d'être cohérente avec son interprétation politique officielle. Cette dimension intrinsèquement politique est résumée par Ilko-Sascha Kowaczuk : « Le marxisme-léninisme était l'instrument politique et pseudo-scientifique qui devait servir à légitimer le système et la prétention au pouvoir totalitaire du SED. La science historique avait une fonction particulière dans ce contexte, car la société tirait sa légitimité uniquement de l'histoire. [...] Ainsi, la science historique de la RDA n'était pas une science instrumentalisée, mais une productrice originale d'idéologie, une « science » partisane du SED»⁸⁶. On peut en ce sens parler de « discours dominant »⁸⁷ (*Herrschaftsdiskurs*) pour décrire cette production spécifique d'une historiographie politique et idéologique. Cette dimension intrinsèquement idéologique de la production historiographique qui engendre ainsi des biais de sources évidents et importants.

Par exemple, les figures de Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, fondateurs du KPD, sont érigées en martyrs de l'insurrection, et évoqués comme des ancêtres glorieux du SED et du régime est-allemand. Par ailleurs, l'historiographie est-allemande d'allégeance marxiste insiste sur la « trahison » opérée par le gouvernement d'Ebert à l'encontre des révolutionnaires⁸⁸. Beaucoup de témoignages expliquent ainsi l'arrivée du nazisme par cette fracture fratricide entre SPD et KPD causée par la répression des épisodes insurrectionnels de janvier et mars 1919.

L'Institut du Marxisme-Léninisme (IML) joue donc un rôle central dans la production et la diffusion de cette doctrine historique officielle. Il s'agit d'un organe de recherche historique créé en 1949 à l'issue de la Première conférence du SED. Au sein de l'Institut, différents départements travaillaient autour de ces thématiques et constituaient de multiples fonds portant sur des thématiques et des périodes chronologiques variées. Créée en 1953, la "division d'Histoire du mouvement ouvrier allemand de ses débuts à 1945" est la division chargée de la recherche autour de la

⁸⁶ Kowaczuk, I.S « Die Durchsetzung des Marxismus-Leninismus in der Geschichtswissenschaft der DDR » dans Sabrow, M. *Historische Forschung Und Sozialistische Diktatur Beiträge Zur Geschichtswissenschaft Der DDR*. Leipziger Univ.-Verl; 1995, p.36-37

⁸⁷ Ce terme est employé par Martin Sabrow dans son ouvrage *Geschichte Als Herrschaftsdiskurs Der Umgang Mit Der Vergangenheit in Der DDR*. Böhlau; 2000.

⁸⁸ John, J, "Das Bild der Novemberrevolution 1918 in Geschichtspolitik und Geschichtswissenschaft der DDR" dans Winkler HA (Hrsg), Stiftung Reichspräsident-Friedrich-Ebert-Gedenkstätte. *Weimar Im Widerstreit : Deutungen Der Ersten Deutschen Republik Im Geteilten Deutschland*. Oldenbourg; 2002, p.47

révolution allemande de 1918⁸⁹. C'est dans cette perspective que sont rassemblés, entre le début des années 1950 et les années 1970, les témoignages d'individus ayant vécu la révolution, qui relatent des décennies plus tard leur activité. La phase de production des sources s'inscrit donc dans « l'ère Ulbricht », durant laquelle Walter Ulbricht est à la tête de la RDA. Durant cette période, la révolution constitue un héritage national, son histoire permet d'affirmer un positionnement clair contre le monde bourgeois⁹⁰. Les déviations du discours officiel sur la révolution, transmis par les « thèses » et les instituts officiels de recherche dont l'IML fait partie, sont étroitement surveillées voire réprimées. C'est notamment le cas dans le contexte de la déstalinisation de la fin des années 1950 et à l'issue du XXe Congrès du KpdSU de 1956. Certains historiens tentent en effet de souligner la dimension socialiste de la révolution, soulignant par exemple l'importance des conseils et remettant en cause la définition fixée de « révolution bourgeoise inachevée ». Ces historiens sont ainsi « soumis à une pression massive et forcés à faire leur auto-critique »⁹¹.

Ce positionnement évolue durant la période Honecker à partir de 1971, durant laquelle les travaux autour de la révolution sont perçus comme étant plus dangereux. Par ailleurs, la période Honecker érige plutôt le combat de résistance au nazi comme un héritage national. Ce sont ainsi les biographies évoquant la lutte anti-fasciste qui passent au premier plan et permettent par ailleurs au gouvernement est-allemand d'éviter la question du nazisme comme élément intégré à la société allemande.

Emmanuel Droit et Nicolas Offenstadt décrivent ainsi l'IML comme une « institution centrale dans l'écriture officielle du passé et du présent »⁹², soulignant son rôle actif dans la légitimation politique du SED et de la RDA. En effet, l'IML était directement rattaché au SED, le parti au pouvoir tout au long de l'existence de la RDA⁹³. L'usage du témoignage, du récit biographique est également très parlant. C. Epstein rappelle ainsi la dimension fortement politique qu'acquiert ce mode de récit au cours du XXe siècle : « Cette pratique a permis de diaboliser des régimes passés, de légitimer de

⁸⁹ Gräfe, S, « Einleitung », Stiftung der Parteien und Massenorganisationen der DDR im Bundesarchiv, *Institut für Marxismus-Leninismus beim ZK der SED 1949-1992*, Berlin, 2016, <http://www.argus.bstu.bundesarchiv.de/>

⁹⁰ John p.53

⁹¹ John, p.68

⁹² Droit, E. & Offenstadt, N. (2022). « La Grande Guerre en RDA. Expériences du front et méta-récit communiste ». *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 69-3, 23-49. P.27

⁹³ Gräfe, S « Einleitung »

nouveaux régimes politiques et de consolider des systèmes en place »⁹⁴. En relatant les témoignages de ces « Vieux Communistes »⁹⁵, qui contribuent pour beaucoup d'entre eux à la vie politique est-allemande, le régime a pour objectif de légitimer et consolider le narratif officiel de la révolution, ainsi que d'établir un lien direct entre les fondateurs du KPD et les dirigeants du SED. A travers le témoignage, on assiste donc à la mise en place d'un lien direct entre le passé et le présent, incarné par les itinéraires biographiques des militants interrogés.

J'ai délimité mon corpus en cherchant, au sein de la base de données des archives fédérales, les dossiers faisant mention de la révolution à Berlin. Avec les mots clés "*Novemberrevolution Berlin*" et "*Marzkämpfe Berlin*", j'ai constitué un corpus de 66 dossiers nominatifs. J'en ai analysé 64 des 66, deux d'entre eux n'étant pas consultables aux archives pour des raisons légales. Dans ces dossiers, les militants relatent leurs souvenirs de la période pré-45, évoquant leur expérience de la révolution mais aussi des événements qui suivent, notamment l'activisme au sein du KPD durant la période de Weimar ainsi que l'expérience de la clandestinité ou de l'exil durant les années nazies. Les dossiers contiennent ainsi les faits d'armes de ces citoyens est-allemands et constituent également pour ces derniers des opportunités. En effet, certains espèrent que leur contribution leur permettra d'acquérir une distinction honorifique. La production du témoignage est donc aussi un marqueur d'agentivité des individus, qui tentent d'obtenir des distinctions en relatant une expérience conforme au récit officiel de la révolution.

Ces récits sont de forme et de structure variables : certains sont écrits à la première personne et adressés directement à l'IML berlinois, tandis que d'autres sont rédigés sous la forme de compte-rendu de visite par des employés de l'IML venus s'entretenir avec les individus en personne. Selon l'importance et la postérité des individus au sein de la société contemporaine est-allemande, la taille des dossiers varie considérablement. On retrouve en effet les mémoires de figures importantes du gouvernement de RDA qui ont pu exercer des fonctions politiques, mais aussi des individus inconnus. Les récits des personnalités les plus connues ont été parallèlement

⁹⁴ Epstein, C. (1999). "The Politics of Biography: The Case of East German Old Communists". *Daedalus*, 128(2), 1–30, p.2

⁹⁵ Selon l'expression « Old Communists » utilisée par C. Epstein.

publiées par l'IML, permettant ainsi leur diffusion auprès du grand public. La présence, au sein du corpus, de ces « Vieux Communistes »⁹⁶ permet de renforcer la légitimité du discours produit.

Si leur taille varie, la majorité des dossiers suivent toutefois une structure similaire : une première partie est consacrée aux éléments biographiques de l'individu, qui développe ensuite son activité lors d'épisodes spécifiques. En plus des récits, on retrouve parfois dans les dossiers des courriers échangés entre l'IML et les individus interrogés. Dans certains dossiers, on peut aussi trouver des archives de presse, envoyées par les individus interrogés ou compilées au sein du dossier par un employé de l'IML. Ces derniers apparaissent dans les sources : l'exploitation académique des récits recueillis est visible sur les archives. Les noms propres sont souvent soulignés au crayon de couleur, et certains textes comportent des annotations.

A la lecture des dossiers, j'ai été frappée par le double récit qui s'y lisait. D'une part, les militants évoquaient de façon très précise les événements de la révolution, les ponctuant d'anecdotes personnelles ainsi que de précisions sur les espaces et les acteurs. D'autre part, apparaissait en creux dans leurs récits la prégnance du récit national est-allemand. Leur discours était indéniablement un discours formaté, produit pour une institution de recherche reliée au SED et par des acteurs cherchant à prouver leur adhésion au régime. Le fait de livrer son témoignage à l'IML constitue aussi une preuve de cette adhésion : les récits sont des productions formatées par les exigences de la doctrine officielle. Les acteurs eux-mêmes sont conscients de la nécessité de modélisation du discours. En effet, ils insistent systématiquement sur des événements et des personnes symbolisant la persévérance de la lutte révolutionnaire contre les forces gouvernementales et conservatrices. Ce zèle excessif des individus contribue à produire un discours sur le passé déterminé par les enjeux et les exigences contemporains.

Il faut par ailleurs souligner le statut particulier des militants au sein de la société est-allemande durant la période Ulbricht. Ils constituent en effet une caste particulière,

dont le récit biographique justifie les fondements de l'Etat est-allemand. La figure de Wilhelm Pieck, premier président de RDA, confirme ce besoin de figures disposant d'un pedigree militant et politique conforme au récit national de RDA. Les militants sont donc pour la plupart honorés par des invitations aux commémorations, notamment celles de la révolution qui motivent la collecte de témoignages, ainsi que par des distinctions honorifiques. Environ un tiers des militants a reçu des médailles du régime, comme la médaille pour la participation aux combats armés de la classe ouvrière allemande dans les années 1918-1923, créée en 1957⁹⁷. Toutefois, d'autres ont reçu des distinctions encore plus prestigieuses, comme le fameux Ordre patriotique, accordé en or à Karl Baier en 1971⁹⁸ ainsi qu'à Jakob Weber en argent en 1962⁹⁹, puis en or dix ans plus tard. On retrouve par ailleurs dans les dossiers de l'IML des coupures de journaux relatant des épisodes du parcours des militants. On voit donc qu'il s'agit là d'individus volontairement mis en valeur par le régime, qui asseoit à travers eux sa légitimité.

Par ailleurs, environ 50% des militants du corpus exercent une fonction officielle au sein du régime est-allemand. Ces fonctions sont extrêmement variables. Certains sont les maires et administrateurs locaux de villes est-allemandes, comme Alfred Merges à Zittau ou Willy Jentsch, maire de Frankfurt (Oder). D'autres militants ont un rôle auprès des syndicats, comme Karl Oltersdorf à Berlin¹⁰⁰ ou Frieda Krüger¹⁰¹, qui préside du FDGB (*Freier Deutscher Gewerkschafts Bund*), l'unique fédération syndicale de RDA. D'autres militants, restés à Berlin, y exercent des fonctions locales de chefs de groupe (*Gruppenleiter*), comme Otto Büchner¹⁰² à Lichtenberg ou Wilhelm Thiele¹⁰³ à Wedding. Certains individus du corpus sont présents au sein du secteur culturel et médiatique, comme Karl Baier, directeur de publication à *Die Tribüne*, le quotidien du FDGB ou encore Fritz Apelt, journaliste et secrétaire d'Etat à la Culture dans les années 1950. Toutefois, le cas le plus intéressant est celui de Martha Globig, qui travaille comme collaboratrice scientifique à l'Institut du Marxisme Léninisme de son

⁹⁷ Droit E & Offenstadt, N.« La Grande Guerre en RDA. Expériences du front et méta-récit communiste », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 69-3, no. 3, 2022, p.34

⁹⁸ *Wer war wer in der DDR* "Karl Baier"

⁹⁹ *Wer war wer in der DDR* "Jakob Weber"

¹⁰⁰ SGY 30/478 Karl Oltersdorf

¹⁰¹ SGY 30/1952 Frieda Krüger

¹⁰² SGY 30/112 Otto Büchner

¹⁰³ SGY 30/1295 Wilhelm Thiele

retour d'URSS en 1956 à 1963¹⁰⁴ ! On constate donc qu'une partie importante des militants est intégrée à la société est-allemande non seulement d'un point de vue symbolique mais également effectif, puisque les militants sont nombreux à exercer des fonctions officielles. Leurs témoignages sont donc non seulement ceux de figures symboliques de la légitimité est-allemande, mais aussi de fonctionnaires du Parti dont le statut professionnel, économique et personnel dépend du pouvoir étatique. C'est donc dans ce contexte très particulier que les militants produisent leurs récits rétrospectifs, y insérant des *leitmotifs* de l'interprétation historiographique officielle de la RDA. Les militants évoquent ainsi la « trahison » des sociaux-démocrates à l'égard du mouvement ouvrier. Ils se livrent par ailleurs à une lecture souvent téléologique des événements, considérant ainsi les corps francs (*Freikorps*), qui participent à la répression des insurrections, comme des cellules embryonnaires des futurs nazis. Enfin, leur discours tend directement à légitimer le régime est-allemand. Une phrase du militant Willy Jentsch résume cette vision téléologique présentant la création de la RDA comme la victoire d'un mouvement ouvrier uni triomphant du fascisme :

« Ce fut un long et difficile chemin à travers le fascisme hitlérien et la guerre, à travers les camps de concentration et la potence, jusqu'à ce que l'unité des travailleurs puisse enfin être forgée dans notre pays en avril 1946 par l'union au sein du SPD. »¹⁰⁵

Toutefois, ce biais indéniable des sources ne diminue en rien l'intérêt qu'elles présentent dans le cadre de cette recherche. En lisant les récits des militants, on entrevoit ainsi une couche plus intime de la ville révolutionnaire, plus seulement caractérisée par les espaces centraux de la légitimité politique mais aussi par les réseaux annexes, localisés et clandestins qui opèrent dans la ville. On accède ainsi aux différentes strates de l'espace urbain et de ses pratiques, ce qui offre une perspective plus complète de la ville révolutionnaire et les réseaux qui la traversent. Les réalités urbaines racontées par les militants permettent aussi de mettre en valeur la pluralité des échelles de la pratique de la ville. On voit en effet apparaître des dynamiques urbaines à l'échelle de l'agglomération du Grand Berlin, mais aussi des logiques de quartier autour des domiciles ou des lieux de travail, qui permettent

¹⁰⁴ *Wer war wer in der DDR* "Martha Globig"

¹⁰⁵ SGY 30/965 Willy Jentsch, p.7

l'activation de réseaux de solidarité au rôle majeur. La diversité des individus permet aussi de s'intéresser à des trajectoires de vie, ainsi qu'à la politisation des acteurs et à la façon dont les événements ont influencé leurs parcours. Le fait d'avoir accès, pour la majorité d'entre eux, à leurs expériences de militants sous Weimar, le IIIe Reich et le régime de RDA offre ainsi une perspective globale sur l'ensemble du XXe siècle allemand. Les sources révèlent également la diversité du mouvement ouvrier berlinois, allant à l'encontre du discours officiel qui avait tendance à surestimer l'importance du groupe de la « ligue spartakiste », qui donne par la suite naissance au KPD. Il s'agit donc d'examiner le récit que les militants font de la ville, tout en appréhendant le discours dans une perspective critique. La recherche porte ainsi sur l'espace urbain comme vécu par les acteurs, mais également comme thématique d'un discours codifié et orienté.

L'étude des sources est organisée par différentes questions. D'abord, il s'agit de s'intéresser aux différents acteurs de la ville révolutionnaire. Qui sont-ils ? Quelles sont leurs trajectoires de vie et leurs parcours politique ? Quelle est leur inscription dans l'espace urbain et comment évolue-t-elle avec la révolution ? Il faut cependant se focaliser sur la question de l'espace urbain comme un élément actif de la mobilisation politique. Il est donc nécessaire de s'intéresser aux lieux évoqués par les militants. Quelles sont les différentes fonctions de ces lieux, à quels réseaux appartiennent-ils et quels objectifs révolutionnaires permettent-ils d'acquérir ? Mais il faut aussi se demander comment ils apparaissent dans les discours des militants, et à quel enjeu contemporain leur description contribue. On tentera donc de mettre en place une typologie thématique des lieux évoqués, tout en les inscrivant dans la diversité des réseaux urbains.

En effet, la question de la logique des réseaux urbains est centrale : on s'intéressera donc à la façon dont les lieux sont exploités stratégiquement et symboliquement, ainsi qu'aux différents réseaux dans lesquels ils s'inscrivent. Ces différentes organisations de l'espace urbain impliquent la multiplicité des échelles et permettent de mettre en valeur leur complémentarité. En effet, on voit émerger dans les réseaux une véritable logique d'agglomération berlinoise (*Grossstadt*), au sein de laquelle persistent toutefois des logiques locales fortes qui s'avèrent majeures lors des épisodes révolutionnaires de 1918-1919.

Dans un premier temps, on verra qui sont les protagonistes des récits, quel sont leurs parcours et leurs expériences de Berlin avant la révolution. On montrera ainsi par la suite dans quelle mesure le Berlin révolutionnaire s'appuie sur des réseaux pré-existants d'espaces ouvriers qui permettent l'organisation et l'exécution de l'insurrection révolutionnaire. Il s'agira de s'intéresser aux espaces de soutien du mouvement ouvrier berlinois, mais aussi de montrer la centralité des usines dans la logique révolutionnaire urbaine. Une fois ces réseaux urbains du mouvement ouvrier décrits, on se penchera sur les espaces investis durant la révolution. Il s'agit en effet pour les révolutionnaires de s'approprier les lieux de la légitimité politique, faisant ainsi des hauts-lieux de l'Ancien régime de véritables symboles révolutionnaires. On verra également comment certains quartiers et espaces stratégiques sont investis par les révolutionnaires. On s'intéressera ensuite aux espaces de la répression tels qu'ils sont décrits par les militants. Ces espaces sont simultanément associés à des pans entiers de l'agglomération mais s'inscrivent également dans des réseaux ultra-locaux, notamment mobilisés durant les répressions des insurrections de janvier et mars 1919. Cette répression est donc en elle-même illustratrice de l'interconnexion des échelles qui existe dans les dynamiques urbaines de la révolution. Enfin, on étudiera dans un ultime chapitre l'évolution des militants interrogés après 1919, soit durant les périodes de Weimar, du IIIe Reich et de la RDA. Il s'agira par ailleurs de se concentrer sur leurs motivations dans la production du discours, ainsi que sur la façon dont intérêt personnel et enjeux politiques nationaux entrent en relation, voire en tension. Le fil conducteur de ma recherche étant celui des différents lieux et réseaux, il est nécessaire d'introduire le développement par un rapide rappel de la chronologie de la révolution berlinoise.

Chronologie de la révolution allemande à Berlin

Le 9 Novembre 1918 à Berlin, le chancelier du gouvernement provisoire Max de Bade proclame à midi l'abdication de l'empereur Guillaume II, sans le consentement de ce dernier. Cette annonce qu'il juge inévitable s'inscrit dans le cadre d'une mobilisation massive des ouvriers berlinois, suivie par une grande partie de la population. En effet, les ouvriers des grandes usines berlinoises se sont organisés et rassemblés en grands cortèges de manifestants dès le matin du 9 Novembre.

Face à l'annonce de l'abdication, deux proclamations se succèdent, illustrant les divisions intrinsèques au mouvement révolutionnaire. A 14 heures, Philipp Scheidemann, un des chefs du MSPD, proclame la république depuis le bâtiment du Reichstag. Deux heures plus tard, au Château impérial (*Schloss*), Karl Liebknecht, chef de file de l'union spartakiste (*Spartakusbund*), située à l'extrême-gauche du spectre politique, proclame la république socialiste allemande. Les divisions se font déjà sentir au sein de la capitale.

Dans Berlin, les lieux traditionnels du pouvoir sont investis par la population dès le 9 Novembre. Le lendemain, le conseil d'ouvrier et de soldats de Berlin se réunit au cirque Busch et élit un conseil des commissaires du peuple (*Rat der Volksbeauftragten*) composé de trois commissaires issus du MSPD, Friedrich Ebert, Philipp Scheidemann et Otto Landsberg, ainsi que de trois autres issus de l'USPD, Hugo Haase, Wilhelm Dittmann et Emil Barth. A ce gouvernement s'ajoute un comité exécutif, composé de façon paritaire entre USPD et MSPD.

Le réel pouvoir gouvernemental demeure toutefois entre les mains des commissaires du peuple, dont la volonté de convoquer par le vote le plus rapidement possible une assemblée nationale constituante menant vers l'instauration d'une république diffère de la préférence pour le système des conseils affirmée par l'aile gauche de l'USPD, les « délégués révolutionnaires »¹⁰⁶ (*Revolutionäre Obleute*) et les partisans de Spartakus.

Du fait de ces différences d'objectifs majeure, les tensions s'accroissent entre les différents groupes acteurs de la révolution durant les mois de novembre et décembre 1918. Des dissensions se cristallisent autour de la question du retour de l'armée allemande à Berlin. Au yeux du MSPD qui est en contact avec l'état-major impérial, ce retour permettrait la stabilisation de la ville alors qu'il relève, pour les plus radicaux, d'un danger contre-révolutionnaire.

Le choix de l'élection d'une assemblée constituante est confirmé par la décision du Congrès National des Soldats et Ouvriers le 16 Décembre. Mais ce sont les journées

¹⁰⁶ On entend par là un groupe essentiellement constitué de délégués syndicaux et de militants, qui se crée lors des grèves de 1917 et 1918. Les délégués révolutionnaires sont dirigés par Emil Barth, de l'USPD.

du 23 et du 24 décembre 1918 qui marquent une rupture définitive au sein du gouvernement. Un affrontement oppose alors le gouvernement social-démocrate, appuyé par les militaires du Reich impérial, à la Division de Marine Populaire, une unité de marins allemands formée à Kiel début novembre et rejointe depuis par d'autres révolutionnaires. La DMP siège au Château Impérial ainsi qu'au Marstall et entre en conflit avec le gouvernement à la Chancellerie au sujet de soldes impayées. La situation s'aggrave lorsque les marins prennent en otage Otto Wels, chef militaire de Berlin depuis le 10 Novembre.

S'ensuivent des affrontements armés majeurs entre les soldats du général Lequis et les marins, qui marquent la population par la présence d'armes lourdes et la dimension proprement militaire du conflit. Cette opposition violente entre des troupes militaires hostiles à la révolution et les marins révolutionnaires cristallise les tensions préexistantes au sein du gouvernement, et le 28 décembre 1918 les trois commissaires du peuple USPD démissionnent du gouvernement.

Ce dernier, désormais entièrement contrôlé par le MSPD, décide de renvoyer le dernier indépendant à la tête d'un poste et d'un lieu clé dans la ville : il s'agit d'Emil Eichhorn, toujours commissaire de la préfecture de Berlin, et donc dernier détenteur d'un lieu et d'une institution stratégique. Son renvoi annoncé le 4 janvier provoque l'organisation manifestation en soutien à Eichhorn le dimanche 5 janvier 1919. A l'issue de la manifestation sur l'Alexanderplatz, des groupes autonomes se dirigent vers le quartier de la presse et occupent les locaux du journal du SPD *Vorwärts*. Ces mobilisations spontanées se poursuivent pendant la nuit, et les responsables du très récent KPD, soutenus par d'autres groupes de la gauche radicale, décident le 6 janvier d'appeler à la révolte contre le gouvernement. L'insurrection est réprimée violemment par les forces gouvernementales appuyées par les *Freikorps*, unités militaires attachées à l'ordre impérial. Le 12 janvier, la reprise du bâtiment de *Vorwärts* ainsi que des autres espaces occupés marque la fin de l'insurrection. Le 15 janvier, les fondateurs du KPD Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg sont assassinés sans procès à Berlin par des *Freikorps*.

L'assemblée constituante allemande est élue le 19 janvier 1919 et Friedrich Ebert devient le président du Reich, nommant à la tête du gouvernement Philipp

Scheidemann, qui entre en fonction le 13 février. Cependant, les tensions subsistent et de nombreux acteurs refusent la fin de l'expérience des conseils, qu'ils considèrent comme un élément démocratique essentiel. C'est ainsi que le 3 mars 1919, les ouvriers berlinois des grandes usines entrent en grève, soutenus par le KPD mais aussi par des membres USPD et MSPD. Ils réclament le maintien du système des conseils, la démocratisation de l'armée et aussi la reprise des relations diplomatiques avec la Russie soviétique. Dans les jours qui suivent, des combats violents se déroulent dans le centre-ville, où des grévistes tentent de prendre le contrôle de bâtiments stratégiques, comme la préfecture de police. A l'issue d'affrontements violents, et malgré la fin de la grève le 8 mars, le combat se déplace par la suite dans le quartier ouvrier de *Lichtenberg*, à l'est de la ville, où la répression gouvernementale s'exerce de façon extrêmement violente.

Il faut donc souligner la façon dont le mouvement révolutionnaire, uni par sa volonté d'arrêter la guerre et de mettre en place un nouveau système plus démocratique, se divise très rapidement après la chute de Guillaume II. Berlin devient alors l'espace d'affirmation de tendances politiques adverses, et la ville détient ainsi durant cette période une importance hautement stratégique. A travers les récits des militants de la gauche radicale, il s'agit donc de s'intéresser aux différentes stratégies et de mettre en évidence l'existence d'une pratique proprement « révolutionnaire » de l'espace urbain.

CHAPITRE 1 : LES PROTAGONISTES DANS LA VILLE : PARCOURS, TRAJECTOIRES, RÉSEAUX

« *Berlin, la grande ville, la ville de mes représentations et de mes désirs de jeunesse, la ville pleine de vie et d'aventures - elle était devant moi. Que savais-je d'elle ? Peu, voire rien du tout. Comment m'accueillerait-elle ?* »¹.

Voilà ce qu'écrivait dans les années 1910 Fritz Apelt lorsqu'il décrit son arrivée dans le centre de Berlin, après avoir travaillé comme ouvrier métallurgiste dans les usines de la lointaine banlieue de Spandau. L'étendue de la ville fait donc qu'il en existe de nombreuses expériences et pratiques variées. Chacun des militants entretient un rapport particulier à l'espace urbain qu'il pratique et qui dépend de son propre parcours biographique, de sa politisation et de son cercle professionnel. Il s'agit ici d'étudier en premier lieu les parcours biographiques des militants, mais aussi leurs pratiques différentes de la ville. L'espace urbain berlinois est en effet l'espace où se forment les réseaux militants et politiques qui sont ensuite mobilisés durant la révolution. On tentera d'abord de décrire des tendances générales parmi le corpus des militants, puis de voir comment ils s'inscrivent dans des réseaux spécifiques dont la création est principalement motivée par l'expérience de la Première Guerre Mondiale.

DÉCOUVRIR LES ACTEURS : DES INDIVIDUS POLITISÉS

La structure des dossiers de l'IML permet d'avoir accès aux informations biographiques des militants, mais aussi, pour la plupart d'entre-eux, à leurs trajectoires avant la révolution. Les informations étant parfois manquantes, j'ai complété certains profils grâce à une base de données de personnalités de RDA². À partir des dossiers dépouillés, j'ai ainsi construit un tableau en suivant un questionnaire biographique. En faisant la moyenne des années de naissance dont on dispose (53/64), on obtient une année moyenne de naissance en 1890. Les individus

¹ SGY 30/19 Fritz Apelt, p.294

² Müller-Enbergs H, Wielgohs J, Hoffmann, D Herbst, A Kirschey-Feix, I. (Hrsg) *Wer war wer in der DDR? Ein Lexikon ostdeutscher Biographien*, 5. Auflage, März 2010. Berlin: Ch. Links Verlag 2010

appartiennent donc en majorité à une jeune génération mobilisée durant la guerre. Le fait que la jeunesse soit ainsi surreprésentée dans le corpus est cependant due à un effet de source. En effet, seuls les militants les plus jeunes pouvaient encore relater leur expérience de la révolution dans les années 1950-1970. Le corpus présente par ailleurs une tendance socio-professionnelle importante. La majorité des individus (environ 60% de ceux dont on connaît la profession) sont en effet des ouvriers des différents secteurs de l'industrie berlinoise. On trouve aussi quelques employés, notamment des femmes et quelques profils d'intellectuels et fonctionnaires du SPD.

Chacun de ces individus entretient un rapport particulier à l'espace berlinois, forgé par des expériences et des parcours variés. Si l'on ne compte que 16 individus dont on sait qu'ils sont nés à Berlin, une vingtaine de personnes y habitent depuis avant la guerre. Ce constat s'explique par la croissance urbaine majeure précédemment évoquée. En effet, dès 1885, plus de 50% de la population allemande vit en ville³. Durant le tournant XIXe-XXe siècle, Berlin bénéficie des vagues importantes d'exode rural⁴, rendant ainsi logique la forte représentation de Berlinois non-natifs. Une quinzaine d'individus arrive par ailleurs à Berlin durant la Guerre, ce qui s'explique par le besoin énorme de main-d'œuvre au sein des usines d'armement⁵. Ainsi, environ la moitié des individus étudiés habitaient Berlin avant 14. Les autres sont en partie arrivés pour travailler durant la guerre, ou se sont rendus à Berlin après avoir déserté ou à la fin des combats à l'automne 1918. Cette diversité des rapports à la ville va s'avérer utile pour observer les différentes pratiques de l'espace urbain par les acteurs durant la révolution.

Il faut aussi s'intéresser en profondeur à la politisation des individus : adhèrent-ils à des partis dont ils fréquentent les institutions ? Pour les individus masculins, qui représentent environ 85% des dossiers étudiés (56 dossiers sur 64), il faut aussi déterminer quelle est leur expérience de la guerre : ont-ils été mobilisés sur le front ? Ont-ils déserté ? On s'intéressera aussi au récit de la période de 14-18 par les acteurs, qui marque un tournant majeur en termes d'intensité et de formes de la mobilisation politique.

³ Buffet *Villes et sociétés urbaines*

⁴ Buffet, p.141

⁵ Weipert, p.81

Il faut en effet fournir un tableau d'ensemble de l'activisme anti-guerre berlinois prenant en compte la diversité des acteurs. Il est aussi essentiel de s'intéresser de près au discours des militants, notamment à la façon dont il peut être rétrospectivement formaté. Comme on l'a vu, le biais important de la source est un objet à part entière de la recherche. On verra donc aussi comment les enjeux contemporains contribuent à la modélisation de discours spécifiques, notamment autour de la description par les acteurs des personnalités de la révolution.

On s'intéresse ici au parcours politique des individus en examinant le détail chronologique de leurs engagements et expériences politiques jusqu'en novembre 1918. Du fait de la prééminence d'une génération spécifique évoquée plus haut, les individus expérimentent des facteurs de politisation semblables. En effet, de nombreux militants évoquent dans leurs témoignage leur éducation, structurée par l'importance croissante du SPD en Allemagne et particulièrement à Berlin.

Une éducation ouvrière forgée par l'adhésion au socialisme

Les militants les plus âgés évoquent le contexte politique des années 1880, marqué par la répression du mouvement socialiste. Les « lois socialistes » mises en place par Bismarck en 1878 interdisent les réunions et la libre expression des idées socialistes⁶. En réaction à cette restriction des libertés politiques, on assiste à une première expérience de la clandestinité dans les milieux militants. Eugen Ernst, doyen des individus du corpus et figure importante du SPD sous Weimar a vécu cette période. En janvier 1886, il rejoint l'organisation illégale du SPD après avoir « fait ses preuves » auprès du parti⁷.

Plusieurs individus, dont les parents étaient alors des militants socialistes, évoquent quant à eux la façon dont les lois socialistes ont marqué leur enfance. Otto Franke, un des leaders spartakistes, évoque la persécution dont son père a été victime⁸. Du fait de son activité au sein du SPD clandestin, ce dernier est expulsé d'Allemagne et

⁶ Chapoutot, J. « Chapitre IV - L'unification allemande et le Reich de Bismarck », Johann Chapoutot éd., *Histoire de l'Allemagne (1806 à nos jours)*. Presses Universitaires de France, 2017, p. 49

⁷ SGY 30/169 Ernst p.1

⁸ SGY 30/762 Otto Franke p.1

contraint à l'exil en France puis au Royaume-Uni. Il ne revient à Berlin qu'à l'abrogation de la loi, en 1890, un an avant sa mort. L'enfance berlinoise d'Otto Richter est, quant à elle, marquée par l'expérience de l'activité clandestine. Né en 1876 à Berlin-Tempelhof, il aide son père à la livraison clandestine de journaux socio-démocrates.⁹

Alfred Merges, né en 1900 à Delligsen, n'a lui pas fait l'expérience directe de la période de la répression du SPD. Mais la figure paternelle, le souvenir de l'« agitateur socialiste » condamné à la prison durant la période des lois socialistes, ont une importance déterminante pour son engagement à venir auprès de la ligue spartakiste. Evoquant son père, il écrit : « c'est lui qui a eu une influence déterminante sur ma vie et qui m'a conduit sur la voie de la lutte politique ».

Cette première expérience de la répression et de la clandestinité, vécues ou imaginées rétrospectivement par les militants illustre bien le contexte politique dans lequel leurs parcours biographiques s'inscrivent.

Les militants étant issus d'un milieu social semblable, ils ont des expériences de scolarisation variées. Si certains ont pu suivre des cours jusqu'à l'adolescence, d'autres ont commencé à travailler très tôt pour aider leur famille. Le SPD jugeait par ailleurs l'enseignement public insuffisant et trop orienté politiquement en faveur du régime impérial¹⁰. C'est ainsi que le parti organise ses propres infrastructures éducatives, mettant en place un réseau de bibliothèques ouvrières et de clubs de lecture socialistes. En 1890, le parti inaugure la première « école ouvrière » (*Arbeiterbildungsschule*) à Berlin, fréquentée par des centaines de personnes¹¹.

Cette école ouvrière est décrite dans le témoignage de Martha Globig, âgée de 17 ans en 1918 qui devient par la suite « collaboratrice scientifique » à l'Institut du Marxisme-Léninisme de 1956 à 1963¹². En 1915, elle intègre les jeunesses du parti (*Jugendorganisation*) et fréquente les « soirées féminines » (*Mädchenabend*) proposées par la section de Schöneberg¹³. Avec d'autres membres des Jeunesses du SPD, elle suit des cours à l'école ouvrière :

⁹ SGY 30/522 Otto Richter p.1

¹⁰ Weipert, p.47

¹¹ Weipert, p.48

¹² *Wer war wer in der DDR* « Martha Globig »

¹³ SGY 30/223 Martha Globig, P.16

« L'école d'éducation ouvrière était une création du parti, c'était une véritable école de parti. Elle était organisée selon le principe de notre futur Masch¹⁴. On y délivrait des cartes et on y suivait certains cours pour lesquels on devait payer une petite somme. Je ne me rappelle plus exactement combien ça coûtait, mais pour six conférences, c'était peut-être 60 Pfennings, voire même un mark, je ne peux plus le dire exactement. En tout cas, un soir par semaine, tu assistais au cours auquel tu étais inscrit. Il y avait des cours politiques, comme par exemple histoire de la social-démocratie, puis il y avait des cours sur le socialisme scientifique, des cours de littérature et de musique. Pas seulement des cours politiques, mais aussi des cours de culture générale »¹⁵

Globig évoque la façon dont l'école ouvrière du SPD lui permet d'élargir ses perspectives intellectuelles, et de se former autant dans le domaine politique qu'artistique ou culturel. Elle insiste en ce sens sur la différence entre les écoles marxistes qui émergent par la suite et les écoles du SPD, où l'enseignement a « un caractère plus général »¹⁶. Les cours des écoles ouvrières représentent par ailleurs un espace de rencontre pour les ouvriers et les intellectuels théoriciens du socialisme. Friedel Gräf, qui fréquente l'école ouvrière de la Grenadierstrasse, non-loin de l'Alexanderplatz, suit ainsi des cours auprès de Rosa Luxemburg et des époux Duncker, figures majeures du paysage socialiste de l'Allemagne d'avant-guerre¹⁷. La *Arbeiterbildungsschule* dispose de locaux dans la *Grenadierstrasse* ainsi que dans le Sud du centre-ville, dans la maison syndicale de Berlin.

En 1906, le SPD ouvre une Ecole centrale¹⁸ (*Zentralpartei-schule*), située sur la *Lindenstrasse*, au cœur du centre-ville. Cette école a pour but de mieux former les fonctionnaires du SPD, qui reçoivent des enseignements de la part des intellectuels les plus en vue du parti¹⁹. Les individus sélectionnés dans toute l'Allemagne bénéficient d'une formation de six mois aux frais du Parti. Parmi les 203 personnes

¹⁴ MASH est l'acronyme de *Marxistische Arbeiterschule*, des écoles pour ouvriers d'orientation marxiste créées par le KPD en 1925. Sa création s'effectue dans le contexte de la rupture politique entre SPD et KPD.

¹⁵ SGY 30/223 Martha Globig, p.17-18

¹⁶SGY 30/223 Martha Globig, p.18

¹⁷ SGY 30/233 Friedel Gräf p.13

¹⁸ Weipert, p.48

¹⁹ Ibidem

formées jusqu'en 1914²⁰, on compte notamment Wilhelm Pieck, futur leader spartakiste et premier président de la RDA. Les écoles ouvrières sont des éléments importants d'affirmation du parti. L'USPD, issu de la scission de 1917 avec le SPD se dote ainsi lui-aussi d'une école ouvrière, située dans les locaux de son siège au Schicklerstrasse 5, juste à côté de l'Alexanderplatz²¹.

C'est dans ces locaux de l'école ouvrière que se rend Walter Brückner le 9 Novembre 1918 afin de rejoindre les Jeunesses socialistes libres (*Freie sozialistische Jugend*). Les organisations de jeunesse représentent une autre dimension majeure de la politisation des militants. Près d'un tiers des individus du corpus évoque son implication dans les organisations de jeunesse socialistes, et l'on peut supposer que beaucoup d'individus y ont été actifs sans pour autant le mentionner. L'intégration des jeunesses socialistes se fait à l'échelle locale, au sein du quartier de travail ou d'habitation des individus. Martha Globig raconte comment elle a rejoint jeunesses ouvrières (*Arbeiterjugend*) en 1915 :

« En 1915, j'ai quitté l'école en septembre [...] Dans ma classe, il y avait une fille dont le père était également social-démocrate, nous nous entendions très bien. Chez eux, on discutait beaucoup de la guerre, des raisons pour lesquelles elle avait éclaté et de pourquoi on n'avait pas pu l'empêcher... Alors que j'étais encore à l'école, elle m'a invité à aller aux jeux de gymnastique des Jeunes de Schöneberg. C'était quelque chose qui n'existe plus aujourd'hui. [...] À l'époque, on organisait, en plus des soirées politiques, des soirées dites ludiques, qui se déroulaient en plein air, des jeux de gymnastique avec des courses et des sauts en hauteur.. On y faisait des exercices de gymnastique, sans ambition de performance - et pour finir, du dodgeball. C'était une façon d'éduquer les jeunes »²²

La description de Martha Globig est bien celle d'une « Vieille Communiste » faisant le portrait idyllique des jeunesses socialistes d'une époque révolue. La comparaison avec le présent montre bien la fonction didactique des propos tenus : il faudrait s'inspirer de ce récit pour redonner aux organisations de jeunesse contemporaines la

²⁰ Ibidem

²¹ SGY 30/223 Martha Globig, p.26

²²SGY 30/223 Martha Globig, p.2-3

dimension « ludique » telle qu'elle existait en 1915. On voit toutefois ici comment se construit, chez une adolescente issue du milieu ouvrier, une socialisation politique menant à l'engagement dans les mouvements de jeunesse socialistes. Comme Max Frenzel à Wedding²³, Walter Brückner à Pankow²⁴, Lucie Heimbürger à Lichtenberg²⁵ ou Friedel Gräf à Neukölln²⁶, les jeunes militants rejoignent les organisations de jeunesse locales qui s'inscrivent dans la logique des quartiers ouvriers.

Ces organisations permettent ainsi aux jeunes militants d'entrer dans une socialisation éminemment politique. Martha Globig rencontre donc aux Jeunesses de Schöneberg Fritz Globig, qui devient son mari jusqu'en 1943. Ce dernier décrit comment, en 1915, la « Jeunesse de Schöneberg » (*Schöneberger Jugend*) « se réunissait dans une arrière-salle d'un bistrot du parti dans la Meiningerstrasse »²⁷. Les groupes de jeunes assistent par ailleurs à des réunions générales. Fritz Globig évoque ainsi sa participation à une Conférence de la Jeunesse qui se déroule fin octobre 1918 au siège de l'USPD Schicklerstrasse, et est suivie de prises de parole dans la salle Andrea (Andreas Festsälen), Andreasstrasse²⁸. Les sources mettent donc en évidence l'importance de la sociabilité et de l'échelle locale dans la politisation de jeunes militants et militantes.

Ces jeunes qui intègrent les organisations du parti au début du XXe siècle sont cependant amenés à contester la ligne officielle du SPD. En effet, le ralliement des socialistes à la guerre dans le cadre de la *Burgfrieden* ne fait pas l'unanimité auprès des personnalités socialistes, des ouvriers ou des militants. Martha Globig évoque par exemple son père, qu'elle décrit comme un « ouvrier éclairé », qui décide de quitter le SPD en août 1914 du fait de son opposition à la guerre²⁹. L'irruption de la guerre bouleverse la gauche allemande et redéfinit les modalités de l'activisme politique.

²³ *Wer war wer in der DDR* "Max Frenzel"

²⁴ SGY 30/1178 Walter Brückner p.4

²⁵ SGY 30/1188 Lucie Heimbürger p.8

²⁶SGY 30/233 Friedel Gräf, p.6 &10

²⁷ SGY 30/222 Fritz Globig p.12

²⁸ SGY 30/222 Fritz Globig, p.30

²⁹SGY 30/223 Martha Globig, p.4

À Berlin, le tournant de l'opposition à la guerre.

En août 1914, le SPD vote les crédits de guerre au Reichstag, et se range derrière la politique d'union sacrée (*Burgfrieden*). Cette décision provoque une opposition interne croissante au sein du groupe des députés et, plus largement, dans l'ensemble de la population ouvrière. Dès décembre 1914, le député socialiste Karl Liebknecht fait sécession et refuse de voter les crédits de guerre. Il fonde La ligue spartakiste (Spartakusbund) en 1915 avec Rosa Luxemburg. Les « spartakistes » revendiquent la fin immédiate de la guerre « impérialiste » et soutiennent par ailleurs des thèses révolutionnaires, qu'ils détaillent dans leurs publications clandestines. Il faut en effet rappeler que l'entrée en guerre a pour effet une réduction importante des libertés³⁰. Les arrestations d'opposants politiques et la pratique de la censure sont, entre 14 et 18, monnaie courante. L'opposition à la guerre revendiquée par la frange radicale des socialistes est également partagée par la population.

En effet, de premières grèves ont lieu dès octobre 1914 dans le secteur métallurgique³¹. Les 18 Mars et 28 mai 1915, des femmes ouvrières se rassemblent devant le Reichstag pour réclamer la paix et leurs hommes³². Mais un événement symbolise le tournant de l'opposition berlinoise à la guerre. Le 1^{er} Mai 1916, se tient sur la Potsdamer Platz une manifestation contre la guerre organisée par Karl Liebknecht, qui est arrêté sur place par la police. Otto Franke, qui intègre les rangs des spartakistes en janvier 1915, est lui-aussi arrêté en juin 1916 à cause de son implication dans l'organisation de la manifestation³³.

Cet épisode marque tout autant le témoignages des membres des Jeunesses socialistes. Fritz Globig, membre des Jeunesses socialistes de Schöneberg, relate ses souvenirs de cette journée marquante :

« La Potsdamer Platz était déjà occupée par un grand nombre de policiers [...] bien avant l'heure prévue.[...] Je me rendis auprès de nos groupes de jeunes qui descendaient de la Schöneberger Ufer, de la Halleschen Tor ainsi que de la

³⁰ Weipert, p.80

³¹ Weipert, p.82

³² Weipert, p.83

³³ SGY 30/762 Otto Franke p.3

Budapester Strasse et je fus menacé d'arrestation par des informateurs de la police criminelle. [...]

Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg arrivèrent de la gare de Wannsee, accompagnés de camarades connus et fiables. Lorsque Liebknecht s'avança au milieu et commença à parler, notre cercle fut violemment brisé par des policiers et des indicateurs qui arrêtaient Liebknecht. Son cri résonna de manière dure et pénétrante : « A bas la guerre ! A bas le gouvernement ! » [...] La manifestation dans le centre-ville dura jusqu'à 23 heures. [...] Malgré la fierté de la réussite de la manifestation, nous eûmes l'impression décourageante de ne pas avoir été assez puissants pour empêcher l'arrestation de Liebknecht »³⁴.

Malgré son arrestation, Liebknecht est parvenu à fédérer une partie de la population ouvrière à ses côtés. Cette dernière se mobilise durant le procès de Liebknecht et s'organise pour lui manifester son soutien. Durant la seule journée du 28 Juin 1916, 50 000 ouvriers berlinois entrent ainsi en grève³⁵. S'ils ne parviennent pas à empêcher l'emprisonnement de Liebknecht, qui n'est libéré qu'en octobre 1918, les ouvriers berlinois commencent à s'organiser en mettant en place de nouveaux modes d'action. L'année 1916 marque également la croissance des tensions au sein du SPD, qui se divise autour de la poursuite de la guerre. Cela mène, en avril 1917, à la création de l'USPD, parti social-démocrate indépendant (*Unabhängige Sozialistische Partei Deutschlands*)³⁶.

Cette initiative politique se combine à l'organisation de grèves dans les usines berlinoises par les forces syndicales. A partir de 1917, un nouveau groupe se forme : il s'agit des « délégués révolutionnaires ». Otto Franke, qui participe à la création du groupe, détaille la stratégie à adopter lors de d'une réunion à Neukölln³⁷:

« La première réunion avait chargé le camarade Otto Franke d'élaborer un plan d'organisation illégale et de le soumettre à l'appréciation de la deuxième réunion. Le plan fut élaboré comme suit : Le Grand Berlin avait été divisé en districts industriels, chacun dirigé par un chef. Ce dernier devait prendre contact avec les usines de sa

³⁴ SGY 30/222 Fritz Globig p.19

³⁵ Weipert p.84

³⁶ Weipert p.86

³⁷SGY 30/762 Otto Franke p.79

circonscription. S'il y avait dans une usine des fonctionnaires issus des syndicats ou du parti, élus par le personnel et connus pour être de farouches opposants à la politique de maintien de la paix, on les désignait en priorité. Le fonctionnaire illégal avait alors pour tâche de trouver des fonctionnaires illégaux efficaces et fiables dans tous les départements de l'usine et de les engager dans le travail révolutionnaire »³⁸.

C'est ainsi que se met en place cette organisation clandestine issue des syndicats, et notamment du groupe syndical des travailleurs métallurgiques (*Deutscher Metallarbeiter Verband* ou DMV)³⁹, dirigé par Richard Müller. Les *Revolutionäre Obleute* sont affiliés, comme la ligue spartakiste, à l'aile gauche de l'USPD et organisent les grèves selon le système délégitif des « hommes de confiance » (*Vertrauensmann*) ou de « fonctionnaire illégal ». Paul Eckert, qui fait partie de la DMV depuis 1915, relate à son interlocuteur de l'IML l'organisation des grèves en 1917-1918 :

« Les 14 et 15 avril 1917, lors de la deuxième grève des munitionnaires, dite "grève du pain", Eckert siégeait au comité de grève aux côtés de Richard Müller,[...] Il est particulièrement remarquable que, pour la première fois, une femme, l'ouvrière métallurgiste Cläre Kasper, ait défendu les intérêts de ses collègues au sein du comité de grève. La grève a rassemblé environ 300 000 participants à Berlin. Le motif était la réduction de la ration de pain et l'exploitation des femmes par la loi sur le service militaire auxiliaire »⁴⁰.

Cläre Kasper est une des rares femmes du corpus. Née en 1894 à Berlin, elle travaille successivement dans les usines de Siemens, Görz et Lorenz entre 1913 et 1918⁴¹. Ouvrière métallurgiste, elle participe également à la grande grève de janvier 1918, où elle représente ses collègues au sein du comité de grève⁴². La grande grève de 1918, aussi appelée « grève des ouvriers à munition » (*Munitionsarbeiterstreik*), se propage dans tout le pays, et est notamment influencée par des mouvements similaires ayant lieu à Vienne et à Budapest⁴³. A Berlin, elle réunit 500 000 grévistes⁴⁴, malgré l'hostilité des socio-démocrates modérés. Ce mode d'organisation des délégués

³⁸ SGY 30/762 Otto Franke p.80

³⁹ Hoffrogge article RO

⁴⁰ SGY 30/151 Paul Eckert, p.6

⁴¹ Cläre Caspert Denfert, p.1

⁴² Ibidem, p.9

⁴³ Weipert, p.90

⁴⁴ Hoffrogge 193

révolutionnaires, avec des hommes de confiance répartis dans les différentes usines berlinoises, continue d'être mobilisé durant toute l'année 1918. Ce sont d'ailleurs ces réseaux qui permettent la préparation de la révolution dans la capitale.

La guerre a ainsi provoqué l'émergence de nouveaux réseaux et modes d'organisation de la classe ouvrière et militante berlinoise. Par ailleurs, la stratégie d'union sacrée du SPD a provoqué l'émergence d'une frange plus à gauche incarnée par l'USPD, farouchement opposée à la guerre et au sein de laquelle on trouve des groupes radicaux. Ces derniers, spartakistes ou délégués révolutionnaires, revendiquent non seulement la paix mais exigent aussi des changements politiques et sociaux, qu'ils sont décidés à obtenir par l'organisation révolutionnaire. Il faut par ailleurs examiner dans quelle mesure l'expérience de la guerre en tant que soldat contribue à l'évolution politique d'individus. On va donc s'intéresser aux 32 hommes du corpus qui sont mobilisés durant la guerre, et dont le parcours politique est influencé par cette expérience militaire.

La mobilisation militaire, un facteur de radicalisation politique ?

Il faut s'intéresser au récit que font les individus de la période de 14-18, et à la façon dont ils relient leur expérience à leur prise de position politique durant la révolution. Franz Beiersdorf est âgé de 21 ans en 1914 lorsqu'il intègre la marine allemande à Kiel. Ce natif de Lichtenberg, à l'est de Berlin, a grandi dans une grande précarité mais n'indique pas avoir adhéré à un parti avant sa conscription. C'est à Kiel qu'il entre en contact avec des militants d'extrême gauche :

« Là, dans la marine de guerre impériale, je rencontrais des marins révolutionnaires. Les premières années demeurèrent tâtonnantes pour les camarades. Ce n'est qu'après l'intervention courageuse du camarade Karl Liebknecht sur la Potsdamer Platz à Berlin, le 1er mai 1916, que je fus moi-même impliqué dans le travail illégal»⁴⁵.

Wundersee s'occupe, à partir de 1916-17, de la distribution et diffusion de tracts spartakistes parmi les marins. Il évoque l'existence d'un « groupe spartakiste de

⁴⁵ SGY 30/59 Franz Beiersdorf, p.1

Kiel »⁴⁶, montrant comment le futur haut-lieu de la révolution est investi par les activistes de la gauche radicale. Erich Babl, marin à Wilhelmshaven, distribue lui aussi des brochures anti-guerre, ce pour quoi il est arrêté et incarcéré. Il souligne par ailleurs la façon dont les discours de Liebknecht sont intensément discutés par les marins⁴⁷.

Un autre espace où les soldats se politisent et s'engagent contre la poursuite de la guerre est le front de l'Est. Avec la révolution russe de février et la révolution d'octobre, les Bolchéviques désormais au pouvoir entament un processus de paix séparée avec l'Allemagne. Sur le front, les soldats sont notablement influencés par la nouvelle des épisodes révolutionnaires russes, qui illustrent la possibilité du renversement d'un pouvoir autocratique et de l'arrêt de la guerre.⁴⁸ Erich Wundersee, qui a rejoint l'USPD en 1916 alors qu'il était stationné en Macédoine se trouve en Galicie alors qu'il apprend la nouvelle de la révolution en Russie⁴⁹. Cela le conduit à désertier le front pour Berlin, où il participe activement à la révolution. Même sur le front Ouest, des soldats russes font une forte impression à Otto Lampe, stationné en France en mai 1917 :

« En face de nous se trouvait une division de la Russie, alors encore tsariste⁵⁰. Le 1er mai, alors que nous étions aux postes de tranchées, nous avons vu plusieurs drapeaux rouges dans la tranchée en face de nous et entendu le chant de l'Internationale. Bien sûr, cela n'a pas plu à nos officiers qui ont donné l'ordre à l'artillerie derrière nous de tirer sur la tranchée »⁵¹.

Sur le Front de l'Ouest, peu d'informations en provenance de l'arrière circulent. Ce n'est qu'à l'hôpital, où il est envoyé en février 1916 à la suite d'une lourde blessure sur le front Ouest que Paul Schäfer prend connaissance du « combat contre la guerre et de l'emprisonnement »⁵² de Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht. L'arrière est donc un espace où les informations circulent plus rapidement que sur le front. Otto Lampe

⁴⁶ SGY 30/59 Beiersdorf p.6

⁴⁷ SGY 30/32 Erich Babl, p.1

⁴⁸ Stephenson The Final Battle

⁴⁹ SGY 30/699 Erich Wundersee, p.29

⁵⁰ Il s'agit d'une incohérence : en mai 1917, la révolution de février a déjà eu lieu, ainsi que l'abdication du tsar le 15 mars. On peut supposer qu'il s'agit là d'une lecture rétrospective considérant la révolution bolchévique d'octobre comme la seule et véritable insurrection.

⁵¹SGY 30/384 Otto Lampe, p.2

⁵² SGY 30/547 Paul Schäfer p.39

évoque toutefois l'impact de la grève de janvier 1918, qui le confronte à l'opposition allemande à la guerre :

« Après la grève des munitionnaires, plusieurs milliers de soldats ont été envoyés au front en guise de punition. Nous en accueillîmes quelques uns. Le sellier Heinrich Wolf de Berlin, employé dans les ateliers de l'armée de Spandau, devait recevoir la croix de fer au bout de quelques semaines seulement, car il s'était avéré efficace. Lors de la distribution, le sergent-chef voulut épingle la croix sur la poitrine de « Wolf ». Ce dernier la prit dans sa main et la jeta aux pieds du sergent-chef en disant : « Je suis venu ici pour être puni et recevoir une telle décoration est pour moi une punition »⁵³.

On voit ici comment des soldats du Front ouest généralement coupés d'informations de l'arrière se trouvent confrontés à l'opposition, ici berlinoise et ouvrière, à la poursuite de la guerre. Toutefois, il faut rappeler la variété des réactions des soldats à la nouvelle de la grève de janvier 1918. A ce sujet, Benjamin Ziemann précise en effet que : « même si, dans l'ensemble, une grande majorité des soldats du front se trouvait du côté des opposants à la guerre durant la dernière année du conflit, il ne faut pas oublier que la grève de janvier et, plus tard, la défaite prévisible ont également conduit à une radicalisation verbale et matérielle de soldats qui étaient en principe favorables à la guerre ou qui, du moins, étaient émotionnellement attachés à l'État national wilhelmien ».⁵⁴ Le témoignage d'Otto Lampe est à ce titre très intéressant. En effet, ce dernier évolue dans une unité du Front de l'Ouest, rapatriée à Berlin en décembre, « afin de combattre les Spartakistes ».⁵⁵ Lampe insiste sur l'ambivalence de la vision des spartakistes par les soldats. Si il reçoit des ordres qui exigent, selon lui, l'élimination de Karl Liebknecht⁵⁶, il insiste aussi l'intérêt ressenti par des soldats à son égard lors d'un discours qu'il proclame au Tempelhofer Feld de Berlin en décembre 1918⁵⁷. Les soldats demeurent donc un groupe social complexe et divisé, qui se définit par une forme d'ambivalence.

⁵³ SGY 30/384 Otto Lampe p.1-2

⁵⁴ Ziemann, p.124

⁵⁵ SGY 30/384 Otto Lampe, p.3

⁵⁶ Ibidem p.3

⁵⁷ Ibidem p.4

Toutefois, le choix des sources fait que l'ensemble des récits de l'expérience militaire offre un portrait nécessairement déformé de l'expérience de la guerre. L'effet de source a plusieurs conséquences. D'abord, les individus étudiés se sont par la suite engagés, pour leur immense majorité, dans la mobilisation révolutionnaire. La proportion d'opposants politiques à la guerre n'est en ce sens pas représentative de la réalité, bien plus nuancée. On compte aussi une proportion énorme de déserteurs (près de la moitié des hommes mobilisés), ce qui illustre la non-représentativité du corpus. Si la guerre a constitué pour les militants une expérience radicalisante ou, du moins, a provoqué leur politisation, il s'agit d'un constat qui ne peut pas être élargi à l'ensemble des soldats mobilisés. Il faut par ailleurs rappeler que la plupart des individus étudiés ont grandi dans des milieux ouvriers ou paysans, et ont évolué dans des sphères favorables au socialisme et à l'internationalisme. Cette éducation peut donc en partie expliquer la façon dont les récits font de la guerre un moment clé de l'engagement.

La question de l'écriture rétrospective d'un récit sur la guerre doit également être posée. L'opposition à la Première Guerre mondiale est un élément constitutif du « Grand récit »⁵⁸ qu'on en fait en RDA : les héros de la guerre seraient ceux qui s'y sont opposés. Cette lecture officielle explique aussi la place centrale des figures de la gauche radicale dans le récit de la guerre par les militants. En effet, s'ils ont pu être réellement influencés par les appels de Karl Liebknecht, chacun brosse dans son témoignage un portrait rétrospectif d'une figure centrale du récit national est-allemand. Cette question de la place que tiennent les figures de la révolution au sein des récits des militants est centrale, car elle renseigne peut-être plus sur la structure de la vision historique est-allemande que sur les événements de 1918 et 1919 en eux-mêmes.

⁵⁸ Droit & Offenstadt, p.27

LES PERSONNALITÉS RÉVOLUTIONNAIRES DANS LES RÉCITS DES MILITANTS

Liebkecht, Luxemburg et Pieck, héros rétrospectifs de la révolution

Les récits des militants évoquent systématiquement les mêmes personnalités de la gauche radicale berlinoise. Chaque individu semble vouloir d'une part témoigner de l'influence qu'ont eu ces personnes sur son parcours politique et idéologique, et d'autre part insister sur sa proximité personnelle avec les figures de la révolution. Dans les témoignages, on observe parfois la présence de sous-titres intitulés « Souvenirs de Karl Liebknecht »⁵⁹ ou « Souvenirs de Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht ».⁶⁰ Ce dernier apparaît cependant comme la personnalité centrale de la révolution. C'est en effet avec lui que débute l'espoir d'une opposition à la guerre. Friedel Gräf, sténotypiste au journal du SPD Vorwärts, écrit à propos de son refus de voter les crédits de guerre : « Cette déclaration de Karl Liebknecht était pour nous la première grande éclaircie dans l'obscurité de la guerre ».⁶¹

⁵⁹ SGY 30/567 Willi Schoenbeck p.10

⁶⁰ SGY 30/1188 Lucie Heimburger p1

⁶¹ SGY 30/233 Friedel Gräf p.31



Figure 1 : Discours de Karl Liebknecht lors d'un rassemblement au Tiergarten. Source : Bundesarchiv, B 145 Bild-P046271 / Weinrother, Carl / CC-BY-SA 3.0

Liebknecht incarne, par ses actions et ses paroles, le modèle idéal de la résistance ouvrière à une guerre impérialiste. Le récit de son arrestation lors de la manifestation du 1^{er} Mai 1916 sur la Potsdamer Platz marque les militants, et fonctionne comme en miroir avec le récit de sa libération en 1918. En effet, le 23 octobre, Liebknecht arrive libre à la Anhalter Bahnhof après plus de deux ans d'emprisonnement. Il est accueilli par une partie des ouvriers berlinois en liesse. Otto Franke, militant spartakiste et délégué révolutionnaire, évoque dans son témoignage l'annonce de la libération de Liebknecht par Paul Eckert, lui aussi délégué révolutionnaire, lors d'une réunion dans la maison syndicale de Berlin :

« Entre-temps, Paul Eckert était monté à la tribune des orateurs et avait pris la cloche de l'assemblée des mains du modérateur Alwin Körsten,[...] et la secoua. Le calme s'installa enfin dans l'assemblée. Paul Eckert annonça en quelques mots simples et calmes : « Collègues ! J'ai le plaisir de vous annoncer que demain, mercredi 23 octobre 1918, à 17 heures, notre camarade Karl Liebknecht arrivera à la gare d'Anhalter en provenance de la prison de Luckau ! Debout ! Les usines se

rendront en cortège à la gare d'Anhalter pour accueillir dignement Karl Liebknecht, le courageux combattant pour la paix, la liberté et le droit »⁶²

La jeune Martha Globig se rend, comme de nombreux ouvriers à la Anhalter Bahnhof le lendemain, vraisemblablement avec ses camarades des Jeunesses de Schöneberg. Elle décrit l'atmosphère de la gare :

« La place devant la gare était noire de monde. Nous voulions nous frayer un chemin jusqu'au quai pour être les premiers à saluer Karl Liebknecht, mais nous ne réussîmes pas à nous faufiler tout devant. [...] La foule ne voulait pas s'écarter. Tout le monde voulait voir Liebknecht, écouter ce chantre de la lutte contre de la guerre impérialiste et découvrir ce qu'il avait à dire ce jour-là. »⁶³

Ces deux extraits montrent bien comment Karl Liebknecht est érigé, dès 1918, comme la figure de l'opposition à la guerre et, plus tard, comme celle de la révolution. Les militants évoquent ses nombreux discours, et notamment celui qu'il prononce le 9 Novembre au Château impérial, proclamant la république socialiste. Cette place centrale qu'occupe Liebknecht est donc illustrée par les témoignages, qui mettent cependant aussi en évidence la mémoire officielle et nationale de la figure de Liebknecht. Ce dernier est en effet au cœur de la mémoire nationale de la révolution, faisant figure de héros anti-militariste et d'ancêtre glorieux, en sa qualité de cofondateur du KPD : « la centralité de Liebknecht était écrasante, tant dans la mémoire officielle du régime que dans la mémoire historique diffusée à l'école »⁶⁴. On voit donc ici comment l'interprétation contemporaine de la révolution influence les témoignages et les descriptions des militants.

Rosa Luxemburg, elle aussi érigée en figure héroïque par le régime est-allemand, est également mentionnée par les militants. Souvent, ces derniers évoquent « Karl et Rosa », utilisant leurs simples prénoms pour les désigner et insistant ainsi sur leur proximité avec les leaders spartakistes. Anna Erfurt, jeune ouvrière de chez Schwartzkopff sympathisante spartakiste revient sur ses liens avec les personnalités de Spartakus dans son témoignage :

⁶² SGY 30/762 Otto Franke, p.75

⁶³ SGY 30/223 Martha Globig, p.25-26

⁶⁴ Droit et Offenstadt, p.32

« Nous étions tous les deux présents, mon mari et moi, à la conférence de la Ligue spartakiste en janvier 1916. Nous étions alors en contact avec tout le monde (Heckert, Pieck, Mehring, Jogisches). Nous connaissions Karl et Rosa depuis 1908 ; nous les avons rencontrés lors de réunions et avons souvent parlé avec eux. En 1912, nous avons passé une soirée tous ensemble, Tute Lehmann était également là. Lors d'une manifestation, j'avais marché à côté de Rosa. »⁶⁵

On voit ici qu'Anna Erfurt insiste sur sa proximité avec les figures principales de la ligue spartakiste, soulignée par l'énumération de noms sans autres détail. L'utilisation du prénom de Liebknecht et Luxemburg montre par ailleurs le poids du regard rétrospectif. En effet, l'association des deux patronymes évoque une lecture a posteriori de la révolution allemande⁶⁶. Le KPD organise ainsi dès 1919 une cérémonie commémorative pour « Karl et Rosa » le deuxième dimanche de janvier⁶⁷. Mais surtout, cette insistance sur les deux leaders doit se lire dans le contexte de la mémoire nationale est-allemande, où l'assassinat de Liebknecht et Luxemburg est commémoré officiellement par le Parti. Le rassemblement annuel contribue alors à l'affirmation de la légitimité du régime est-allemand, devenant « un événement encadré et professionnel ».⁶⁸ Il est par ailleurs intéressant de constater que la figure de Rosa Luxemburg demeure moins mise en avant par les militants que celle de Karl Liebknecht. Cela est dû à la distance prise, par le KPD puis le régime de RDA, vis-à-vis de la pensée « luxemburgiste » qui s'oppose notamment à la thèse léniniste de la dictature du prolétariat. Rosa Luxemburg, en tant que théoricienne politique, demeure donc une figure plus contestée car plus dangereuse pour les dogmes théoriques du régime est-allemand. Une de ses citations les plus célèbres, « La liberté, c'est toujours la liberté de celui qui pense autrement » est ainsi choisie par un groupe de militants lors de la commémoration de janvier 1988 pour protester contre le gouvernement est-allemand⁶⁹.

La mémoire de Rosa Luxemburg est donc plus complexe que celle de Liebknecht, ce qui explique le fait que ce dernier soit plus allègrement évoqué par les militants. A ce

⁶⁵ SGY 30/167 Anna Erfurt p.4

⁶⁶ On peut évoquer en ce sens un des tomes du roman d'Alfred Döblin, *November 1918*, intitulé *Karl und Rosa*.

⁶⁷ Jossin, A. « Un siècle d'histoire politique allemande : commémorer Liebknecht et Luxemburg au Zentralfriedhof Friedrichsfelde de Berlin », *Le Mouvement Social*, vol. 237, no. 4, 2011, p.116

⁶⁸ Ibidem p.121

⁶⁹ Ibidem p.125

constat s'ajoute aussi le fait que Luxemburg est une femme, et est en ce sens moins susceptible d'être mentionnée que ses pairs masculins. Elle est en effet souvent directement associée à Liebknecht, et plus rarement mentionnée seule. Ce biais sexiste du témoignage est confirmé par le fait que les femmes du corpus s'intéressent plus volontiers à Luxemburg, insistant particulièrement sur son charisme. Lotte Pulewka évoque ainsi sa première rencontre avec Luxemburg à la rédaction de *Die Rote Fahne*, au début de la révolution de novembre 1918 :

« Aidée par Ernst Meyer, une petite femme délicate monta sur la table. Elle avait un visage doux et intelligent. J'étais bouleversée. Pour la première fois, je voyais Rosa Luxemburg. Elle regarda lentement autour d'elle et fit un geste de la main qui semblait si souverain, si enveloppant, que le calme s'installa réellement »⁷⁰.

Cette description est une des rares qui donne des détails physiologiques sur une personnalité majeure de la révolution. On peut voir comment le témoignage insiste sur le contraste qui existe entre l'apparence physique « délicate » et « douce » de Luxemburg et son autorité naturelle. Sa persévérance est aussi mise en exergue par Getrud Alexander, proche de Clara Zetkin et Rosa Luxemburg, qu'elle fréquentait avant la guerre :

« L'imprimerie de *Die Rote Fahne* avait déjà été occupée et démolie à plusieurs reprises. Le personnel de la rédaction, le petit groupe de fidèles autour de Rosa (avec Karl), se déplaçait d'une cachette à l'autre. Il fallait travailler en route, au café ou chez des amis. Chaque jour dans un quartier différent. Pour Rosa Luxemburg, dont la santé avait été mise à mal par des années d'emprisonnement, cette vie trépidante était particulièrement difficile, mais rien n'était de trop pour elle, elle tenait chaque jour jusqu'à tard dans la nuit, jusqu'à ce que le journal soit achevé »⁷¹.

Il est particulièrement intéressant de constater que les mots « avec Karl » ont été rajoutés a posteriori au crayon à papier. Il est difficile de savoir s'il s'agit là d'une correction effectuée par Getrud Alexander ou par l'employé de l'IML recevant son témoignage. Dans tous les cas, la figure de Liebknecht semble apparaître de façon artificielle, d'autant plus que les phrases ultérieures se concentrent sur la figure de

⁷⁰ SGY 30/503 Lotte Pulewka p.8

⁷¹ SGY 30/12 Gertrud Alexander p.134

Luxemburg. Cette rectification pourrait ainsi être liée à l'impératif politique, visant à rassembler les deux leaders et mais aussi certainement à contrôler les descriptions d'une figure aussi utile que dangereuse pour l'affirmation idéologique du régime.

Une dernière figure est elle aussi systématiquement invoquée par les militants dans leurs témoignages. Il s'agit de Wilhelm Pieck, lui aussi leader spartakiste et surtout président de la RDA entre 1949 et sa mort en 1960. Pieck incarne ainsi l'héritage spartakiste dont se réclame le gouvernement est-allemand, et sa convocation par les militants est donc motivée par des enjeux politiques contemporains. Tout d'abord, les militants insistent sur l'importance de Pieck dans la lutte contre la guerre et la création du réseau spartakiste. Friedel Gräf le présente ainsi comme un militant très présent, notamment auprès de la jeunesse⁷². Il évoque ainsi l'organisation par Pieck d'une conférence sur l'impérialisme qui coïncide avec le début de la guerre. Si la conférence a lieu dans au siège du SPD, la poursuite d'un séminaire à ce sujet est interdite.⁷³ Otto Franke évoque quant à lui Pieck lorsqu'il relate la fondation de la ligue spartakiste⁷⁴, qu'il situe en octobre 1914. Paul Schäfer associe lui aussi directement Pieck aux figures de Liebknecht et Luxemburg qu'il découvre alors qu'il est hospitalisé après une lourde blessure reçue sur le front Ouest en février 1916 :

« J'ai également entendu le nom de Wilhelm Pieck dans ce contexte. On racontait que ces sociaux-démocrates de gauche n'étaient pas pour la guerre avec la direction de leur parti. Il y avait donc encore des gens qui avaient du courage et qui se battaient contre cette absurdité. »⁷⁵

Pieck est ainsi présenté comme un fondateur du spartakisme et par la suite comme un des créateurs du KPD⁷⁶. Sa participation à des manifestations contre la guerre à Berlin est évoquée par Anna Erfurt :

« En 1915, il y eu une grande manifestation de femmes devant le Reichstag. Nous étions au moins 600-700 femmes à nous rassembler là, pendant que Bethmann-Hollweg [le chancelier impérial] parlait au Reichstag. Wilhelm Pieck s'adressa à nous

⁷² SGY 30/233 Friedel Gräf p.7

⁷³ Ibidem p.7-8

⁷⁴ SGY 30/762 Otto Franke p.2

⁷⁵ SGY 30/547 Paul Schäfer p.39

⁷⁶ SGY 30/699 Erich Wundersee p.35

devant le bâtiment. Lorsque la police le prit en chasse, il se jeta entre nous, mais fût arrêté. »⁷⁷

Cette arrestation de Pieck lors de la manifestation de mai 1915 marque pour lui le début d'une période de fuite, d'arrestation et de clandestinité. Envoyé au front en 1916, il déserte en octobre 1917 et rejoint Berlin. Depuis la capitale, il se rend aux Pays-Bas neutres avec son fils Arthur en janvier 1918, et participe alors à la diffusion clandestine de journaux anti-guerres en Allemagne⁷⁸. Willi Schoenbeck, qui a déserté le front en 1916 et s'est enfui à Amsterdam, y travaille avec Pieck :

« En 1918, Wilhelm Pieck et Arthur Pieck arrivèrent à Amsterdam. Avec leur collaboration, nous sommes parvenus à publier jusqu'à 20 000 exemplaires du « Combat » [*Der Kampf*, revue anti-guerre] par semaine et à les faire parvenir en Allemagne. Wilhelm Pieck nous mit aussi en contact avec Franz Mehring, qui écrivit plusieurs fois pour le « Kampf ». Le camarade Pieck apportait également des nouvelles importantes d'Allemagne. Le 1er juillet 1918, Wilhelm Pieck se rendit temporairement et illégalement en Allemagne pour s'entretenir avec des représentants de la Ligue Spartakus [...]. »⁷⁹

Wilhelm Pieck est ainsi décrit par les militants comme un leader exemplaire, présent lors de tous les événements importants et actif auprès des différents réseaux de la gauche berlinoise. Il est par ailleurs intéressant de constater que certains témoignages mentionnent Wilhelm Pieck pour mettre en valeur leurs propres actions. C'est le cas de Hans Mau, un ingénieur né en 1915 qui relate dans un courrier de 1982 l'activité de son père, Walter Mau, durant la révolution. Il écrit ainsi :

« Mon père a sauvé la vie de Wilhelm Pieck alors qu'il était à nouveau arrêté [...]. Vêtu d'un faux uniforme [...] il se rendit avec le camarade Karl Hess et un autre camarade à la prison, exigea la « présentation » (*Vorführung*) du détenu Pieck et mit

⁷⁷ SGY 30/167 Anna Erfurt p.4

⁷⁸ Scönewald M, « Wilhelm Pieck im Krieg. Der erste Weltkrieg als biografische Zäsur und Erinnerungspolitisches Kapitel » dans Droit et Offenstadt (Hsg) *Das Rote Erbe der Front*

⁷⁹ SGY 30/567 Willi Schoenbeck p.6

ce dernier en sécurité juste avant l'arrivée d'un commando meurtrier
(*Mordkommando*) »⁸⁰

Ici, Hans Mau relate le sauvetage de Pieck par son père alors que tous deux sont décédés. On peut penser qu'il s'agit ici pour lui d'insister sur l'héroïsme de son père à travers la mise en scène de ce récit de sauvetage. Pour Mau lui-même, avoir un père ayant sauvé la vie de l'ancien président est un moyen de se distinguer au sein du parti et de la société est-allemande. Mau relate par ailleurs la persécution qu'il a subie durant le nazisme, et insiste une nouvelle fois sur ses liens étroits avec Pieck en expliquant qu'il habita longtemps « dans le voisinage immédiat »⁸¹ d'Arthur Pieck à Berlin Biesdorf. Il crée ainsi une sorte de parallèle entre la lignée Pieck et la sienne, et relie le parcours de militant de son père durant la révolution au sien contre le nazisme. A travers ce récit familial, il offre à l'IML un récit du XXe siècle allemand conforme aux exigences idéologiques et politiques est-allemandes.

La figure de Wilhelm Pieck est ainsi convoquée par l'immense majorité des militants, qui relatent non seulement sa participation active à la révolution mais l'érigent également en figure tutélaire.

⁸⁰ Walter Mau, p.1

⁸¹ SGY 30/1750 Hans Mau p.14



Figure 3: Wilhelm Pieck en 1950. Source: Deutsche Fotothek

Cette mise en valeur de Wilhelm Pieck correspond indéniablement à la tentative d'inscription du régime de RDA dans la continuité des combattants spartakistes. On remarque que ce sont les grands leaders de la ligue spartakiste qui disposent d'une place majeure dans les récits. Cette place qui leur est accordée correspond à celle qu'ils et elles occupent dans l'historiographie et la mémoire officielles est-allemandes. Cette dernière a en effet mis de côté d'autres acteurs de la gauche radicale berlinoise, également très importants durant la révolution, au profit des grandes figures spartakistes fondatrices du KPD⁸². Or, si les témoignages des militants insistent sur l'héroïsme des grandes figures spartakistes, ils montrent aussi la diversité de la gauche radicale berlinoise et mettent ainsi en valeur des acteurs multiples dont la mobilisation est décisive pour la mise en pratique de la révolution.

⁸² Gietinger, *Introduction*

PRÉPARER L'INSURRECTION BERLINOISE : ACTEURS, RÉSEAUX, STRATÉGIES

Les témoignages des militants permettent de reconstituer la gauche radicale berlinoise dans sa diversité d'acteurs, de sensibilités politiques et de méthodes militantes. Le Berlin de 1918 est en effet investi par de nombreux groupes unis dans leur lutte contre la guerre et l'oppression impériale mais qui n'ont pas nécessairement les mêmes opinions, les mêmes modes d'action ou les mêmes parcours. Il s'agit ici de décrire les différentes forces d'actions qui participent activement à la préparation de l'insurrection de novembre durant l'année 1918.

Berlin, ville des déserteurs

Comme on l'a vu précédemment, les militants mobilisés durant la guerre sont nombreux à déserteur leur poste au front ou à l'arrière. Ces désertions impliquent pour les individus l'entrée dans la clandestinité, ce qui explique que la plupart se rendent à Berlin, une grande ville où il est plus aisé de se cacher. Certains soldats utilisent leurs permissions pour déserteur les rangs de l'armée. C'est le cas de Walter Mau, dont la décision de ne pas retourner au front est décrite par sa femme, Ella Mau :

« Un jour, il est venu en permission et m'a annoncé confidentiellement qu'avec un autre camarade, ils ne rejoindraient pas le régiment . Si quelqu'un me demandait de ses nouvelles, je devais dire que je savais seulement qu'il était retourné au régiment conformément aux règles. [...] Grâce à un bon camarade, Georg Kaufmann, j'ai reçu au bout d'un certain temps un signe de vie et son adresse. Il habitait de manière très rudimentaire dans un local berlinois situé dans une arrière-cour, où il dormait sur de la paille. Au bout d'un certain temps, il me fit savoir qu'il avait été casé au Konsum par la camarade Martha Arendsee, sous le nom de Steiner. Martha lui avait fourni les papiers nécessaires.»⁸³

On voit ici que les déserteurs doivent trouver des solutions d'hébergement même lorsqu'ils habitent déjà Berlin, afin d'échapper à la persécution policière. Cet extrait montre aussi à quel point le travail demeure central pour les déserteurs, qui ne peuvent

⁸³ Mau p.18

pas subsister sans salaire dans le contexte difficile du Berlin en guerre. Par ailleurs, beaucoup de déserteurs ont également une activité politique. C'est le cas d'Erich Wundersee, qui déserte le front Est en 1917 et vit illégalement à Berlin entre 1917 et 1918. Adhérent à l'USPD, il tient des réunions clandestines tout en se cachant des autorités :

« Ma tâche était désormais d'établir le lien avec le parti. Cela était difficile, tout comme la vie, vu que tout fonctionnait autour des cartes de rationnement. Je peux dire en passant que j'ai mangé quelques chiens attrapés quelque part, car de quoi devrait-on vivre en fin de compte ? Cependant, la police allait et venait chez moi.

Pour la tromper, j'ai vécu dans une cave Melchower Strasse »⁸⁴

La question du ravitaillement est effectivement centrale pour les déserteurs. Etant des résidents clandestins, ils doivent compter sur l'existence d'un réseau de solidarité militant pour parvenir à survivre dans l'illégalité. Ces réseaux de solidarités permettent aux déserteurs d'être logés, d'obtenir un travail ou encore une fausse identité.

Fritz Zikelsky, encouragé par les publications de l'USPD et de la ligue spartakiste, déserte ainsi le front de l'Ouest à l'été 1918 et prend des dispositions pour survivre dans la clandestinité à Berlin. Il reçoit ainsi une fausse carte d'identité⁸⁵ et arrive à Berlin le 28 septembre 1918.⁸⁶ Il se rend alors à Neukölln, Hermannstrasse, où habite l'ancienne fiancée de son frère. Leurs retrouvailles sont intenses :

« Elle s'arrêta vite de pleurer, mais m'entoura d'un bras et me regarda bizarrement.

Son visage devenu rouge vif, elle m'embrassa. Oui, je crois que j'ai rougi. Moi aussi, j'étais un être humain. Elle prépara le dîner et nous parlâmes encore beaucoup. Le samedi soir, elle voulait faire venir un camarade de son père et affirmait que je pourrais certainement rester chez eux tant que je serais à Berlin.

Quand je lui ai répondu que ce n'était pas possible, que j'étais un déserteur, elle rit et dit : « Je m'en doutais ». Et c'est déjà pour cela que je devais rester ici, où pourrais-je aller sinon ? Je ne pouvais pas me montrer dehors. »⁸⁷

⁸⁴ SGY 30/699 Erich Wundersee p.29

⁸⁵ SGY 30/709 Fritz Zikelsky p.115

⁸⁶ Ibidem p.116

⁸⁷ SGY 30/709 Zikelsky p.117

Malgré les risques Fritz Zikelsky poursuit son activité politique à Berlin. Avec cinq autres déserteurs, ils forment le « groupe Helmer », du nom d'un de ses camarades, et diffusent des tracts, allant même jusqu'à voler des armes à des policiers dans le parc de Hasenheide, à Neukölln :

« Le vent de novembre soufflait, glacial, dans les rues de Berlin, parfois accompagné de pluie. Cela ne nous empêchait pas de sortir nuit après nuit dans les jours suivants. La police nous prit pour cible partout, en particulier dans la Hasenheide, qui était un endroit pas très net. Jusqu'au 5 novembre, on piqua leur arme à 9 policiers. Nous étions le cauchemar de la police de Neukölln. [...] Notre force de combat était passée à 16 hommes. En termes d'armes, nous possédions maintenant deux fusils et 19 revolvers d'armée. »⁸⁸

On voit à travers les parcours des déserteurs que ces derniers entrent dans la clandestinité grâce au soutien de leur réseau militant et familial. Par ailleurs, les individus du corpus qui désertent et vivent secrètement à Berlin poursuivent leur activité politique, prenant des initiatives individuelles tout en participant aux réunions des principaux groupes de la gauche radicale berlinoise, qui prépare l'insurrection. Cette préparation passe surtout par l'acquisition d'armes. Fritz Zikelsky et son groupe de déserteurs parviennent à subtiliser des armes aux forces policières qui patrouillent dans Neukölln. D'autres acteurs de la gauche radicale berlinoise sont toutefois mieux organisés et mettent en place des stratégies d'acquisition d'armes qui mobilisent l'ensemble de l'espace urbain berlinois.

L'acquisition d'armes, priorité des délégués révolutionnaires et des spartakistes

Pour les différents groupes de la gauche berlinoise qui se sont constitués durant la guerre, l'année 1918 marque un tournant. Après la grande grève de janvier 1918 et l'échec de la grande offensive allemande de l'été 1918, il est évident que la fin approche. Pour les spartakistes comme les délégués révolutionnaires, il s'agit désormais de s'appuyer sur les réseaux précédemment constitués pour préparer l'insurrection à Berlin. Ces préparatifs rassemblent ainsi des acteurs variés : on retrouve des ouvriers adhérents au spartakisme, ou alors « hommes de confiance » pour les délégués révolutionnaires, mais aussi des cadres de l'USPD ainsi que des

⁸⁸ SGY 30/709 Zikelsky p.120

leaders syndicaux. Il faut rappeler que ces identités et appartenances ne sont pas mutuellement exclusives : un individu comme Hans Pfeiffer est ainsi simultanément actif au sein du leadership des délégués révolutionnaires, et distribue également des tracts de Spartakus.⁸⁹ Ce mécanicien adhérent au SPD depuis 1913 rejoint les délégués révolutionnaires pour organiser la grande grève de janvier 1918. Il détaille la mise en place, à l'été 1918, d'une stratégie d'acquisition d'armes :

« Vers la fin du mois de juillet, nous avons commencé à former un cercle spécial au sein des délégués révolutionnaires, qui était chargé de l'acquisition illégale d'armes.

Ils s'appelaient les « chats noirs » (*Schwarzen Katzen*). Dans ce groupe, Otto Franke, le camarade Hermann Walter [...], le camarade Scheffler, le camarade Schwerdtfeger et quelques autres responsables révolutionnaires jouaient un rôle déterminant. »⁹⁰

Ce groupe des « Chats Noirs » rassemble ainsi délégués révolutionnaires et spartakistes chargés de s'approprier des armes. Hermann Walter est un membre important du groupe. Né en 1874, il est ouvrier dans les usines de Wedding avant d'être stratégiquement envoyé à Lichtenberg pour y organiser la grève de janvier 1918. Il est par ailleurs membre de l'USPD, assistant à la fondation du parti en 1916 et exerçant des fonctions de trésorier pour une circonscription berlinoise⁹¹. Il décrit les réunions secrètes qui se tiennent pour organiser la répartition des armes :

« Souvent, il y avait des séances passionnées qui duraient toute la nuit. [...] Nous participâmes à une réunion secrète au « Musikalischer Fuchs » dans la Jostystrasse. Le 2 (?). Le 2 septembre 1918, le député du Reichstag Max Cohen nous fit venir sur Unter den Linden et nous donna 80 000 marks qu'il avait reçus de l'ambassadeur russe. [...] Avec cet argent, nous nous sommes procuré des armes. Ledebour amena un jour le lieutenant Walz de la chambre d'acquisition des armes, qui nous mit en contact avec deux officiers dont je ne connais pas les noms. »⁹²

On voit ici que les parlementaires jouent aussi un rôle dans l'acheminement des armes, notamment en s'assurant du soutien de l'ambassade russe, alors dirigée par

⁸⁹SGY 30/491 Hans Pfeiffer p.12

⁹⁰SGY 30/491 Hans Pfeiffer, p.12

⁹¹SGY 30/657 Hermann Walter, p.7

⁹²SGY 30/657 Hermann Walter p.8

le bolchévique Adolf Joffe. Ce dernier a en effet tout intérêt à soutenir l'idée d'une insurrection ouvrière révolutionnaire en Allemagne, ardemment souhaitée par Lénine. Les deux officiers que Ledebour, membre de l'USPD, met en liaison avec Walter sont quant à eux soudoyés contre des armes. Cette quête d'armement s'effectue ainsi également dans les sphères politiques parlementaires. Les usines permettent également aux militants de s'approprier des armes en quantité importantes. En effet, un certain nombre d'industries berlinoises fabriquent les armes utilisées par les soldats sur le front. C'est dans cette optique que Hans Pfeiffer parvient à obtenir des pistolets depuis l'usine d'armement de Wittenau et Spandau :

« Nous avons alors pris contact avec les ouvriers révolutionnaires de l'usine nationale d'armes et de munitions de Wittenau. Grâce à un travail habile, nous avons réussi à nous procurer des centaines de pistolets parabellons. Dans l'usine de fusils de Spandau, nous nous sommes procuré des fusils, et même des mitraillettes »⁹³

Cependant, la question du stockage des armes reçues est centrale. C'est ce que Hans Pfeiffer explique :

« Désormais, la question était de savoir où nous devions mettre les armes ? Nous nous sommes dit qu'apporter les armes dans les appartements et les dissimuler était dangereux, car nous devions nous attendre à de plus en plus de perquisitions. Alors nous nous sommes dit qu'il valait mieux stocker les armes dans les usines, car c'était de là que partirait le mouvement de grève ».⁹⁴

C'est ainsi qu'à Lichtenberg, Hermann Walter organise la répartition et la dissimulation d'armes entre les différentes usines et boutiques :

« Dans la boulangerie Rittergutstrasse à Lichtenberg, nous remplîmes la cave d'armes, tout comme dans la boulangerie de Tempelhof, Germaniastrasse. Nous avons des grenades à main particulièrement tranchantes, fabriquées à Sömmerda.

Les entreprises Loewe, Daimler et Knorr-Bremse reçurent également des mitrailleuses légères. »⁹⁵

⁹³ SGY 30/491 Hans Pfeiffer p.13

⁹⁴SGY 30/491 Hans Pfeiffer p.13

⁹⁵ SGY 30/657 Hermann Walter p.8

On observe ainsi l'accumulation stratégique d'armes au sein des usines de Lichtenberg, ainsi que dans les commerces de proximité. Cependant, Walter dissimule également des armes dans son appartement de Friedrichshain⁹⁶, tout comme Cläre Derfert Casper, qui cache des armes chez elle et se charge par la suite de les redistribuer dans toute la ville⁹⁷. :

« Lorsque le comité restreint des membres de l'Obleute a eu la possibilité d'acheter des revolvers et des munitions en grande quantité, la question s'est posée de savoir où on pouvait les stocker. J'avais un petit appartement à Charlottenburg, pas de voisins ou d'autres personnes qui venaient chez moi. J'ai immédiatement accepté de me charger de cette tâche importante et dangereuse. Je n'avais alors plus le droit de participer aux réunions des chefs de service, pour ne pas [...] mettre en danger le travail avec les armes. C'est ainsi que des centaines de revolvers ont circulé dans mon appartement. »⁹⁸

Ces stratégies d'acquisition et de répartition stratégique des armes montrent bien que le mot d'ordre parmi les différents groupes de la gauche berlinoise est à la préparation d'une insurrection ouvrière armée. La multiplication des réunions clandestines entre les différents groupes au cours de l'automne 1918 confirment cette dimension réfléchie de la révolution, longtemps minimisée voire ignorée par l'historiographie⁹⁹. Par ailleurs, on constate qu'une multitude de réseaux urbains sont mobilisés : depuis l'ambassade soviétique d'Unter den Linden jusque dans les usines de la périphérie berlinoise, différentes stratégies d'acquisition d'armes sont utilisées. Les habitations et commerces localisées jouent également un rôle stratégique d'espaces de stockage, permettant ensuite une redistribution rationnelle dans les différents quartiers ouvriers, dont on sait qu'ils sont les espaces d'impulsion de la révolution. La ville est donc un facteur stratégique à part entière, et constitue un espace exploité par les militants à des fins insurrectionnelles.

⁹⁶ Ibidem p.8

⁹⁷ SGY 30/129 Derfert-Casper p.21-22

⁹⁸ SGY 30/129 Derfert-Casper p.10

⁹⁹ Gietinger K, *November 1918*, Introduction p.24

Une révolution planifiée : les convergences de l'automne 1918

Avec l'échec de la contre-offensive allemande de l'été 1918, ainsi que la décision de Ludendorff de nommer un gouvernement chargé de négocier l'armistice, la fin de la guerre ne fait plus de doute. Au sein de la gauche berlinoise, il s'agit désormais de s'organiser pour préparer l'insurrection, c'est-à-dire planifier la grève générale tout en appréhendant stratégiquement l'investissement de l'espace urbain berlinois. Le retour triomphal de Karl Liebknecht à Berlin le 23 octobre 1918 provoque une multiplication de réunions clandestines entre les différents groupes de la gauche radicale berlinoise. Paul Eckert évoque ainsi la tenue d'une réunion des délégués révolutionnaires qui a lieu le 26 octobre 1918 dans les locaux de l'USPD, Schicklerstrasse 5, à proximité de l'Alexanderplatz. A cette réunion participent Emil Barth de l'USPD ainsi que Karl Liebknecht. Eckert souligne la rivalité importante qui existe entre les différents dirigeants, et qui conduit à l'interruption de la réunion et sa reprise deux jours plus tard. Malgré les désaccords sur la façon d'organiser l'insurrection, des groupes armés sont organisés et des responsables désignés. Le groupe des « Chats Noirs » est ainsi, selon Eckert, composé de 20 000 ouvriers¹⁰⁰.

Le 2 Novembre se tient une réunion générale du comité exécutif du conseil de d'ouvriers et de soldats, encore clandestin. On y discute alors du « plan d'action pour le Grand Berlin »¹⁰¹ (*Aufmarschplan*). Eckert mentionne la tenue de réunions les 1^{er} et 2 novembre au « quartier général de la révolution », dans un bâtiment d'arrière cour Köpenicker Strasse¹⁰² ainsi qu'au siège de l'USPD. Hermann Walter, quant à lui, assiste le 1^{er} novembre à une réunion d'un comité révolutionnaire à Reinickendorf, probablement lié aux « Chats Noirs ». Là, la stratégie révolutionnaire est concrètement évoquée et planifiée :

« A ce moment-là, la révolution était déjà décidée. Nous avons déterminé qui devait commander, comment les différentes colonnes devaient se déplacer et quels bâtiments elles devaient occuper »¹⁰³

¹⁰⁰ SGY 30/151 Paul Eckert p.8

¹⁰¹ SGY 30/762 Otto Franke, p.89

¹⁰² SGY 30/151 Paul Eckert p.8

¹⁰³ SGY 30/657 Hermann Walter p.10

La nouvelle des insurrections de Kiel et Wilhelmshaven début novembre contribuent également à accélérer le processus d'organisation de ce qui se veut être simultanément une grève générale ainsi qu'une manifestation de souveraineté populaire. Le 6 Novembre, Erwin Mante, jeune ouvrier mécanicien qui travaille dans une usine AEG de Wedding, est prévenu par un camarade que l'insurrection aura lieu le 11 novembre au plus tard¹⁰⁴. Le 7 Novembre, Martha Globig apprend la nouvelle de l'insurrection de Kiel. Malgré l'interdiction des réunions organisées par l'USPD, elle participe à un rassemblement à la brasserie Habels, située à Kreuzberg dans la *Bergmannstrasse* :

« Malgré l'interdiction, des milliers de personnes s'étaient rassemblées. Nous distribuions nos affiches. Bien sûr, la police était là et essaya de nous arrêter, notamment car nous diffusions des tracts. Mais cela ne fonctionnait pas, car les ouvriers nous protégeaient. Les tentatives de la police pour disperser les attroupements furent vaines. De nouveaux groupes se formaient continuellement pour discuter des événements de Kiel. L'ambiance était tendue. On sentait que le jour décisif approchait. »¹⁰⁵

Une ultime réunion a lieu au « Musikalen Fuchs », dans le centre de Berlin, le 8 novembre 1918. Paul Eckert et Hermann Walter y assistent tous les deux. Au petit matin, Walter se rend ensuite avec des hommes de confiance à Charlottenburg, et récupère des grenades dans une taverne Kaiserin-Augusta-Allee.¹⁰⁶ Les grenades sont destinées à empêcher les policiers de disperser les ouvriers. Au terme de plusieurs semaines de préparation stratégique impliquant l'ensemble des dirigeants de la gauche radicale et ouvrière berlinoise, la révolution est en marche.

On a pu voir qu'il s'agissait là d'une insurrection planifiée et coordonnée par les acteurs, et non d'une mobilisation spontanée dont la population berlinoise aurait été l'instigatrice. On a pu voir en effet comment la ville joue un rôle essentiel dans les logiques de mobilisations, de réunions et de distribution d'armes. La pratique stratégique de la ville par les acteurs est donc un facteur majeur du succès de la journée du 9 novembre. L'expérience de la guerre a ainsi provoqué une multiplication

¹⁰⁴ SGY 30/424 Erwin Mante, p.8

¹⁰⁵ SGY 30/223 Martha Globig p.28

¹⁰⁶ SGY 30/657 Hermann Walter, p.9

des acteurs de la gauche insurrectionnelle et a permis l'émergence de réseaux de solidarité ouvrière à l'échelle de l'agglomération berlinoise. Il s'agit désormais de voir comment les militants s'appuient sur les espaces du Berlin ouvrier pour affirmer leur légitimité politique à Berlin, où entrent rapidement en concurrence les différentes tendances politiques.

CHAPITRE 2 - BERLIN EN RÉVOLUTION : **L'ACTIVATION D'UN RÉSEAU D'ESPACES** **OUVRIERS**

Le début de la révolution à Berlin le 9 novembre provoque directement la chute du régime impérial, incarnée par l'abdication de l'empereur Guillaume II. Cependant, la suite demeure incertaine. La gauche berlinoise est en effet particulièrement divisée. D'un côté, les sociaux-démocrates d'Ebert qui ont maintenu jusqu'à la fin la *Burgfrieden* comptent profiter de la chute de l'Empire pour mettre en place une république parlementaire élue au suffrage universel. De l'autre, la frange radicale de la gauche, incarnée à Berlin par les spartakistes et les délégués révolutionnaires, désire s'appuyer sur les conseils d'ouvriers et de soldats pour garantir le respect de la souveraineté populaire. L'influence de la révolution d'Octobre 1917 en Russie est majeure : beaucoup souhaitent en effet importer le modèle des Soviets et la stratégie révolutionnaire en Allemagne.

Cependant, les nuances sont nombreuses au sein de cette vaste gauche berlinoise. L'USPD, dont l'existence était motivée par une opposition à la guerre, voit ses membres se diviser entre les partisans d'une Assemblée constituante et ceux qui souhaitent renforcer le pouvoir des conseils. La population berlinoise, elle, s'oppose à un « combat fratricide » (*Bruderkampf*) qui opposerait le MSPD aux autres mouvances plus radicales. Malgré la solution d'un gouvernement mixte composé de commissaires du peuple issus de l'USPD et du MSPD, une profonde scission idéologique subsiste.

La ville devient alors un espace utilisé stratégiquement par les différents groupes. L'espace urbain est en effet d'une part une vitrine illustrant la capacité d'action des militants, mais également un enjeu tactique d'affirmation de la légitimité politique. Pour les franges radicales de la gauche berlinoise, il est impératif de pouvoir s'appuyer sur un vaste réseau d'espaces ouvriers qui facilitent l'organisation et la concertation, tout en constituant également des symboles d'un « contre-pouvoir » révolutionnaire, qui s'oppose de façon croissante au gouvernement dominé par Ebert et les socialistes modérés.

Il s'agit ainsi de s'intéresser aux différents espaces ouvriers qui sont utilisés par les militants durant la période de la révolution. Ces lieux sont de nature et de fonctions différentes : là où certains constituent les bases de la mobilisation ou de l'organisation purement stratégique, d'autres sont des espaces de rencontre et de communication entre militants. Ce réseau de solidarité ouvrière s'inscrit à l'échelle de l'agglomération berlinoise mais également de manière locale, intégrant aussi des espaces privés. On observe ici comment les militants du corpus étudié pratiquent ces réseaux ouvriers, et dans quelle mesure ils les utilisent stratégiquement pour mener à bien leurs objectifs politiques. On s'intéressera d'abord à l'importance des usines dans la mobilisation, et notamment à la façon dont elles structurent le déroulement du 9 novembre 1918. On verra ensuite quels espaces, officiels et officieux, sont mobilisés par les ouvriers et leur permettent d'organiser leur lutte au sein de la ville. Ces lieux ont différentes fonctions stratégiques, mais aussi politiques et symboliques, et permettent de mettre en évidence l'existence de multiples réseaux de solidarité ouvrière, présents à l'échelle ultra-locale tout comme dans l'ensemble de l'espace urbain berlinois.

LES USINES, MOTEURS DE LA RÉVOLUTION

On a vu comment les usines berlinoises, et particulièrement celles impliquées dans l'industrie de guerre, avaient été des espaces de mobilisation et politisation durant la période de 14 -18. Investies par les délégués révolutionnaires et autres agitateurs politiques, les usines sont également la clé de voute de l'organisation de la révolution. Cette dernière, désormais prévue pour le 9 novembre, doit démarrer par une grève générale des ouvriers. Pour qu'ils puissent faire face à la répression, les militants ont également organisé l'approvisionnement en armes des grandes industries berlinoises. Il s'agit donc de montrer comment la révolution débute avec la prise de pouvoir des ouvriers dans leurs usines, et de décrire les itinéraires urbains des militants depuis les différents espaces industriels de la ville.

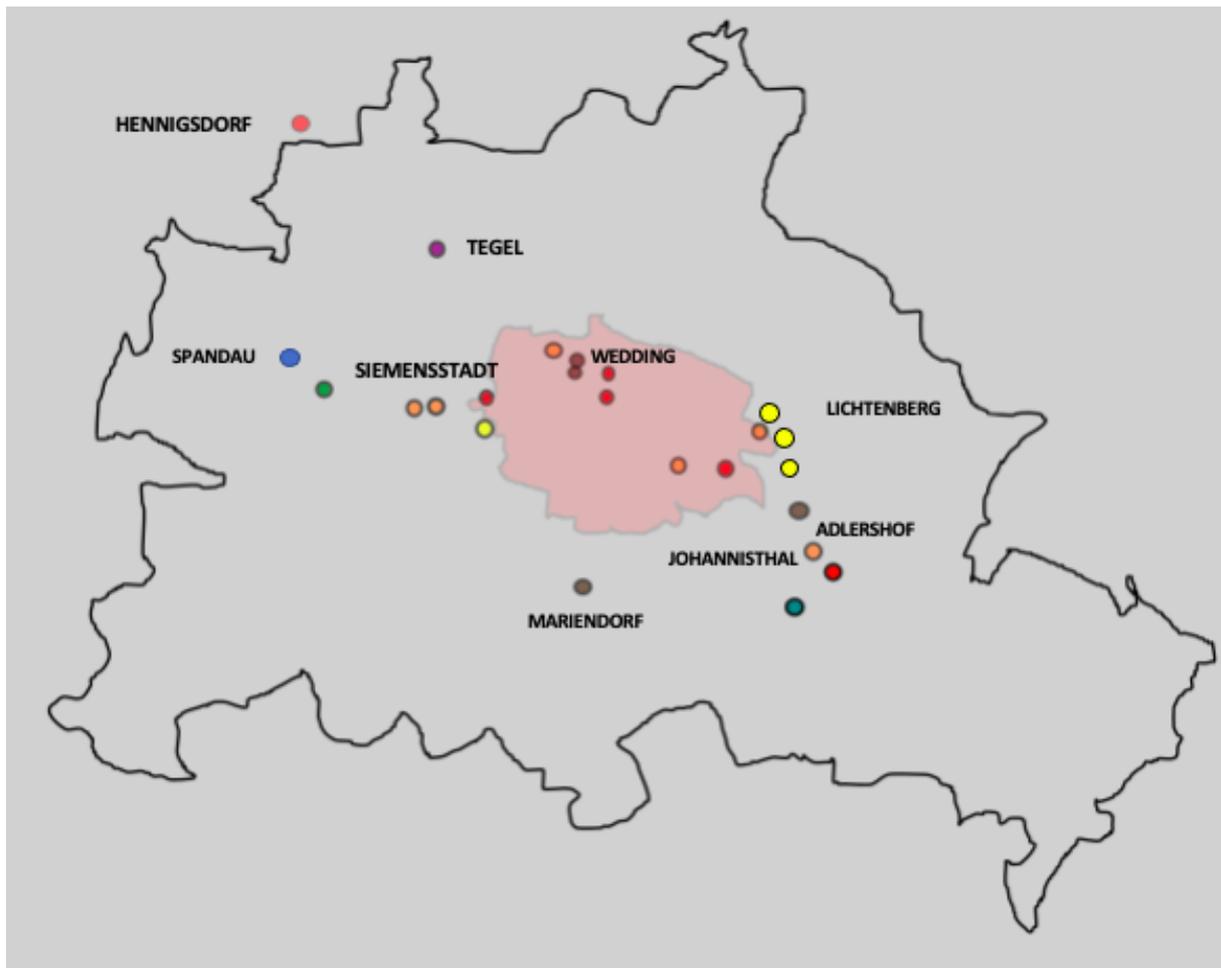


Figure 4: Carte des principales industries berlinoises. En rouge, on distingue Mitte, le centre de la ville. Carte : O. Danziger

Le 9 novembre dans les usines berlinoises, de Wedding à Lichtenberg

Le 9 novembre est choisi par les dirigeants révolutionnaires comme le jour de l'insurrection. Tous les « hommes de confiance » des usines berlinoises doivent garantir la mobilisation des ouvriers des usines, à travers la grève générale et la participation à un cortège révolutionnaire. Les premiers jours de novembre voient donc la multiplication des préparatifs. Artur Lehmann est un jeune ouvrier de 23 ans, de retour à Berlin depuis le 7 novembre après son emprisonnement sur le front de l'Est pour avoir distribué des tracts spartakistes. Le père d'Artur, Otto Lehmann, est un proche d'Otto Franke. C'est ce dernier qui charge père et fils, à la veille du 9 novembre, d'une mission de grande importance, relatée directement par Lehmann fils :

« J'ai des missions très importantes pour vous deux. Demain à 4h30, vous serez tous les deux sur le parvis de la gare de Stettin. Là, vous recevrez d'un camarade un paquet de tracts invitant à manifester et à déclencher la révolution à Berlin. Toi, Otto, en tant que vieux fonctionnaire de Flohr, il faut que tu ailles à l'usine d'ascenseurs de Karl Flohr dans la Chausseestr, que tu distribues les tracts et que tu emmènes les ouvriers et les employés de l'usine sur le parvis de la gare de Stettin. Le camarade qui vous a remis les tracts doit faire de même devant l'AEG dans l'Ackersstrasse et dans les usines du coin. Et toi, Atze, tu apportes les tracts à la caserne Maikäfer. Débrouille-toi comme tu peux"¹.

Cet extrait de conversation montre d'abord à quel point les révolutionnaires berlinois ont planifié et organisé l'insurrection du 9 novembre. En prévoyant des tracts, ils espèrent rallier à eux de nombreux ouvriers moins politisés, et pourtant nécessaires pour un réel renversement politique. Otto Franke, en sa qualité de leader des délégués révolutionnaires et de membre important de la ligue spartakiste, apparaît comme le coordinateur des opérations. Ici, il explique aux Lehmann comment le quartier de Wedding, où se trouvent de nombreuses usines, a été stratégiquement investi par les militants. L'objectif est donc la diffusion de tracts et le ralliement des ouvriers, le rassemblement d'un cortège commun à la gare de Stettin qui se dirigera par la suite vers la caserne Maikäfer. Il s'agit donc de construire un cortège suffisamment important pour parvenir à occuper une caserne militaire, où se trouvent les soldats du régiment des Fusilliers de la Garde.

Otto Franke désigne par ailleurs aux Lehmann le responsable local de l'action : il s'agit du militant Erich Habersaath, un des leaders des jeunesses ouvrières de Berlin² et ouvrier chez Schwartzkopff³. Ces dernières jouent aussi un rôle important dans la mobilisation des usines de Wedding le 9 novembre.

Anna Rehme, une membre des jeunesses socialistes alors âgée de 19 ans, raconte :

« Aux premières heures du 9 novembre 1918, nous, les jeunes, nous sommes rassemblés dans la maison de la Jeunesse de la Brunnenstrasse et [...] nous avons marché avec notre ami Erich Habersaath et des ouvriers et ouvrières

¹ SGY 30/389 Arthur Lehmann, p.17

² Ibidem p.17

³ SGY 30/222 Fritz Globig p.32

révolutionnaires jusqu'à l'entreprise AEG dans la Brunnenstrasse. En tête du cortège marchaient surtout les jeunes ainsi que des ouvriers et des soldats déserteurs en tenue civile et armés. »⁴

Les jeunes ouvrières ont donc leur propre point de rendez-vous, mais sont toutefois immédiatement rejointes par différents acteurs, qu'il s'agisse d'ouvriers révolutionnaires convaincus ou de soldats déserteurs, dont on a vu qu'ils tenaient un rôle dans la mobilisation politique berlinoise. Le cortège descend la Brunnenstrasse, en direction de l'usine AEG, dont les ouvriers sont, selon Habersaath, les moins enclins du quartier à rejoindre le cortège.⁵ Anna Rehme poursuit son récit :

«Une fois arrivés chez AEG, nous nous sommes placés le long du bâtiment de l'usine dans la Voltastrasse. Là, nos personnes de confiance ont essayé d'entrer en contact avec les personnes de confiance de l'usine pour inciter les ouvriers à cesser le travail et à se joindre à notre manifestation. [...] Après de longues discussions et négociations, les personnes de confiance ont réussi à convaincre les ouvriers et ouvrières d'AEG du bien-fondé de notre action et à les inciter à cesser le travail. Ils ont quitté le bâtiment de l'usine et se sont joints à notre cortège. »⁶

Si les négociations avec les ouvriers d'AEG prennent du temps, les ouvriers de chez Schwartzkopff délaissent rapidement leur poste de la Scheringstrasse pour rejoindre le cortège des manifestants. Ces disparités d'engagement illustrent la nécessité du travail préliminaire des délégués révolutionnaires, dont l'implantation dans les usines est certes globale mais cependant inégale selon les espaces. Toutefois, le cortège rassemblant les différentes usines du quartier ainsi que les militants se dirige vers son objectif pré-établi, la caserne Maikäfer. Les troupes qui s'y trouvent sont présentées comme particulièrement hostile à la mobilisation des ouvriers :

« Il était de notoriété publique que les soldats de la caserne Maikäfer ne soutenaient plus fermement le gouvernement impérial. C'est pourquoi on avait fait venir des

⁴ SGY 30/513 Anna Rehme p.2

⁵ SGY 30/424 Erwin Mante p.8

⁶ SGY 30/513 Anna Rehme p.3

troupes soi-disant fiables des environs de Berlin et on les avait logées dans la caserne Maikäfer »⁷

Arrivés devant la caserne, les militants tentent de convaincre les soldats barricadés de se joindre à eux. Une partie du cortège, arrivée devant la porte de la caserne, tente d'entrer par la porte principale. Les discussions avec les gardes n'ayant aucun effet, on tente de forcer la porte. Les soldats de la caserne ouvrent alors le feu, blessant plusieurs ouvriers et tuant le jeune Erich Habersaath, qui devient ainsi le premier martyr de la révolution berlinoise. Les militants sont nombreux à évoquer le leader des Jeunesses berlinoise, et son enterrement avec d'autres victimes des combats, le 20 novembre, est organisé dans le cadre d'une procession funèbre qui passe par toute la ville. La caserne est finalement prise par les manifestants. On déchire les épaulettes des officiers, et les soldats sont désarmés⁸. Le cortège des 10 000⁹ ouvriers de Wedding poursuit son chemin. Avec les armes récupérées sur place, ils se dirigent vers une la caserne Ulanen, située non-loin. Cette dernière ayant déjà capitulé, le cortège se sépare en deux groupes. Le premier continue son trajet vers la prison de la Lehrterstrasse, à la limite avec Moabit. On y libère des ouvriers et militants incarcérés, pour beaucoup à l'issue de la grève de janvier 1918¹⁰. Une autre partie, plus importante, se dirige, elle, vers le centre-ville et plus précisément la place du Château (*Schlossplatz*), symbole du régime impérial des Hohenzollern.

⁷ Ibidem p.3

⁸ SGY 30/513 Anna Rehme, p.4

⁹ SGY 30/222 Fritz Globig p.34

¹⁰ SGY 30/513 Anna Rehme p.4

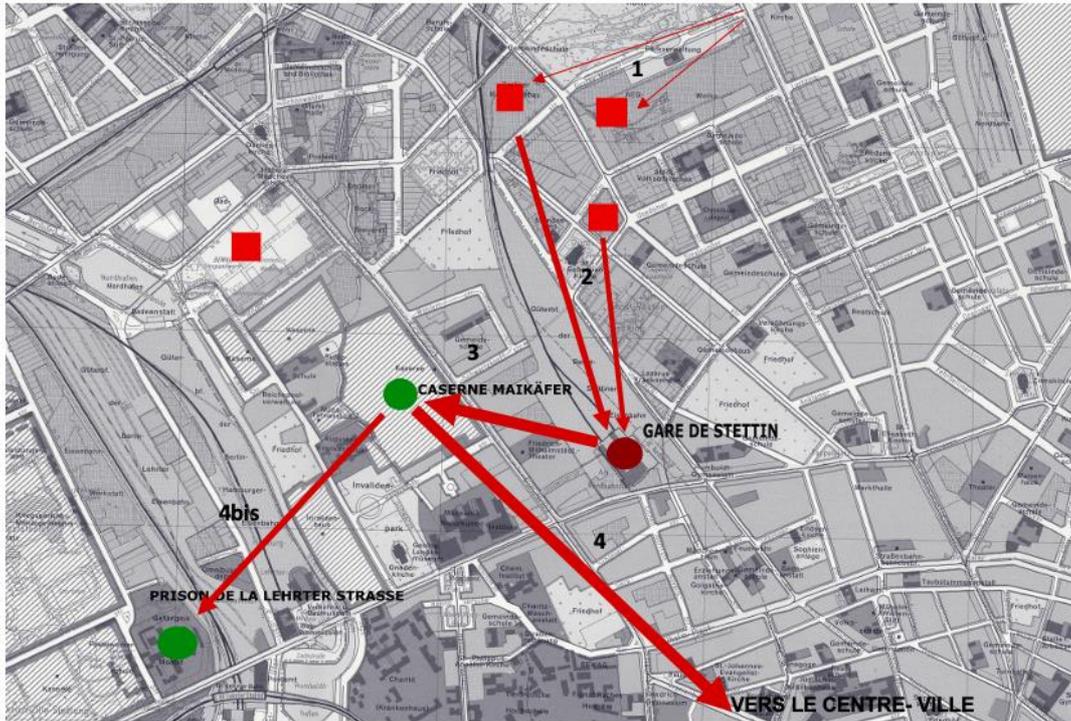


Figure 5: La trajectoire des militants à Wedding, le 9 novembre. Fond de carte : Berlin FISBroker. Annoté par O. Danziger

On voit dans le schéma ci-dessus la progression par étapes des militants. Dans un premier temps, (1), on assiste à la mobilisation des ouvriers devant les usines, en rouge. Une fois les cortèges d'ouvriers formés, ils se rassemblent tous à la Gare de Stettin selon le plan énoncé par Otto Franke. Depuis la gare, ils se rendent à la caserne Maikäfer qu'ils parviennent à prendre. Enfin, alors que le gros du cortège se dirige vers le centre ville et la Schlossplatz, un plus petit groupe se rend dans la Lehrterstrasse pour y libérer les prisonniers politiques.

A l'Est, dans le quartier de Lichtenberg, l'organisation est semblable. Hermann Walter, un des chefs des délégués révolutionnaires, se charge de rassembler les ouvriers des différentes usines :

« Le 9 novembre 1918, à 7 heures du matin, j'ai pris cinq entreprises de Lichtenberg : Konsum-Rittergutstrasse, Knorr-Bremse-Bahnhofstrasse, Orenstein & Koppel-Rittergutstrasse, Auerwerk - Warschauerstrasse et la gare routière".¹¹

¹¹ SGY 30/657 Hermann Walter p.9

Là aussi, certaines usines sont plus difficiles à convaincre que d'autres, et Hermann Walter doit entreprendre des négociations avec le conseil de l'usine (*Betriebsrat*) à plusieurs reprises. Cependant, à 8 heures du matin, 20 000 individus se réunissent dans un local de la Bahnhofstrasse et forment un cortège qui se dirige, lui aussi, vers la caserne des Pioniers, située Köpenicker Strasse¹² :

« Nous avons donc marché jusqu'à la caserne des pionniers de la Köpenicker Strasse, mais nous ne sommes pas entrés. Les soldats regardaient par les fenêtres. Je leur ai parlé de l'extérieur et nous avons tiré en l'air pour leur montrer que nous étions armés. Les soldats ont alors crié : "Laissez-les entrer, nous devons leur parler"[...] Dans la cour de la caserne, j'ai alors expliqué aux soldats qu'ils étaient libérés de leur serment par la fuite de l'empereur et qu'il était maintenant grand temps de mettre fin à la guerre. Le colonel von Lindequist a alors fait donner le coup de feu à la garde et nous a arrêtés, Machke, Gräbner et moi. Les soldats sont arrivés en courant, nous ont libérés, ont traîné le colonel et l'ont poussé dehors. Dans l'état où ils étaient, les soldats voulaient se joindre à nous, mais je leur ai dit qu'ils devaient s'armer. C'est ce qu'ils ont fait, et quand nous avons continué à marcher, ils nous ont rejoints. J'avais au moins 40 000 hommes derrière moi »¹³

Ici, les soldats abandonnent leur supérieur hiérarchique pour rejoindre les ouvriers, dont ils doublent les effectifs. Les casernes sont un objectif stratégique des militants, car leur occupation permet d'augmenter la taille du cortège ainsi que le nombre d'armes détenues par les ouvriers. Il s'agit donc d'une étape intermédiaire nécessaire entre les usines et l'investissement du centre. Car en effet, le cortège dirigé par Hermann Walter se rend ensuite à l'Alexanderplatz¹⁴, où il organise la prise de la préfecture de police, elle aussi haut-lieu du pouvoir impérial et de la répression du socialisme. Ces trajets de la périphérie ouvrière et industrielle vers le centre villes sont aussi effectués depuis les usines du Sud-Est situées à Adlershof et Johannisthal¹⁵, ainsi que depuis les usines Daimler de Marienfelde, au Sud-Ouest de la ville¹⁶. Là-bas, Carl Keuscher participe à une réunion d'ouvriers qui décident de se rendre vers le

¹² SGY 30/657 Hermann Walter, p.10

¹³ SGY 30/657 Hermann Walter, p.10-11

¹⁴ SGY 30/657 Hermann Walter p.11

¹⁵ SGY 30/453 Karl Müller p.3-4

¹⁶ SGY 30/335 Carl Keuscher p.4

centre. Sur la route, ils sont rejoints par d'autres ouvriers et atteignent tous ensemble Unter den Linden aux alentours de midi. A l'usine AEG de Hennigsdorf, au Nord de Berlin, Jakob Weber, membre des « Chats Noir », le groupe armé des délégués révolutionnaires¹⁷, rejoint les ouvriers de Wedding à la Maikäfer et se rend ensuite avec eux dans le centre¹⁸.

On observe ainsi un mouvement global de la mobilisation à l'échelle de la ville, divisé en étapes précises. Il s'agit d'abord de rallier les ouvriers des usines d'un même quartier, puis de diriger le cortège vers une caserne, c'est-à-dire vers une réserve d'hommes et d'armes. Une fois le cortège initial enrichi, c'est vers le centre-ville que converge la population ouvrière. Les casernes du centre-ville sont également investies, comme c'est le cas de la caserne Alexander, à proximité de l'Alexanderplatz¹⁹. Au total, ce sont onze cortèges rassemblant des milliers de personnes qui se dirigent vers le centre ville depuis les banlieues industrielles²⁰. Une grande partie des militants entend ainsi la proclamation de la république socialiste par Karl Liebknecht, au balcon du Château impérial, en début d'après-midi. On voit ainsi l'importance déterminante des usines, qui constituent les bases arrière de la mobilisation telle qu'elle a été planifiée par les acteurs révolutionnaires. Pour ces derniers, l'enjeu est de parvenir à investir le centre-ville après avoir consolidé les troupes ouvrières dans des espaces qui leur sont majoritairement favorables. On peut donc affirmer que les usines constituent, le 9 novembre, la colonne vertébrale de la stratégie révolutionnaire d'investissement de l'espace urbain. Cependant, le rôle majeur des usines ne se limite pas au 9 novembre. En effet, elles demeurent des espaces de soutien important de l'entreprise révolutionnaire, notamment dans un contexte de montée des tensions avec le gouvernement d'Ebert.

¹⁷ SGY 30/660 Jakob Weber p.23

¹⁸ Ibidem p.20

¹⁹ SGY 30/453 Karl Müller, p.4

²⁰ Junke D, « Szenen des Aufruhrs, der 9. November 1918 am Berliner Schloss » dans *Mythos Der Revolution Karl Liebknecht, Das Berliner Schloss Und Der 9. November 1918*. 1. Auflage. Carl Hanser Verlag; 2018, p.48

Les usines dans la révolution : le cas de l'usine d'armement de Spandau

Créée en 1722, l'usine royale d'armement de Spandau (*Königliche Preussische Gewehrfabrik*) est l'une des plus anciennes manufactures royales²¹. Elle se situe dans la banlieue Nord-Ouest de Spandau, particulièrement loin du centre-ville. Durant la guerre, il s'agit d'un des centres de production des armes. Avec la préparation de la révolution, les délégués révolutionnaires entrent en contact avec les ouvriers de Spandau et de l'usine d'armement de Wittenau, située non loin. Hans Pfeiffer est membre de la ligue spartakiste et du groupe des « Chats Noirs », chargé de l'acheminement d'armes. Il raconte avoir pu se procurer des pistolets aux usines de Spandau et Wittenau²².

Avec la révolution, l'intérêt stratégique des usines d'armement augmente, alors que les divisions se creusent au sein du mouvement révolutionnaire. En effet, le mois de décembre 1918 marque la hausse des tensions entre les factions modérée et révolutionnaire de la gauche allemande. Certains militants tentent d'anticiper un affrontement avec les forces gouvernementales, et cherchent donc à s'approprier des armes sans passer par le circuit officiel. Fritz Zikelsky, le déserteur de Neukölln devenu membre de la Garde Rouge (*Rote Garde*), une faction armée composée notamment de déserteurs, est alors chargé d'une mission importante. Il est envoyé avec 12 hommes répartis en deux voitures vers l'usine d'armement de Spandau, d'où il doit rapporter des armes²³. Sur le chemin pour Spandau, Zikelsky et ses compagnons ont un accrochage avec des membres de la garde républicaine (*Republikanische Soldatenwehr*), un groupe armé au service du gouvernement, illustrant ainsi la montée des tensions entre radicaux et modérés²⁴. Ils parviennent toutefois à arriver à Spandau où la livraison se déroule :

« Nous furent accueillis avec enthousiasme par les ouvriers de Spandau. Avec trois hommes, je me rendis au conseil des ouvriers et des soldats de Spandau, qui se trouvait à la mairie (*Rathaus*) à la Potsdamer Tor. Avec un groupe d'ouvriers qui étaient montés dans nos voitures, nous nous rendîmes au bureau du district, où une

²¹ Hahn, T. "Von der Waffenschmiede zum Mischkonzern. Die Demilitarisierung der Spandauer Heereswerkstätten nach 1918", *Deutsches Technikmuseum*, n.3, Berlin, 2018 p.14-17

²² SGY 30/491 Hans Pfeiffer p.13

²³ SGY 30/709 Fritz Zikelsky p.122

²⁴ SGY 30/709 Fritz Zikelsky p.123

partie des armes et des munitions étaient stockées. Nous avons reçu 150 fusils, 3 mitrailleuses, dont une lourde, et 25 000 munitions. Plus 250 grenades à main et 6 caisses de munitions pour les mitrailleuses. C'était un sacré poids pour les deux voitures. Presque trop lourd .»²⁵

Avec cette quantité importante d'armes, Zikelsky et ses compagnons entament le chemin du retour, n'hésitant pas à tirer en l'air pour dissuader d'autres groupes armés, notamment les milices bourgeoises de l'Ouest berlinois, d'intervenir. De retour à Neukölln, ils remettent les armes à leur supérieur, le camarade Hertzog. On voit ici que les militants continuent de s'appuyer sur les usines, et surtout les usines d'armement, durant la révolution. Alors que les divergences politiques sont de plus en plus apparentes et que l'hypothèse d'un nouvel affrontement violent est énoncée, les usines incarnent à nouveau les bases stratégiques du mouvement ouvrier. L'acquisition d'armes est un enjeu central car le déséquilibre des forces joue en défaveur des militants de la gauche radicale. Mis en minorité lors de la réunion des conseils d'ouvriers et soldats de la mi-décembre 1918 qui ont voté pour une assemblée constituante, le dernier recours des révolutionnaires se trouve dans la résistance, voire l'insurrection armées. Durant l'insurrection de janvier, ce besoin d'armes ainsi que de véhicules est aussi important. Willy Gütschow, un jeune ouvrier, combat à la préfecture de police durant l'insurrection. Il reçoit l'ordre d'aller chercher des voitures à Spandau, ainsi que de se mettre en contact avec le conseil de soldats et d'ouvriers local, qui combat également les troupes gouvernementales. Toutefois, Gütschow fait le constat de la gestion chaotique des insurgés de Spandau qui manquent d'efficacité et d'organisation. Une fois parvenu à l'intérieur de l'usine, c'est la déception :

« Nous voulions rentrer à Berlin, mais pas les mains vides. Nous nous sommes donc rendus aux ateliers d'artillerie. La garde nous a laissé passer, le conseil des ouvriers, un camarade âgé et indécis de l'USPDD. Les ateliers étaient vides, deux véhicules blindés n'étaient pas en état de marche, les aimants avaient été volés. Nous avons traversé les vastes cours pour retourner à la porte, où devons nous aller ? »²⁶

²⁵SGY 30/709 Fritz Zikelsky p.123

²⁶ SGY 30/256 Willy Gütschow p.11

Gutschow et ses compagnons parviennent à acquérir quelques véhicules et rentrent alors à Berlin, vers le centre-ville. L'opération a cependant nécessité qu'ils passent la nuit à Spandau, à cause du manque total d'organisation. Cet événement illustre d'une part les difficultés que connaissent les militants dans leur appréhension de l'agglomération berlinoise : les liaisons entre des usines excentrées et les bâtiments du centre-ville sont difficiles à établir, et chaque espace appréhende l'insurrection selon ses propres logiques. La localisation ultra-périphérique de Spandau, par ailleurs entourée par les quartiers de l'Ouest dominés par les troupes gouvernementales, rend ainsi difficile sa connexion avec le centre-ville, où se déroulent principalement les combats. Cette double description de l'acquisition d'armes à Spandau montre comment les militants bénéficient de la structure urbaine étalée et s'appuient sur les bases périphériques que constituent les usines. Toutefois, ils sont également mis en difficulté par l'étendue de l'agglomération berlinoise, qui rend la communication, un enjeu pourtant central en insurrection, particulièrement laborieuse.

Il n'en reste pas moins que les usines périphériques demeurent des espaces stratégiques essentiels pour les militants. Ces derniers s'appuient en effet sur ces espaces extérieurs pour rassembler hommes et armes et initier la mobilisation. Une fois les espaces centraux du pouvoir conquis dans le centre-ville, les usines prennent la fonction de ravitaillement des positions centrales, car elles sont moins l'objet des attaques des autres troupes armées. Toutefois, il faut souligner que les usines fonctionnent elles-mêmes au cœur d'un réseau de lieux de soutien et de solidarité du mouvement ouvrier. Ce sont ces points d'appui qui permettent aux militants d'investir l'ensemble de l'espace urbain berlinois, y compris les lieux symboliques de la légitimité et du pouvoir politique.

S'APPUYER SUR DES ESPACES OFFICIELS ET OFFICIEUX DU MOUVEMENT OUVRIER BERLINOIS

Les relais officiels de la révolution : sièges de Parti et cellules locales

On a vu comment différents espaces du mouvement ouvrier berlinois avaient déjà été mobilisés dans le cadre de l'organisation anti-guerre et de la planification de l'insurrection. C'est le cas du siège de l'USPD, situé Schicklerstrasse 5, qui avait accueilli de nombreuses réunions des délégués révolutionnaires et responsables spartakistes. Cet espace est toujours très utile pour les militants en période révolutionnaire. Dès le 9 novembre, le bâtiment, situé à proximité de l'Alexanderplatz, prouve son utilité en terme de coordination des initiatives révolutionnaires. C'est le cas lors de la prise de la préfecture de police, située sur l'Alexanderplatz :

« Il y avait là 800 gardes qui se tenaient prêts à intervenir. Le colonel von Pabst, qui dirigeait la préfecture, ne voulait pas négocier avec moi parce que je n'étais pas député. J'ai alors envoyé le camarade Fehisch comme coursier à la Schicklerstrasse pour demander à quelques députés de venir. Eichhorn et Herbst ont alors négocié avec Pabst »²⁷

Ces mots de Walter Hermann montrent comment le siège de l'USPD constitue, le 9 novembre, un point d'appui pour la conquête des autres espaces de la ville. Comme ils sont députés, les hommes qui arrivent depuis la Schicklerstrasse sont entendus par Pabst, et c'est d'ailleurs Emil Eichhorn qui devient le nouveau commissaire de Berlin (*Polizeipräsident*). Quelques jours plus tard, ce dernier préside une réunion Schicklerstrasse pour définir le rôle de la police dans la nouvelle république allemande²⁸. Ici, le siège de l'USPD fait office d'outil de légitimation de l'entreprise révolutionnaire, qu'elle soutient en donnant aux mobilisations du 9 novembre une accréditation officielle. Il s'agit également d'un espace de décision, au sein duquel sont discutées les réformes souhaitées par les révolutionnaires. Le siège est par ailleurs lui-même investi par les militants le 9 Novembre. Martha Globig raconte :

²⁷ SGY 30/657 Hermann Walter p.11

²⁸ SGY 30/522 Otto Richter, p.16

« Je me suis rendue comme d'habitude à la Schicklerstrasse et où j'ai rencontré des camarades du comité central de la jeunesse du Grand Berlin, ainsi que de nombreux jeunes. C'est là que nous avons appris que la préfecture de police avait demandé des renforts. Nous avons reçu des brassards rouges et nous sommes partis, environ huit à dix jeunes filles et garçons. »²⁹

Le siège de l'USPD ne se résume donc pas à un simple soutien institutionnel. Il s'agit aussi d'un lieu au sein duquel on mobilise des renforts, mais surtout où l'on reçoit des informations sur les événements dans toute la ville. Cet enjeu d'information est central. Otto Richter explique ainsi s'être rendu le 9 novembre à proximité de la caserne Maikäfer, prise par les ouvriers des usines Schwartzkopff et AEG, sur ordre de la direction de l'USPD :

« Sur ordre de la direction de l'USPD de la Schicklerstrasse, Richter se rendit le matin du 9 novembre à l'angle de la Chausseestrasse et de la Kesselstrasse, en face de la Maikäferkaserne, et y établit une liaison téléphonique avec l'USPD. Schicklerstrasse pour annoncer l'arrivée des ouvriers de Schwartzkopff. »³⁰

Cette précision montre ainsi le rôle actif que joue le siège de l'USPD dans la coordination de la révolution, et prouve par ailleurs la dimension préméditée et stratégique de déplacement depuis les usines périphériques vers le centre-ville où siègent les institutions du pouvoir impérial.

Le siège de l'USPD semble aussi être un espace où les jeunes de la gauche radicale berlinoise se réunissent. Le 9 novembre, c'est pour soutenir les efforts d'occupation de la préfecture de police. Mais comme le siège comporte également sa propre *Arbeiterbildungsschule*, il est également érigé en quartier général de la jeunesse ouvrière berlinoise³¹. Le siège de l'USPD constitue donc un appui incontournable pour les militants, leur fournissant un espace stratégique de rassemblement et d'organisation, ainsi qu'une légitimation politique permettant de

²⁹SGY 30/223 Martha Globig, p.29

³⁰SGY 30/522 Otto Richter, p.13

³¹SGY 30/1178 Walter Brückner, p.3

s'opposer aux tenants de l'Ancien Régime et plus tard au gouvernement provisoire dominé par les sociaux-démocrates modérés.

On assiste par ailleurs à une dynamique intense de création de cellules politiques partout dans les quartiers ouvriers. Le changement d'ordre politique permet en effet aux militants de mettre en place des cellules spartakistes locales. Il s'agit ainsi pour les spartakistes de se distinguer définitivement de l'USPD et de mettre en place leur propre organisation politique. Hans Pfeiffer évoque ainsi une réunion à laquelle il participe le 12 novembre dans un local de Kreuzberg, qui est dirigée par Wilhelm Pieck et Otto Franke. Ces derniers chargent les membres présents d'organiser la fondation du KPD dans chacun des 20 arrondissements berlinois³². Hermann Grothe assure ainsi cette fonction à Kreuzberg. L'enjeu est de taille pour les spartakistes : il s'agit en effet de rassembler le plus de militants possibles dans l'optique de la fondation du KPD.

« En cette qualité [de leader spartakiste à Kreuzberg], j'ai préparé dans ma circonscription administrative la défection des éléments actifs de l'USPD pour le parti communiste fondé le 1er janvier 1919. »³³

La multiplication des cellules spartakistes est ainsi due à la volonté de création du KPD, mais aussi à l'enjeu de concurrence qui existe vis-à-vis de l'USPD. Ce dernier est en effet de plus en plus divisé entre une partie modérée qui tend à se ranger derrière le gouvernement d'Ebert, et une frange radicale que les spartakistes espèrent attirer. A l'issue de la réunion du 12 Novembre, Hans Pfeiffer est chargé de préparer la création du parti à Lichtenberg³⁴, où il a coordonné les opérations des usines avant et pendant le 9 novembre :

« A Lichtenberg, [...] nous étions assez influents grâce au travail des années précédentes. Nous faisons maintenant de l'agitation auprès des membres de l'USPD pour qu'ils adhèrent au *Spartakusbund*, [...]. Comme nous n'avions pas d'argent et que nous ne percevions pas encore de cotisations fixes, nous avons financé notre travail par des collectes volontaires, auxquelles de très nombreux ouvriers, même

³² SGY 30/491 Hans Pfeiffer p.19

³³ SGY 30/246 Hermann Grothe p.2

³⁴ SGY 30/491 Hans Pfeiffer p.19

des dirigeants de l'USPD à Lichtenberg [...], ont participé. Nous avons acquis un bureau illégal chez le camarade Kronenbitter dans la Scharnweberstrasse, où les cartes étaient délivrées et où tout le travail administratif nécessaire à la fondation du parti était effectué »³⁵.

On voit ainsi qu'en plus d'utiliser des espaces officiels de soutien du mouvement ouvrier, les révolutionnaires berlinois mettent en place la création de structures locales directement implantées dans les quartiers ouvriers. Cette stratégie fait ses preuves, puisque des cellules locales des différents districts berlinois sont représentés lors de la fondation officielle du KPD le 31 décembre 1918, à l'exception de quelques quartiers de l'Ouest³⁶. Toutefois, les militants sont loin de s'appuyer uniquement sur ces lieux officiels affiliés à l'USPD ou au futur KPD. En effet, ils utilisent aussi des lieux informels inscrits dans la pratique ouvrière et militante de l'espace urbain. En ce sens, il est important de s'intéresser au rôle que jouent les habitations personnelles ainsi que les cachettes utilisées par les militants durant la révolution.

Habitations et cachettes : les espaces de la clandestinité

Si la révolution permet à de nombreux militants de sortir de la clandestinité dans laquelle ils étaient entrés durant la guerre, les repressions des insurrections de janvier et mars 1919 nécessitent à nouveau l'utilisation de cachettes et de planques, notamment dans les habitations personnelles des militants. C'est ce que raconte Lotte Pulewka, une institutrice de formation qui évolue alors dans les cercles des jeunes spartakistes, et dont le domicile est perquisitionné en février 1919 :

« Mon appartement était alors une véritable gare de triage. Plusieurs camarades en avaient les clés ; [...]. Les femmes des camarades arrêtés avaient déposé chez moi des valises de vêtements masculins et de linge. Sur la soupente au-dessus des toilettes, il y avait des armes et des munitions. A la mi-février 1919, une perquisition a eu lieu chez moi, menée par des officiers[...]. J'ai eu du mal à expliquer comment j'avais pu me procurer toutes ces affaires d'homme dans les valises. Bien que

³⁵SGY 30/491 Hans Pfeiffer, p.20-21

³⁶SGY 30/491 Hans Pfeiffer, p.27

l'appartement ait été fouillé de fond en comble, j'ai toujours réussi à détourner l'attention des officiers de la soupente des toilettes. »³⁷

On voit ici que l'insurrection de janvier marque un nouveau passage dans la clandestinité pour les militants. Pulewka évoque en effet les « camarades arrêtés », vraisemblablement en janvier. Si des armes y sont aussi cachées, le domicile de Lotte Pulewka apparaît aussi comme un espace de rendez-vous entre femmes militantes. Elle explique en effet plus loin dans son témoignage comment sa camarade Hedwig Duncker échappe de peu à l'arrestation grâce à l'aide d'une voisine alors que les officiers sont encore en train de perquisitionner le domicile³⁸.

Helen Behr, née Zirkel, a à peine 18 ans lors de la grève générale et l'insurrection de mars 1919. Fille d'un spartakiste important, Max Zirkel, elle a elle-même participé à des missions durant la guerre, et a tout récemment été désignée déléguée de la jeunesse pour la section du KPD de Neukölln³⁹. Elle relate son expérience du début de la grève dans le domicile familial situé à Kreuzberg, à l'angle de la Weigenduffer et d'Elbstrasse :

« Les maisons étaient passées au peigne fin. Ceux qui avaient une carte du parti étaient abattus dans la cour. Lorsque je suis rentrée chez moi, une voisine m'a appelé pour me dire ce qui s'était passé entre-temps. Je lui ai laissé mon document du parti et je suis rentrée dans notre appartement. Bien que mon père ne m'ait rien dit, je savais qu'il avait aménagé un compartiment secret dans une armoire qu'il avait construite. J'ai pris les deux revolvers qui s'y trouvaient (des choses énormes, de purs canons), j'ai aussi emmené avec moi un camarade étranger qui habitait chez nous et qui, curieusement, n'avait pas été trouvé lors de la perquisition, et j'ai emmené l'homme et les armes chez le camarade Wieland, un tailleur, dans la
Weserstrasse. »⁴⁰

³⁷ SGY 30/503 Lotte Pulewka p.10

³⁸ SGY 30/503 Lotte Pulewka, p.11

³⁹ SGY 30/57 Helen Behr-Zirkel, p.1 et p.7

⁴⁰ SGY 30/57 Helen Behr-Zirkel, p.5

Ce témoignage montre tout d'abord comment l'expérience de la clandestinité a provoqué l'aménagement par certains militants de cachettes d'armes au sein de leurs domiciles personnels. Le père d'Helen Zirkel est un spartakiste convaincu, et est donc conscient de la probabilité d'un affrontement armé avec les troupes gouvernementales. Par ailleurs, le témoignage de Zirkel montre l'importance des réseaux locaux de solidarité. Comme Lotte Pulewka, une voisine prévient Zirkel de la perquisition et lui permet de lui laisser sa carte du parti. Ensuite, lorsqu'il s'agit de quitter le domicile, c'est chez un camarade qu'Helen Zirkel se rend, sachant visiblement qu'elle sera là-bas en sécurité. L'échelle du quartier est ici centrale : le camarade Wieland habite en effet à cinq minutes à pied du domicile familial des Zirkel. C'est donc au sein des quartiers ouvriers que les habitations personnelles permettent d'une part la dissimulation d'armes mais aussi d'autre part d'échapper à l'arrestation ou à la perquisition. Les domiciles sont aussi des espaces de réunion clandestines, et permettent aux militants d'échapper à la répression de janvier 1919 et à celle, encore plus globale et violente, de mars 1919. En effet, ce sont dans les domiciles de militants zélés que se cachent, durant la semaine insurrectionnelle de janvier, Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, dont les têtes sont mises à prix. Anna Erfurt affirme ainsi avoir logé Liebknecht en janvier 1919 :

« Nous [Erfurt et son mari] lui avons donné notre clé et celle de l'appartement de mon beau-frère, qui n'était pas utilisé. Cet appartement, situé à l'angle de la Prenzlauer Allee (30 ?) et de la Marienburgerstrasse, était particulièrement pratique car il disposait de deux sorties. Karl pouvait y loger d'autres camarades qui étaient en danger. Sa tête était alors mise à prix pour 100 000 marks. Karl est resté chez nous jusqu'au 13 janvier à six heures. »⁴¹

On voit ici comment Anna Erfurt et son mari insistent pour cacher le leader communiste, alors effectivement recherché par les troupes d'Ebert. Les domiciles personnels prennent alors concrètement la fonction de cachettes, où chaque avantage peut être exploité, comme c'est le cas des deux issues. Toutefois, avoir caché un des leaders spartakiste est un fait d'armes particulièrement glorieux dans le contexte de la

⁴¹ SGY 30/167 Anna Erfurt p.8

RDA. Les militants mettent donc particulièrement en avant leur aide, et sont plusieurs à affirmer avoir prêté leur domicile pour qu'il serve de cachette. C'est le cas d'Otto Richter, qui travaille au sein de la préfecture de police durant la révolution :

« Durant cette période [en janvier 1918] , il était également prévu que Karl et Rosa occupent l'appartement d'Otto Richter dans la Zorndorfer Strasse au coin de la Loewestrasse, car la maison avait deux entrées et une sortie secondaire, de sorte que les deux persécutés auraient été relativement en sécurité. »⁴²

On voit ici que malgré le fait que cette situation ne se soit pas déroulée, Richter prend le temps de la relater au conditionnel, insistant sur le fait qu'il était prêt à loger Liebknecht et Luxemburg. Là encore, l'avantage des deux entrées du domicile est avancé. Ainsi, l'évocation des domiciles personnels par les militants leur permet d'insister sur leurs propres actions individuelles. Ces dernières se concentrent autour de l'aide apportée aux leaders spartakistes durant leur traque par les forces gouvernementales. Chaque militant tente, au sein de son témoignage, de se mettre en valeur, voire de s'ériger en militant exemplaire auprès des chercheurs et employés de l'IML. La question des cachettes est donc aussi une opportunité personnelle que les militants saisissent rétrospectivement lors de la production des témoignages.

Il est par ailleurs intéressant d'observer la dimension féminine associée aux habitations personnelles. Les femmes militantes peuvent en effet plus facilement échapper aux arrestations, et poursuivent alors leurs activités. Elles s'organisent pour aider leurs maris emprisonnés, se réunissent et s'entraident. Elles semblent par ailleurs toutes extrêmement rodées et prêtes à agir en cas de perquisition. Le fait de s'intéresser à ce qui se déroule dans les espaces privés permet ainsi de mettre en évidence le rôle spécifique et important que jouent les militantes, autrement très invisibilisées par leur position minoritaire.

Toutefois, la grande majorité des lieux mobilisés par les militants sont des espaces traditionnels du mouvement ouvrier et impliquent l'échelle globale de la ville toute

⁴²SGY 30/522 Otto Richter, p.21

entière. Ces lieux ont une dimension autant stratégique que symbolique, et constituent eux-aussi la colonne vertébrale de la mobilisation berlinoise durant la révolution.

Les lieux de réunion traditionnels des ouvriers et militants berlinois : salles publiques, brasseries, cimetières

On s'intéresse à l'investissement par les militants d'espaces plus informels. Loin de l'officialité des sièges de parti, ces lieux sont utilisés à des fins diverses : pour se réunir, pour s'organiser, se cacher ou même pour combattre. On a vu à quel point le fait de pouvoir se réunir était un enjeu central pour les militants : c'est en effet lors des réunions clandestines qui ont eu lieu entre 1914 et 1918 qu'ont été mis en place les différents groupes insurrectionnels ainsi que les stratégies de mobilisation. La plupart de ces réunions avait lieu dans des espaces propices à la clandestinité tels que les tavernes (*Kneipe*) ou les locaux (*Lokalen*) d'un quartier spécifique. Avec la révolution, les militants ainsi que les dirigeants révolutionnaires peuvent convoquer des réunions de plus grande ampleur, dans des lieux plus connus de l'ensemble de la population ouvrière berlinoise. De nombreuses réunions se déroulent ainsi dans des « salles des fêtes » (*Festsäle*) ou « salles publiques », qui font parfois partie d'un complexe associatif ou syndical plus vaste. Ainsi, la Sophiensäle, située au Nord de l'Alexanderplatz, qui fait partie du complexe de la « maison des artisans » (*Handwerkvereinshaus*). On constate une évolution dans la façon d'investir ce lieu. En effet, c'est dans un local situé dans la cour de la Sophiensäle que se réunissent des délégués révolutionnaires à partir de mai 1918⁴³. D'autres réunions illégales sont organisées dans la salle « Andrea » dans le quartier ouvrier de Friedrichshain⁴⁴. Toutefois, une fois la révolution passée, les rassemblements ont lieu dans la grande salle et ne sont plus réservés au leadership révolutionnaire. Les acteurs de la révolution renouent ici avec une pratique socialiste traditionnelle, où la location de salles pour des événements spécifique est un élément constitutif de la vie politique urbaine⁴⁵. Par ailleurs, les dirigeants de la gauche radicale berlinoise doivent livrer campagne. En effet, il s'agit pour eux de convaincre la population ouvrière de Berlin de soutenir le modèle des conseils et l'organisation d'une auto-défense ouvrière et non le projet d'assemblée constituante soutenu par le MSPD d'Ebert.

⁴³ SGY 30/412 Bruno Mahlow p.6

⁴⁴ SGY 30/699 Erich Wundersee, p.29

⁴⁵ Weipert, p.54

Gustav Milküschutz, membre de la ligue spartakiste depuis 1916 et ouvrier à Spandau, assiste ainsi à un rassemblement général de l'USPD dans les salles *Germania*, Chausseestrasse :

« Le 20 décembre, l'assemblée générale de l'USPD eu lieu dans les salles *Germania* avec pour thème "Pour ou contre l'Assemblée constituante". Le conférencier était Hugo Haase, accompagné de Rosa Luxemburg. Nous restâmes minoritaires lors du vote. Le lendemain, *Freiheit* [le journal de l'USPD] titra en une "L'USPD pour l'Assemblée nationale"⁴⁶.

On voit bien ici que cette réunion organisée par l'USPD a pour objectif de déterminer la ligne du parti quant à l'organisation politique à choisir. S'affrontent ainsi l'aile droite de l'USPD, qui était opposée à la guerre mais qui adhère au principe d'Assemblée constituante et l'aile plus radicale des partisans des conseils et des spartakistes, qui se reconnaissent plus dans les revendications du futur KPD. Les conférenciers incarnent cette double tendance interne, chacun tentant de convaincre l'auditoire. Le nombre de réunions ouvertes se multiplie avec la révolution, chacun tentant de garantir l'adhésion des ouvriers durant cette période où tout le monde discute de politique.

Le 13 Novembre, Rosa Luxemburg fait un discours à la Maison des professeurs (*Lehrervereinshaus*) sur l'Alexanderplatz⁴⁷. Le 6 Décembre, une fusillade accidentelle⁴⁸ entre manifestants spartakistes et forces de la *Republikanische Soldatenwehr* à l'angle de l'Invalidenstrasse et de la Chausseestrasse provoque l'organisation par les spartakistes et les délégués révolutionnaires de réunions dans les salles Musicale, *Germania* et de la Sophienstrasse. Le 6 janvier 1919, avec le début de la semaine insurrectionnelle, Anna Erfurt et son mari assistent à deux rassemblements *Sophienstrasse* et dans la salle *Germania*⁴⁹.

⁴⁶ SGY 30/443 Gustav Milküschutz p.7

⁴⁷ SGY 30/491 Hans Pfeiffer p.16

⁴⁸ Détail sur la fusillade du 6/12 cf. Mark Jones

⁴⁹ SGY 30/167 Anna Erfurt p.11

Cette nouvelle ampleur des réunions effraie les opposants à la gauche radicale, comme le décrit Hans Pfeiffer :

« Le 14 novembre, la presse bourgeoise avait annoncé la tenue d'une prétendue réunion publique de la Ligue spartakiste, où Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg devaient prendre la parole. En réalité, il s'agissait d'une deuxième réunion des personnes de confiance de la Ligue spartakiste, qui devait avoir lieu dans une salle de conférence de la Sophiensäle. »⁵⁰

Cette évocation de l'opposition de la bourgeoisie berlinoise via la presse par Hans Pfeiffer est très intéressante. La presse est en effet, durant la période révolutionnaire, largement utilisée par l'ensemble des groupes politiques pour dénoncer ses adversaires⁵¹. La presse bourgeoise s'acharne ainsi sur les figures spartakistes, et appréhende fortement leur libre expression dans les salles publiques. Malgré ce que suggère ici Pfeiffer, leurs craintes sont, comme on l'a vu loin d'être infondées. Car s'il utilise l'exemple d'une réunion restreinte pour souligner la malhonnêteté de la presse bourgeoise, Pfeiffer décrit aussi la tenue d'un rassemblement au titre parlant : « Que veut la ligue spartakiste ? » (*Was will der Spartakusbund ?*) :

« Nous avons l'intention d'organiser une réunion dans la salle de la Sophienstrasse, où nous aurions discuté de la suite du travail pour fonder notre parti. Mais des centaines de personnes se rendirent à la réunion, si bien que même la salle de la Sophienstrasse ne suffit pas, et nous dûmes alors organiser une réunion parallèle »⁵²

On voit ainsi que les objectifs politiques sont au cœur de la tenue de ces réunions dans les salles publiques, qui permettent une transmission des idées plus large que d'autres types de lieux qui sont pratiqués dans une perspective de clandestinité. Il existe cependant des espaces de réunions alternatifs dont les fonctions sont plus changeantes que celles des salles publiques. Il s'agit des brasseries (*Brauerei*) et des tavernes (*Kneipe*), au sein desquelles on discute, on s'organise et où l'on va jusqu'à combattre. Ces lieux s'inscrivent depuis longtemps dans les traditions du Berlin

⁵⁰ SGY 30/491 Hans Pfeiffer, p.19

⁵¹ Sur pouvoir et influence de la presse citer Mark Jones à nouveau.

⁵² SGY 30/491 Hans Pfeiffer, p.15-16

ouvrier.⁵³ Le secteur de la brasserie, très important à Berlin, est d'ailleurs particulièrement politisé : on y a organisé par le passé des mouvements importants de grève et de boycott pour obtenir des concessions en matière de droit du travail.⁵⁴ Les brasseries sont donc un espace traditionnel de réunion et de mobilisation de la population ouvrière berlinoise. Elles font d'ailleurs partie des espaces fréquentés par les militants avant la révolution : on y organise des réunions⁵⁵, voire parfois, on y dissimule aussi des armes.

Après le 9 novembre, les brasseries conservent ce rôle mais se voient également investies d'autres fonctions liées au contexte révolutionnaire. La *Unionsbrauerei* est située à Neukölln, au niveau du parc de Hasenheide où l'on a vu que se rassemblaient de nombreux déserteurs durant la guerre. Durant la révolution, des leaders de la gauche radicale parlent lors de réunions ouvertes à la *Unionsbrauerei*. Willy Wille a grandi à Neukölln, où il a participé dès le 9 novembre à la prise de bâtiments officiels⁵⁶. Il s'est par la suite chargé de la création d'un corps armé composé principalement de déserteurs, sous le nom de « *Rote Soldatenbund* ». ⁵⁷ Wille évoque la tenue d'une réunion à la *Unionsbrauerei* à laquelle participent des personnalités telles que Karl Liebnecht ou Emil Barth⁵⁸. Erich Wundersee, lui, se souvient d'avoir escorté Liebnecht à la *Unionsbrauerei* le 30 décembre 1918⁵⁹. On voit que les brasseries demeurent des espaces de réunion. Toutefois, la *Unionsbrauerei* joue aussi un rôle stratégique amplifié par la situation révolutionnaire. Fritz Zikelsky, qui évolue lui aussi à Neukölln, évoque un épisode très intéressant :

« Ainsi arriva le 24 décembre, Noël 1918, avec ses tirs d'artillerie et de mitrailleuses. Le matin du jour de Noël, on vint nous apprendre dans notre quartier général - nous avions passé la nuit à la brasserie de l'Union dans la Hasenheide - que le château et les écuries étaient attaqués. En quelques minutes, nous étions prêts à partir avec

⁵³ Weipert, p.58

⁵⁴ Weipert, p.60-62

⁵⁵ SGY 30/223 Martha Globig, p.29

⁵⁶ SGY 30/684 Willy Wille p.29-31

⁵⁷ SGY 30/684 Willy Wille p.37

⁵⁸ SGY 30/684 Willy Wille p.43

⁵⁹ SGY 30/699 Erich Wundersee p.36

nos armes. Nous emportâmes deux mitrailleuses légères. Et avec nous, des centaines d'ouvriers de Neukölln se précipitèrent pour aider les marins. »⁶⁰

Cet élément du témoignage de Fritz Zikelsky est particulièrement révélateur. D'abord, il met en valeur l'existence d'un réseau local des militants de Neukölln. Comme Willy Wille, Zikelsky est un déserteur qui a participé à la révolution du 9 novembre à Neukölln. La *Unionsbrauerei* est donc un lieu qui s'inscrit dans le réseau militant et ouvrier local, comme le montre la participation évoquée des « centaines d'ouvriers de Neukölln » à la mobilisation de Zikelsky et ses compagnons. La proximité de la brasserie avec le Hasenheide, espace de rencontre de déserteurs politisés et endroit où Zikelsky a précédemment organisé le vol d'armes à des policiers met en valeur l'existence d'une logique de quartier. Toutefois, la nouvelle des affrontements de Noël qui opposent les marins et les troupes du gouvernement au Château ainsi qu'au Marstall provoque le mouvement. Depuis la *Unionsbrauerei* de Neukölln, on organise un cortège armé pour soutenir les marins révolutionnaires. On voit ici que la brasserie acquiert une nouvelle fonction, celle de base locale de mobilisation où l'on se rassemble et l'on s'arme avant de rejoindre le centre-ville.

Mais le nouveau rôle des brasseries dans le contexte révolutionnaire ne se limite pas à celui de base localisée. En effet, les brasseries peuvent devenir des espaces stratégiques de repli où ont lieu des combats. C'est ce à quoi on assiste lors de la semaine insurrectionnelle de janvier 1919, où la Bötzw Brauerei, une vaste brasserie située à Prenzlauer Berg, est utilisée comme espace de repli par une partie des militants présents à la préfecture de police. Depuis l'Alexanderplatz, ces derniers se réfugient dans la brasserie Bötzw, où les combats avec les forces gouvernementales font rage⁶¹. Paul Eckert détaille l'organisation chaotique de la brasserie, devenue un lieu de résistance et d'affrontements :

« Lors de l'occupation de la brasserie Bötzw en janvier, Eckert rapporte encore qu'environ 2000 hommes y étaient cantonnés, et devaient assurer le ravitaillement des occupants du Bureau du ravitaillement (*Proviantamt*) et de la préfecture de police. Eckert faisait partie, entre autres, de la direction révolutionnaire de la

⁶⁰ Fritz Zilkesly p.126

brasserie [...] Une grande partie des individus présents était très inconstante, on voulait déjà aller jusqu'à en renvoyer certains. Au moment de l'assaut contre la préfecture de police [par les forces gouvernementales, dans la nuit du 11 au 12 janvier], Eckert se trouvait sur la colline Bötzwow»

On voit ici comment la brasserie constitue pour les révolutionnaires un lieu d'appui, censé soutenir les autres occupations. Toutefois, Eckert souligne la réalité de l'organisation, marquée par un désordre caractéristique de la mobilisation révolutionnaire de janvier, peu préparée et au cours de laquelle la supériorité des forces gouvernementales est rapidement et violemment affirmée. Cette réalité des combats est également évoquée par Anna Erfurt, ouvrière chez Schwartzkopff et sympathisante spartakiste, dont le mari se bat dans la brasserie. Cependant, l'employé de l'IML qui l'interroge juge partielle sa mémoire des événements :

« Elle se souvient seulement que son mari s'est battu là-bas, derrière une barricade faite de grosses pierres et de chariots renversés. Anna Erfurt a apporté là-bas de la nourriture à son mari et savait que Karl Liebknecht était présent »⁶²

Anna Erfurt habite en effet à une vingtaine de minutes à pied de la Brasserie, ce qui rend crédible qu'elle parvienne à apporter de la nourriture. On voit par ailleurs que la brasserie est un terrain d'affrontements intenses, où l'on dresse des barricades à partir des matériaux trouvés sur place. La présence de Karl Liebknecht sur place est, sans surprise, soulignée par les militants. Johannes Lorek, délégué révolutionnaire et futur adhérent au KPD, souligne le naturel du leader spartakiste :

« Sur la colline Bötzwow [liée à la localisation surélevée de la brasserie, située sur la « montagne » de Prenzlauerberg] , Karl Liebknecht se trouvait très souvent parmi les ouvriers armés. Là-bas, il mangeait la soupe aux choux avec nous et utilisait la salle de billard comme lieu de repos. »⁶³

La Brasserie Bötzwow est simultanément décrite comme un lieu où se déroulent des combats armés ainsi que des situations quotidiennes. En effet, durant les quelques

⁶² SGY 30/167 Anna Erfurt, p.11

⁶³ SGY 30/412 Johannes Lorek p.6

jours où la brasserie est directement investie par les insurgés, s'y déroulent aussi des moments du quotidien partagés par les ouvriers et les leaders politiques de la gauche berlinoise. Cette familiarité vis-à-vis de Liebknecht telle qu'elle est décrite ci-dessus correspond toutefois à un regard rétrospectif, ainsi qu'à la nécessité contemporaine de faire de Liebknecht un leader simultanément charismatique et proche des ouvriers.

A travers les exemples de la *Unionsbrauerei* et de la *Bötzow Brauerei*, on voit que les brasseries demeurent des espaces de réunion durant la révolution mais qu'elles se trouvent investies de nouvelles fonctions. D'une part, elles s'inscrivent dans un réseau de mobilisation locale et constituent un point d'appui, un espace depuis lequel s'organisent les cortèges qui se dirigent ensuite vers le centre-ville. D'autre part, les brasseries peuvent être directement impliquées dans les affrontements, et constituer ainsi des bases stratégiques majeures lors des affrontements contre les forces gouvernementales.

Ces nombreux affrontements qui opposent les révolutionnaires aux forces gouvernementales provoquent la mort de militants, dont la commémoration devient un enjeu central de légitimation politique. En effet, les révolutionnaires utilisent les cimetières pour organiser de grands rassemblements et inscrivent la commémoration des morts au cœur de leur stratégie d'appropriation de l'espace urbain. Cette utilisation des cimetières comme espaces de commémoration et de manifestation politique est un phénomène qui s'inscrit sur le temps long. Il s'agit en effet d'un héritage de 1848, qui perdure par la suite pendant Weimar et est particulièrement réactivé durant la période de la RDA. En effet, le cimetière des « tombés de Mars » (*Märzgefallenen*) a acquis ce nom lors des événements révolutionnaires de 1848, lorsque quelques-unes des 270 victimes furent enterrées à Friedrichshain. Depuis, le cimetière de Mars est l'objet d'un pèlerinage annuel par la population ouvrière de Berlin⁶⁴. Il est donc cohérent que la première procession funéraire commémorant les premiers morts de la révolution aboutisse à cet endroit précis. La cérémonie est organisée le 20 Novembre⁶⁵

⁶⁴ Strangl, P. "Revolutionaries' cemeteries in Berlin: memory, history, place and space." dans *Urban History*, 2007, p.410

⁶⁵ Si Otto Richter date la procession du 17 Novembre, les autres sources ainsi que les ouvrages retiennent la date du 20 Novembre 1918, cf Jones, « Die Toten der Revolution Beerdigen, Politische Trauerfereien im November und Dezember 1918 », dans Braune A, Dreyer M (Hsg). *Zusammenbruch, Aufbruch, Abbruch? Die Novemberrevolution Als Ereignis Und Erinnerungsort*. Franz Steiner Verlag; 2019.

1918 et suit un parcours loin d'avoir été choisi au hasard. Otto Richter, qui travaille alors à la préfecture de police, dont il a contribué à mettre sur pied le service d'ordre, la *Sicherheitswehr*, relate la procession :

« Le dimanche 17 novembre 1918 au matin, la cérémonie funéraire pour les premières victimes de la révolution eut lieu sur le terrain de Tempelhof. Une immense pyramide avait été construite avec une estrade sur laquelle se trouvaient les cercueils, une quinzaine en tout. [...] Après la cérémonie, vers midi, les cercueils furent hissés sur des chariots recouverts de noir et le cortège funèbre se mit en marche, des membres de la *Sicherheitswehr* l'encadrant sur les côtés. Le cortège passa par la Bellealliance et la Königgrätzer Strasse, traversa la porte de Brandebourg, longea le Linden où un certain nombre de clients d'hôtels moqueurs furent contraints d'ôter leurs chapeaux. La procession passa devant le château, traversa la Königstrasse, l'Alexanderplatz et la Landsberger Strasse pour arriver à Friedrichshain. Les rues étaient toutes noires de monde. »⁶⁶

Otto Richter décrit ici de façon très précise l'itinéraire du cortège funéraire avant son arrivée à Friedrichshain. On remarque que le premier point de rendez-vous se fait à Neukölln au Tempelhofer Feld, un lieu de réunion important des ouvriers berlinois.

⁶⁶ SGY 30/522 Otto Richter, p.24

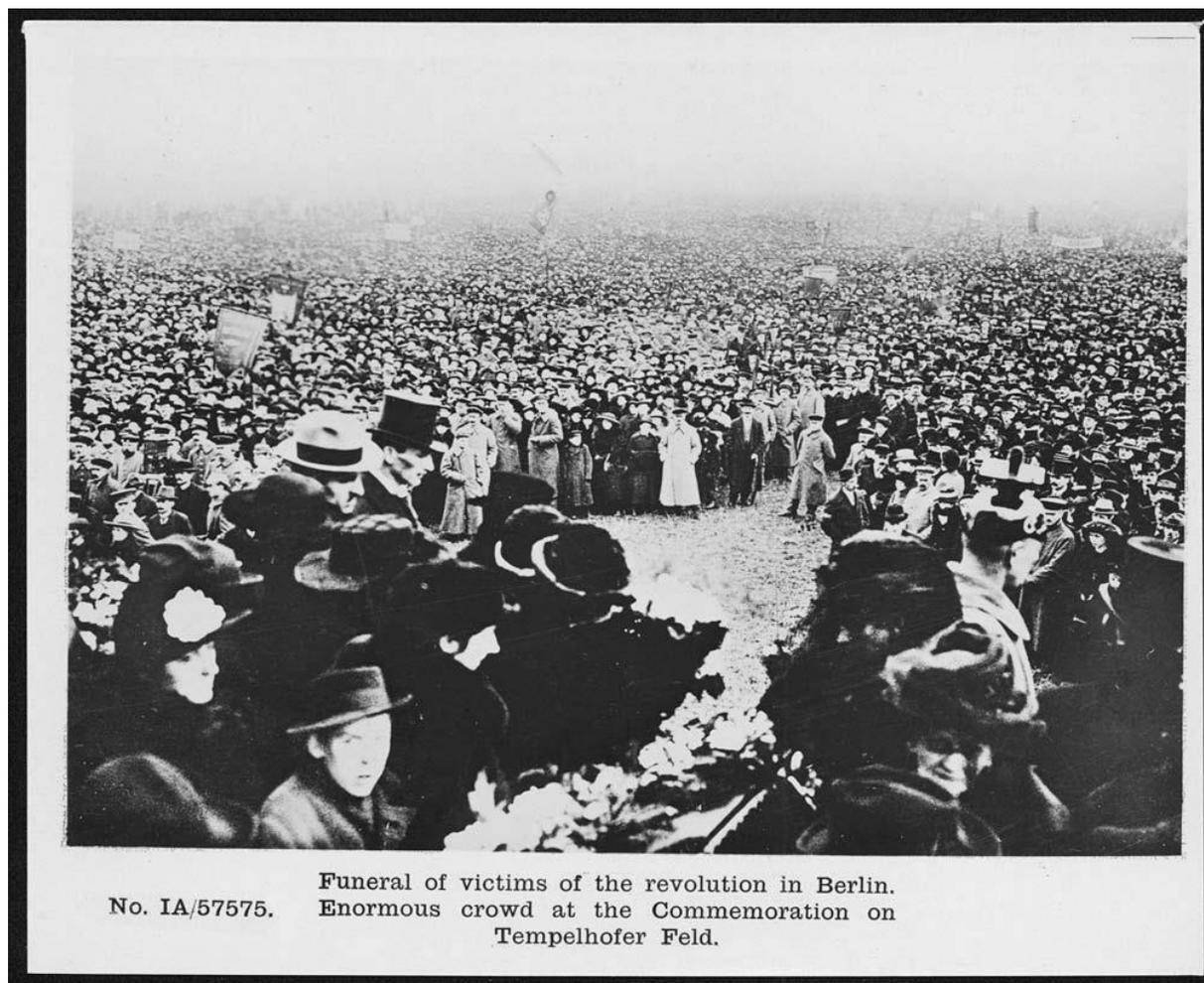


Figure 6 Funérailles des victimes de la révolution, rassemblement sur le Tempelhofer Feld. Source: National Library of Scotland.

Comme on le voit sur la photo ci-dessus, la foule qui se réunit est énorme, et mobilise l'ensemble des ouvriers berlinois. La procession se rend dans le centre-ville, qu'elle traverse en empruntant l'axe majeur d'Unter den Linden. Après être passé devant le Château et l'Alexanderplatz, le cortège s'excentre à nouveau en arrivant à sa destination finale, le cimetière de mars à Friedrichshain. On voit bien ici que les deux points de départ du cortège sont des espaces traditionnels du mouvement ouvrier, mais qu'il existe un enjeu de visibilité pour les organisateurs, qui les motive donc à faire passer la procession par les espaces centraux et notamment les lieux de pouvoir de la capitale. Cet enjeu de visibilité de la procession dans la ville montre à quel point les enjeux politiques qui l'accompagnent sont forts. Toutefois, les deux lieux maîtres de la procession, le début et la fin, sont des hauts-lieux du mouvement ouvrier. En choisissant le cimetière de mars comme destination, les révolutionnaires de 1918 se

présentent en héritiers de ceux de 1848 et revendiquent donc leur légitimité politique. Pour reprendre les mots de Mark Jones, « Les masses qui assistaient au cortège funèbre si peu de temps après la révolution révolutionnaire incarnaient le fait que certains des lieux métropolitains les plus importants et les plus "sacrés" de la révolution [de 1848] étaient devenus des espaces politiques centraux et montraient ainsi que de profonds changements politiques étaient en cours"⁶⁷.

D'autres militants évoquent les discours prononcés par Karl Liebknecht au cimetière, et soulignent par ailleurs l'inscription des militants dans une tradition prolétaire. Fritz Globig, des Jeunesses de Schöneberg, écrit ainsi :

“Le lendemain matin, le Berlin révolutionnaire enterrait ses morts. On avait préparé leur dernière demeure dans le cimetière des martyrs de Friedrichshain, aux côtés de "l'homme inconnu"⁶⁸, de l'apprenti Zinna⁶⁹ et d'autres héros prolétariens de 1848. »⁷⁰

La revendication du lien entre les événements de 1848 et ceux de 1918 est donc au cœur de l'utilisation, dès novembre 1918, du cimetière des morts de mars. D'autres victimes sont par la suite enterrées au cimetière en décembre 1918, leur enterrement accompagné d'une procession funéraire semblable à celle du 20 Novembre. Cependant, l'assassinat, le 15 janvier 1919 de Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg provoque un investissement nouveau du cimetière de mars, ainsi que l'avènement d'un autre espace funéraire, le cimetière de Friedrichsfelde.

En effet, c'est dans ce cimetière excentré de l'Est berlinois qu'est enterré Karl Liebknecht le 20 janvier, le corps de Rosa Luxemburg n'étant pas encore été retrouvé. Cet épisode est relaté par de nombreux militants, dont Cläre Derfert Casper, l'ouvrière métallurgiste membre des délégués révolutionnaires, qui écrit :

⁶⁷ Jones « Die Toten der Revolution Beerdigen, Politische Trauerfereien im November und Dezember 1918 », p.179

⁶⁸ Il s'agit de la tombe d'un inconnu mort durant la révolution de 1848.

⁶⁹ Il s'agit d'un adolescent tombé sur les barricades lors de la révolution de 1848

⁷⁰ SGY 30/222 Fritz Globig p.36

« Le 25 Janvier 1919 nous enterrâmes notre Karl Liebknecht avec trente-deux autres combattants dans un grand caveau à Friedrichsfelde, sous les yeux d'une grande partie du prolétariat berlinois. »⁷¹

Le cimetière de Friedrichsfelde devient alors le nouveau cimetière de la gauche berlinoise, car c'est là que sont enterrés les grands leaders communistes Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg. C'est là, durant la période de Weimar, que le KPD commémore l'insurrection de janvier et organise dès 1927 les « LLL Feiern » en l'honneur de Liebknecht, Luxemburg et Lénine, montrant ainsi la proximité entre le KPD et Moscou⁷². Wilhelm Pieck prononce le discours de 1927, prenant une place importante en tant que compagnon de lutte de Liebknecht et Luxemburg. Pieck incarne par ailleurs la continuité des hommages puisqu'il est également au centre des commémorations organisées par la RDA, qui servent à légitimer le régime en célébrant ses ancêtres glorieux.

Cette appropriation du cimetière de mars suivie de l'investissement du cimetière de Friedrichsfelde montre le rôle majeur que jouent les espaces symboliques du mouvement ouvrier dans l'appréhension de l'espace urbain berlinois par les révolutionnaires. On tente, à travers l'appropriation d'un lieu, de s'ériger en héritier de son histoire, et de créer une continuité avec des héros passés. Cette question de l'appropriation des lieux transcende toutefois les seuls espaces traditionnels du mouvement ouvrier. Faire la révolution implique en effet de montrer cette dernière, d'inscrire la preuve de son succès dans l'espace urbain. En ce sens, ce sont aussi des lieux symboliques du pouvoir impérial qui font l'objet d'un investissement stratégiquement planifié par les révolutionnaires et voient ainsi leurs significations transformées, devenant parfois des hauts-lieux de la révolution malgré leur lien profond à l'Ancien Régime.

⁷¹ SGY 30/129 Cläre Derfert Casper, p.32

⁷² Jossin, Ariane. « Un siècle d'histoire politique allemande : commémorer Liebknecht et Luxemburg au Zentralfriedhof Friedrichsfelde de Berlin », *Le Mouvement Social*, vol. 237, no. 4, 2011, p.117

CHAPITRE 3 : S'APPROPRIER LES LIEUX DE LA LÉGITIMITÉ POLITIQUE

On a vu comment les militants s'organisaient dans la ville en s'appuyant sur un réseau d'espaces ouvriers. Ces derniers permettent en effet de planifier et de mener à bien l'insurrection du 9 novembre. Pourtant, dès le premier jour de la révolution, les espaces symboliques du pouvoir impérial sont investis par les manifestants. Qu'il s'agisse de Scheidemann au Reichstag ou de Liebknecht au Château des Hohenzollern, les proclamations de la république se font depuis des bâtiments à la portée hautement symbolique, situés au cœur du Berlin impérial. Cet investissement des espaces de l'Ancien régime est un phénomène que l'on retrouve dans d'autres épisodes révolutionnaires. On peut évoquer le cas du Palais d'Hiver à Saint-Pétersbourg, qui devient en février 1917 le siège du gouvernement provisoire, qui en est délogé en octobre par la révolution des bolchéviques¹.

¹ Dulin, S, *Histoire de l'URSS*, Editions La Découverte, 2009, p.10

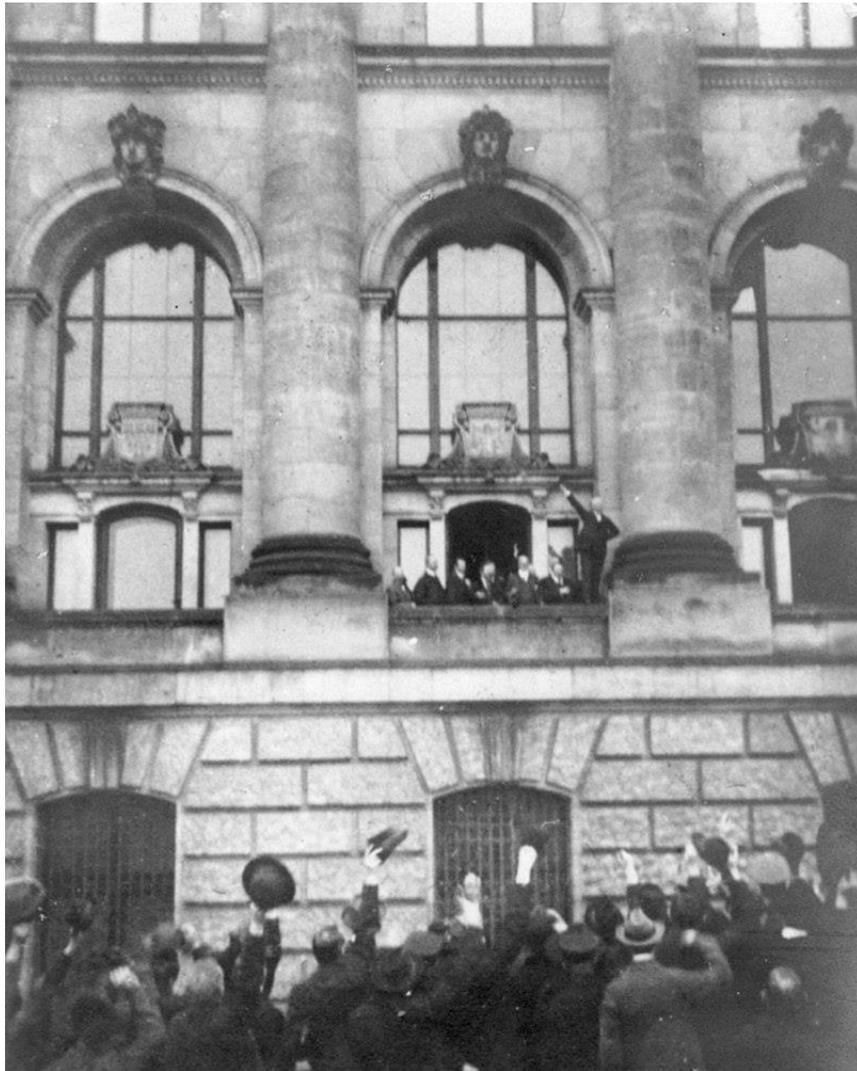


Figure 8: La proclamation de la République par Scheidemann au Reichstag, le 9 novembre.

Le nouveau pouvoir qui se met en place après le 9 novembre investit donc les espaces de la légitimité politique situés au cœur de la capitale de l'ancien Reich. Cependant, à mesure que les tensions augmentent entre le camp des socialistes modérés d'Ebert et les groupes plus radicaux, ces lieux du pouvoir deviennent un espace de concurrence où s'affrontent deux visions adverses de la révolution. Occuper certains lieux devient donc, pour les militants, un enjeu primordial. Le fait d'être visible au sein de l'espace urbain permet d'une part de revendiquer sa puissance, mais aussi d'insister sur sa légitimité politique face aux attaques du camp adverse. Durant les quelques mois de la révolution, le centre de Berlin devient ainsi le terrain d'un affrontement graduel, qui culmine lors des insurrections de janvier et de mars 1919.

On étudie ici des espaces du centre de Berlin, et surtout des lieux associés au pouvoir impérial qui sont réinvestis par les révolutionnaires. Il s'agit de voir quels lieux sont occupés par les militants, mais aussi quels espaces symboliques ils investissent. On verra d'abord comment les révolutionnaires s'inscrivent dans les espaces centraux de la vie politique berlinoise. A travers les exemples du Château et de la préfecture de police, on s'intéressera par la suite à la façon dont certains hauts-lieux de l'Ancien régime sont érigés en symboles révolutionnaires. Enfin, on verra comment le contrôle du quartier de la presse (*Zeitungsviertel*) constitue un enjeu majeur, surtout durant la semaine d'insurrection de janvier 1919.

INVESTIR LES CENTRALITÉS DE LA VIE POLITIQUE BERLINOISE

On s'intéresse ici à la façon dont les espaces centraux de la vie politique berlinoise sont investis par les militants. Il s'agit d'espaces traditionnellement investis par les acteurs politiques ainsi que d'espaces de décision politique. Dès le 9 novembre, les militants partis des usines de la périphérie industrielle se rendent ainsi au cœur du quartier gouvernemental (*Regierungsviertel*), symbole du pouvoir impérial au cœur de la capitale du Reich.

Revendiquer la révolution au cœur du Regierungsviertel du Berlin impérial

Le quartier gouvernemental, (*Regierungsviertel*) constitue la partie occidentale de l'axe d'Unter den Linden. C'est là que sont regroupés tous les ministères, ainsi que le Reichstag et le parlement prussien. Il s'agit donc du centre du pouvoir impérial, qui se trouve immédiatement investi par les acteurs de la révolution dès le 9 novembre. En plus de la dimension concrètement politique du quartier du gouvernement, l'axe d'Unter den Linden dispose aussi d'une portée symbolique majeure. L'avenue peut en effet être considérée comme un « espace de l'auto-représentation étatique » pour le régime impérial des Hohenzollern.² Le rôle d'Unter den Linden dans la révolution est central : « L'artère historique Unter den Linden était l'un des principaux axes de

² Knopp, W « Kulisse der Macht im Kaiserreich » dans Helmut Engel [Hrsg] ; Wolfgang Ribbe [Hrsg], *Via Triumphalis: Geschichtslandschaft "Unter Den Linden" Zwischen Friedrich-Denkmal Und Schloßbrücke*. Akademie Verlag; 1997, p.47

l'activité du centre de Berlin. Il reliait les points névralgiques de son extrémité ouest - de la chancellerie du Reich dans la Wilhelmstrasse au Reichstag sur la Königsplatz, en passant par la porte de Brandebourg - au château royal et impérial du Lustgarten, son extrémité est.»³ Durant la période impériale, les processions militaires sur Unter den Linden et passant par la porte de Brandebourg sont nombreuses, contribuant ainsi à faire de cet axe transversal un espace symbolique du pouvoir. Le *Lustgarten*, jardin situé en face du Château impérial, acquiert quant à lui une signification politique à partir de la révolution, et devient durant la république de Weimar un espace de manifestation pour la gauche berlinoise.⁴

Tous ces espaces symboliques et stratégiques sont investis dès le 9 novembre par les révolutionnaires. C'est en effet l'axe d'Unter den Linden que les cortèges de manifestants venant des usines atteignent tous en début d'après-midi. Walter Brückner, ouvrier chez AEG à Wedding et membre des jeunesses socialistes, décrit l'investissement de ces espaces centraux :

« Dans la Chausseestrasse, à la porte d'Orianenburg, le long de la Friedrichstrasse et sur Unter den Linden, partout où les manifestants passaient, on discutait, on prononçait des discours enthousiastes et on chantait des chants révolutionnaires »⁵.

Unter den Linden est la destination des cortèges provenant de l'ensemble des usines et périphéries berlinoises.

³ Schmäddecke, J « Geschichtsmeile im Umbruch der politischen System. Vom Beginn der Weimarer Republik zur Aneignung durch die Nationalsozialisten », dans Helmut Engel [Hrsg] ; Wolfgang Ribbe [Hrsg], *Via Triumphalis: Geschichtslandschaft "Unter Den Linden" Zwischen Friedrich-Denkmal Und Schloßbrücke*. Akademie Verlag; 1997, p.61

⁴ Jager, M *Der Berliner Lustgarten Gartenkunst und Stadtgestalt in Preussens Mitte*, Deutscher Kunstverlag, München und Berlin, 2002, p.228

⁵ SGY 30/1178 Walter Brückner p.2



Bundesarchiv, Bild 183-B0527-0001-810 / Autor/-in unbekannt / CC-BY-SA 3.0

Friedrich Kamin, qui vient d'arriver des usines Siemens à Spandau, décrit le rassemblement du côté Ouest de l'avenue, à proximité du Reichstag :

« Sur Unter den Linden, il y avait également de nombreux groupes de discussion et la place devant le bâtiment du Reichstag était noire de monde. On y annonça qu'entre-temps Ebert avait été nommé chancelier du Reich et Scheidemann prononça un discours dans lequel il déclara, entre autres, que le peuple avait désormais gagné sur toute la ligne et qu'un nouvel ordre démocratique allait être établi »⁶.

Cette première proclamation de la république est toutefois suivie, quelques heures plus tard, par un discours de Karl Liebknecht au Château, qui proclame également la république socialiste. Les militants sont nombreux à évoquer cet épisode symbolique, et sont rassemblés au *Lustgarten* pour entendre Liebknecht :

⁶ SGY 30/324 Friedrich Kamin p.5

« Nous nous rendîmes au Lustgarten et assistâmes, au milieu de centaines de milliers de personnes, à la proclamation de la République par Karl Liebknecht depuis le balcon du château, dans une liesse indescriptible. »⁷

Dès le 9 novembre, Unter den Linden incarne les divisions internes qui menacent les acteurs de la révolution. Cette double proclamation d'un bout à l'autre du grand axe berlinois marque ainsi le début d'une concurrence pour l'occupation de l'espace urbain et la légitimité politique qu'elle octroie.

Des combats ont également lieu sur Unter den Linden, où des soldats loyaux à l'empereur se sont regroupés. Alfred Merges, un ouvrier métallurgiste spartakiste, relate les derniers affrontements qui ont lieu dans la soirée du 9 novembre :

« Les bandes d'officiers contre-révolutionnaires s'étaient installées à proximité du château et d'Unter den Linden et avaient ouvert le feu sur les ouvriers et les soldats qui passaient. Couchés derrière les arbres, nous tenions l'ennemi en échec avec des tirs ciblés. Les tirs de fusils et de mitrailleuses se poursuivaient sans interruption des deux côtés. Un peu plus loin, les rafales de balles s'écrasaient sur les façades et les pavés. La lutte acharnée se poursuivit jusqu'à la nuit et nous ne nous reposâmes qu'après avoir chassé les contre-révolutionnaires »⁸.

Le fait que ces espaces centraux du pouvoir impérial soient le terrain d'affrontements violents fait sens. En effet, si les quartiers ouvriers où les militants armés et organisés ont pu être pris sans grande difficulté, les lieux centraux où sont rassemblés des soldats fidèles à l'Empereur sont plus difficiles à contrôler. Alfred Merges est toutefois le seul militant du corpus à faire état de ces combats : peut-être exagère-t-il leur ampleur ou leur durée dans l'objectif d'insister sa bravoure et sa détermination révolutionnaires. Cet épisode qu'il relate montre toutefois que l'enjeu de contrôle des espaces centraux est conscientisé par l'ensemble des acteurs. Des deux côtés, on sait que le contrôle des bâtiments gouvernementaux et des lieux impériaux est décisif pour le fonctionnement de l'insurrection. Le fait qu'une réunion des délégués révolutionnaires ait lieu au Reichstag le 9 novembre au soir est hautement symbolique⁹. On passe ainsi de réunions clandestines à des assemblées au cœur de

⁷ SGY 30/478 Karl Oltersdorf, p.38

⁸ SGY 30/432 Alfred Merges, p.20

⁹ SGY 30/151 Paul Eckert, p.8

l'officialité, qui illustrent le changement politique radical opéré par la révolution. A l'issue de l'élection des commissaires du peuple le 10 Novembre, ces derniers investissent les espaces gouvernementaux de la Wilhelmstrasse, notamment la Chancellerie du Reich (*Reichskanzlei*) ou encore la *Kommandantur*, à laquelle le socialiste Otto Wels est appointé.

Cette nécessité politique d'investir le centre-ville se poursuit cependant au-delà du premier jour de la révolution. Alfred Merges raconte ainsi avoir accompagné la figure spartakiste Eugen Leviné « *lors de ses discours agitateurs dans les rues et sur les places dans le centre-ville (Innenstadt)* »¹⁰. Le centre-ville, et notamment Unter den Linden, avec ses trottoirs spacieux et ses jardins comme le Lustgarten, devient un espace où l'on parle politique en permanence. Avec la montée des tensions entre le gouvernement modéré et la gauche radicale berlinoise, l'axe d'Unter den Linden devient un terrain d'affrontement entre deux visions de la révolution de plus en plus éloignées. La gauche radicale berlinoise organise en effet plusieurs manifestations en réaction à différentes confrontations entre militants radicaux et forces gouvernementales. De grands rassemblements ont ainsi lieu tout au long du mois de décembre sur Unter den Linden, que la gauche radicale veut s'approprier et refuse de laisser aux partisans d'Ebert. Le 6 décembre 1918, un groupe de soldats se rend à la Chancellerie et proclame Ebert président, revendiquant aussi la convocation fin décembre d'une assemblée constituante. Au même moment, une autre troupe prend en otage le conseil des ouvriers et des soldats de Berlin (*Vollzugrat*) qui siège au Parlement prussien, au sud d'Unter den Linden. Ils souhaitent ainsi court-circuiter le système des conseils et appointer Ebert comme unique dirigeant en attendant les élections¹¹. Ebert refuse les demandes du leader Spiro, tandis qu'au parlement prussien Emil Barth, commissaire du peuple issu de l'USPD, parvient à convaincre les soldats que leurs ordres ne proviennent d'aucun organe politique légitime.

¹⁰SGY 30/432 Alfred Merges p.20

¹¹ L'épisode du 6 décembre « Bloody Friday » est évoqué très précisément dans Jones, M. « Terror and Order » dans *Founding Weimar : Violence and the German Revolution of 1918-1919*. Cambridge University Press ; 2016, 104-135

En réaction à cette « tentative de putsch »¹², les spartakistes organisent une manifestation au Nord du centre-ville, dans la Chausseestrasse. A l'angle avec la Invalidenstrasse, une fusillade éclate alors entre manifestants spartakistes et soldats de la garde républicaine (*Republikanische Soldatenwehr*) sans qu'on en connaisse les circonstances précises¹³. Les 16 victimes deviennent alors des martyrs de la cause spartakiste, et leur mort contribue à creuser le fossé qui sépare désormais la gauche radicale du gouvernement modéré. La gauche radicale berlinoise organise ainsi les 7 et 8 décembre de nombreuses manifestations partout dans la ville, y compris au *Lustgarten* et sur *Unter den Linden*¹⁴. Ces espaces centraux se retrouvent alors, tout au long du mois de décembre, au cœur d'une lutte pour la légitimité et la visibilité. Le 10 décembre, les troupes du front de l'Ouest parquent sur *Unter den Linden* en passant par la porte de Brandebourg, adoptant l'itinéraire traditionnel des parades militaires impériales. Ce défilé est interprété par les membres de la gauche radicale comme une menace d'un retour à l'ordre impérial, comme une provocation à l'égard de la révolution. Artur Lehmann, jeune spartakiste, écrit ainsi que « cette entrée des forces réactionnaires à Berlin suscita une grande indignation parmi les ouvriers berlinois »¹⁵. Le 16 décembre, l'ouverture du congrès national des conseils d'ouvriers et de soldats provoque la tenue d'une autre manifestation organisée par les délégués révolutionnaires devant le Parlement prussien¹⁶. Ce bâtiment est activement revendiqué par la gauche radicale, et devient le théâtre d'un événement majeur à la fin décembre. C'est en effet là que se déroule le Congrès de création du KPD le 31 décembre.

L'annonce, le 4 janvier, du renvoi du préfet de police révolutionnaire Emil Eichhorn provoque également la tenue d'une grande manifestation de soutien le 5 janvier. Willy Gutschow détaille le déroulé de la manifestation, qui part de la *Siegesallee*, au *Tiergarten*, vers l'*Alexanderplatz* où se trouve la préfecture de police :

¹² « Putschversuch » est un terme utilisé par la presse spartakiste (voir Jones ci-dessus) et repris par le militant Fritz Apelt dans son témoignage, p.470

¹³ Ibidem

¹⁴ SGY 30/19 Fritz Apelt p.471

¹⁵ SGY 30/389 Artur Lehmann p.27

¹⁶ Jones, p.126

« Le dimanche après-midi, de nombreux rassemblements eurent lieu sur Unter den Linden. Le KPD et l'USPD défilèrent ensemble sous les drapeaux rouges. [...] Ici, sous les tilleuls [littéralement *unter den Linden*], les masses s'agglutinaient, l'atmosphère devenait de plus en plus tendue, comme souvent en ces jours agités, mais cette fois-ci, il y avait de l'orage dans l'air »¹⁷.

Unter den Linden retrouve là encore son rôle d'axe majeur de la manifestation. Lorsque le cortège arrive à l'Alexanderplatz, certains groupes de militants prennent l'initiative spontanée d'entrer en rébellion armée. Ils occupent la préfecture et certains groupes se rendent dans le quartier de la presse, où les maisons de publication sont prises d'assaut. Unter den Linden est alors à nouveau le terrain d'affrontements violents dès le 6 janvier, décrits par Franz Beiersdorf, membre de la division de marine populaire :

« L'ordre était de se rendre au Reichskanzlerpalais. Alors que nous traversions le Spittelmarkt, nous entendîmes de lourdes détonations de grenades en provenance de la Wilhelmstrasse. Au coin de la Friedrichstrasse, on nous tira dessus. Les balles nous sifflaient aux oreilles, une d'entre-elles m'arracha ma casquette. J'ai alors tiré à la mitrailleuse dans tous les sens et c'était comme si l'enfer se déchaînait. Les projectiles s'écrasaient sur les panneaux publicitaires et je faisais des trous dans la Friedrichstrasse. La rue s'est rapidement vidée. Quelques-uns des Noskites [hommes de Noske, qui organise la répression de l'insurrection] sont restés sur place. Nous avons continué la Friedrichstrasse en direction d'Unter den Linden. Partout, le combat faisait rage"¹⁸.

On voit ici que le quartier gouvernemental de la Wilhelmstrasse est complètement bouclé et constitue ainsi la base des forces gouvernementales, que les insurgés cherchent à atteindre. L'objectif de la Chancellerie est équivoque : il s'agit pour les militants de s'attaquer à la base majeure du gouvernement afin de renverser effectivement ce dernier. Étant en infériorité numérique, la prise de bâtiments stratégiques nécessaires à la coordination de la répression est un des seuls moyens offensifs dont les insurgés disposent. Le combat font ainsi rage dans le quartier du

¹⁷ Willy Gütschow p.2

¹⁸ SGY 30/59 Franz Beiersdorf p.14

gouvernement, tandis qu'Unter den Linden demeure un axe utilisé par l'ensemble des acteurs. Willy Gütschow raconte :

« Je continuai ma route le long du Tiergarten jusqu'à la porte de Brandebourg. Là aussi, c'était le même chaos. Les soldats voulaient se rendre aux gares, les manifestants au Linden, chacun face à face. [...] J'atteins le Linden, la Wilhelmstrasse était bouclée par des soldats de la Schützen-Division. Nous avançames sans encombre jusqu'à l'Alexanderplatz. Là, la situation était différente, c'était la base des insurgés, c'était tout Spartakus. »¹⁹.

Unter den Linden, comme avenue ouverte demeure ainsi un espace de passage traversé par l'ensemble des acteurs. Ce statut particulier est lié à sa situation géographique très spéciale : l'avenue relie en effet le quartier du gouvernement, à l'Ouest, à l'Alexanderplatz, désignée par Gütschow comme la « base des insurgés ». Il est donc nécessaire de s'intéresser à cet autre espace de la centralité berlinoise, dont la symbolique diffère des lieux précédemment évoqués.

L'Alexanderplatz : un espace symbolique à la lisière du Berlin ouvrier

En 1918, l'Alexanderplatz est déjà un centre urbain majeur, que Mark Jones décrit comme « un espace-clé dans la géographie urbaine de la capitale »²⁰. Située dans le quartier historique de *Mitte*, au Nord-Est de l'axe d'*Unter Den Linden*, elle est nommée « Alexanderplatz » en 1805 par Frédéric-Guillaume III, en l'honneur de l'empereur russe Alexandre, alors en visite à Berlin²¹. Elle était alors déjà une place importante où se tenaient depuis la fin du XVIIIe siècle des marchés²² dans sa partie Nord, tandis que sa partie Sud, ou *Parade Platz* était destinée aux parades militaires, du fait de la présence de nombreuses installations militaires aux alentours²³. Durant l'industrialisation de Berlin pendant le dernier quart du XIXème siècle, l'Alexanderplatz devient l'une des stations majeures du réseau de transport berlinois, ainsi qu'un espace essentiel de la planification urbaine²⁴. En effet, en 1875 débute la construction du *Stadtbahn*, la voie ferrée traversant Berlin d'Est en Ouest, depuis la banlieue Ouest

¹⁹ Willy Gütschow p.4-5

²⁰ Jones, p. 91

²¹ Gernot, Jochheim, *Der Berliner Alexanderplatz*, Ch. Links Verlag, Berlin, 2006 p. 10

²² Ibidem p. 21

²³ Ibidem p.31

²⁴ Ibidem p.78

de Charlottenburg jusqu'à la Gare de Silésie (aujourd'hui *Ostbahnhof*), à l'Est de l'Alexanderplatz. Les travaux se finissent en 1882²⁵, renforçant la dimension centrale de l'Alexanderplatz dans la ville.



Figure 9 : L'Alexanderplatz vers 1900. Source: Waldemar Titzenthaler

Mais l'Alexanderplatz ne constitue pas seulement un nœud majeur du réseau de transports berlinois. Depuis la fin du XIX^{ème} siècle, la place incarne en effet la modernité berlinoise observée par les contemporains et revendiquée par le pouvoir impérial. On y retrouve des constructions imposantes : en 1884 et 1905, on y inaugure respectivement le Grand Hôtel ainsi que les grands magasins Tietz. Le commerce est

²⁵ Ibidem p.86

également une fonction importante de l'Alexanderplatz : dès 1886, des Halles modernes s'étaient ouvertes à côté de la gare²⁶. A ces édifices imposants s'ajoute une construction symbolique : en 1895, une statue de la Berolina, l'allégorie de la ville, est érigée sur l'Alexanderplatz, renforçant son image de centre berlinois par excellence. La place compte enfin de nombreux bâtiments officiels, comme la Maison de l'association des enseignants de Berlin, (*Lehrervereinshaus*) construite en 1908 sur l'Alexanderstrasse, et surtout la préfecture de police (*Polizeipräsidium*), érigée entre 1886 et 1890²⁷.



Figure 10: Schéma de l'Alexanderplatz en 1918

En 1918, l'Alexanderplatz est donc un lieu majeur et central, traversé quotidiennement par de nombreux Berlinoises. Il est important de rappeler la proximité géographique de l'Alexanderplatz avec les quartiers de Friedrichshain à l'Est, Prenzlauerberg au Nord

²⁶ Ibidem p.84

²⁷ Ibidem p. 99, 101, 109

et Kreuzberg au Sud. L'Alexanderplatz jouxte aussi le *Scheunenviertel*, quartier historique rénové au début du XXème siècle, et traditionnellement associé à l'immigration, le plus souvent juive, issue d'Europe centrale et orientale. La place, malgré ses édifices officiels et ses bâtiments pompeux, demeure donc investie par une population mixte et diverse du fait de sa localisation limitrophe spécifique. Cette diversité de fréquentation s'incarne notamment par le restaurant *Zum Prälaten*, une des brasseries berlinoises les plus connues, située sous les arches du *Stadtbahn*. Ouverte en 1884, elle réunit une population variée du fait de ses prix faibles, et de sa proximité avec la gare.

La population ouvrière de Berlin investit par ailleurs régulièrement l'Alexanderplatz dans le cadre de mobilisations politiques. La place est en effet un lieu traditionnel de contestation et de manifestation depuis le XIXème siècle : des barricades y sont érigées lors de la révolution de mars 1848 à Berlin, faisant de l'Alexanderplatz un lieu majeur de la mobilisation²⁸. Avec l'émergence des partis socialistes dès 1863, et leur expansion dans les dernières décennies du XIXème siècle, l'Alexanderplatz devient le théâtre de nombreuses manifestations socialistes. C'est le cas en 1891-92, lorsque des manifestations contre le chômage s'organisent à Berlin²⁹. Ce statut de l'Alexanderplatz aux yeux des manifestants demeure inchangé lors de l'irruption de la guerre, en 1914. C'est majoritairement là que se déroule la grève générale initiée par les ouvriers berlinois³⁰ ainsi que les manifestations qui en découlent, et touchent l'ensemble de la ville.

Cette dimension frontalière et donc ambivalente de l'Alexanderplatz, simultanément symbole de la domination impériale et espace de politisation des ouvriers est au cœur de son appréhension par les militants durant la révolution. Dès le 9 novembre, les militants convergent vers l'Alexanderplatz. On se souvient de Hermann Walter qui s'y rend avec le cortège des ouvriers de Lichtenberg, et qui procède sur place à la prise de la préfecture de police³¹. Friedrich Kamin, ouvrier aux usines Siemens à Spandau, décrit l'atmosphère sur la place :

²⁸ Gernot, Jochheim, *Der Berliner Alexanderplatz*, Ch. Links Verlag, Berlin, 2006; p.72

²⁹ Weipert A *Das Rote Berlin Eine Geschichte der Berliner Arbeiterbewegung 1830-1934*, Berliner Wissenschafts-Verlag, Berlin, 2019 p.55

³⁰ Ibidem, p. 91

³¹ SGY 30/657 Hermann Walter, p.11

« Je me suis rendu à Berlin, sur l'Alexanderplatz. Lors de la dernière réunion [de préparation du 9/11], nous avons reçu la consigne de diriger tous les cortèges vers le centre-ville. Sur l'Alex, on discutait en petit groupes. Nos « Bleus » [nom donné aux policiers], peu appréciés des ouvriers, étaient aussi présents, mais disparurent bientôt définitivement »³²

La dimension stratégique du déplacement des cortèges vers le centre-ville est avérée par le témoignage de Kamin, qui décrit par ailleurs l'atmosphère agitée de l'Alexanderplatz. Les manifestants discutent politique entre-eux, répartis en différents groupes. La mention des policiers rappelle la proximité avec la préfecture de police, par la suite occupée par les révolutionnaires. Après le 9 novembre, les militants de la gauche radicale berlinoise organisent des réunions et des rassemblements autour de l'Alexanderplatz. Alfred Merges, membre des spartakistes et chargé de la protection de Liebknecht et Luxemburg, évoque ainsi un discours de cette dernière tenu à la *Lehrervereinshaus*, sur l'Alexanderplatz³³. Hans Pfeiffer, tête de file des délégués révolutionnaires, date ce discours du 13 novembre³⁴. L'Alexanderplatz, ou « Alex », telle qu'elle est nommée par les Berlinoises, incarne ainsi un espace de réunion des ouvriers et de diffusion des idées de la gauche radicale. C'est cependant début janvier 1919 que l'importance de la place prend une toute autre dimension et devient le théâtre du début de l'insurrection. On se souvient de la manifestation organisée le 5 janvier en soutien au préfet de police Emil Eichhorn, qui partait de la *Siegesallee* et traversait Unter den Linden. Lorsque le cortège arrive sur l'Alexanderplatz, l'atmosphère est particulièrement agitée. Willy Hofmann, un ouvrier métallurgiste originaire d'Erfurt arrivé le 2 janvier à Berlin, raconte :

« Lorsque nous arrivâmes en tête du cortège sur l'Alexanderplatz, toutes les manifestants se rassemblèrent devant l'entrée [de la préfecture, vraisemblablement]. Une voiture est arrivée, pleine de marins révolutionnaires (*Rote Matrosen*). Karl Liebknecht, Rosa Luxemburg et deux autres camarades en sont sortis. Ils se rendirent immédiatement à la préfecture, dont l'entrée avait été forcée par les marins, puis apparurent avec Eichhorn au-dessus de l'entrée, sur le balcon, d'où ils

³² SGY 30/324 Friedrich Kamin, p.4

³³ SGY 30/432 Alfred Merges, p.25

³⁴ SGY 30/491 Hans Pfeiffer p.16

s'adressèrent aux manifestants. [...] Environ 30 à 40 000 manifestants rassemblés devant la préfecture réclamaient des armes pour défendre et poursuivre la révolution trahie par Ebert et Scheidemann »³⁵.

La présence des leaders communistes, qui tiennent des discours à la préfecture devant la foule, contribue à renforcer l'importance de l'événement, qui constitue le point de départ de l'insurrection de janvier. Les manifestants se dirigent en effet spontanément vers des espaces clés, tels que le quartier de la presse ou les casernes militaires à proximité de l'Alexanderplatz. La localisation centrale de l'Alexanderplatz est ainsi stratégiquement exploitée par les militants, qui se déploient vers les casernes du Nord, notamment la Maikäfer, ainsi que vers les espaces gouvernementaux de l'Ouest et le quartier de la presse au Sud. Le statut frontalier de l'Alexanderplatz avec les quartiers ouvriers joue également un rôle important, comme le montre la relocalisation de combattants depuis la préfecture vers la brasserie Bötzwow à Prenzlauerberg, durant la semaine insurrectionnelle de janvier. Cette utilisation stratégique de l'Alexanderplatz dans l'organisation urbaine de l'insurrection est particulièrement visible durant les affrontements de mars 1919. Là encore, comme en janvier, les combats débutent à partir du 3 mars³⁶ sur l'Alexanderplatz. Kurt Netball, ouvrier originaire de Neukölln et adhérent aux jeunesses socialistes, relate ses souvenirs de mars 1919 auxquels il donne le titre parlant de « Ça commença à Berlin sur l'Alexanderplatz ».³⁷ Il décrit ainsi le début de la grève générale le 3 mars 1919, qui provoque un rassemblement sur l'Alexanderplatz :

« C'est ainsi que commencèrent sur l'Alexanderplatz, derrière l'ancien Lehrerverheinshaus, où se trouvait cette partie de la Republikanische Soldatenwehr, les luttes armées des ouvriers révolutionnaires berlinois contre les bandes réactionnaires des Freikorps³⁸. [...] L'Alex et les rues environnantes furent rapidement envahies par une foule de manifestants. Avec un groupe de nos apprentis [de son usine sûrement], j'étais bien sûr de la partie sur l'Alex.³⁹ »

³⁵ SGY 30/298 Willy Hofmann p.7

³⁶ Jones « Weimer's order to execute » dans *Founding Weimar*, p.253

³⁷SGY 30/460 Kurt Netball, « Es begann in Berlin am Alexanderplatz », p.860

³⁸ SGY 30/460 Kurt Netball p.861

³⁹ SGY 30/460 Kurt Netball p.42

L'Alexanderplatz est ainsi le point de départ de l'insurrection de mars 1919. S'y déroulent en effet les premiers combats entre les différents groupes armés présents sur place. Kurt Netball rapporte par ailleurs que des pillages ont lieu, notamment dans les magasins Tietz sur la place⁴⁰. Dans la nuit du 5 au 6 mars, les ouvriers armés, accompagnés de marins de la DMP et de soldats de la garde républicaine combattent les soldats du gouvernement pour le contrôle de la préfecture de police⁴¹. Défaits par les troupes de Noske, les insurgés se retranchent vers l'Est, effectuant ainsi une retraite vers les quartiers ouvriers de Friedrichshain et Lichtenberg. Kurt Netball décrit ce mouvement des militants depuis l'Alexanderplatz :

« Et c'est là que nous, les garçons, membres des FSJ (*Freie Sozialistische Jugend*), avons participé à la construction des barricades, encore sans armes. C'est à ce moment là, lors de la construction des barricades, que j'ai été armé pour la première fois. Dans les rues derrière l'Alex, en direction de la Strausberger Platz et de la Frakfurter Allee, notre arrière était encore libre les premiers jours. »⁴²

On voit ici comment la dimension limitrophe de l'Alexanderplatz, qui jouxte les espaces ouvriers, joue ici un rôle crucial dans l'organisation urbaine des militants. Le combat pour un espace symbolique, la préfecture, étant perdu, il faut désormais se retrancher dans des espaces où les réseaux de solidarité sont plus opérationnels. C'est ainsi que l'on peut interpréter la retraite vers l'Est, où des barricades sont construites pour ralentir l'avancée des troupes gouvernementales. Kurt Netball et ses compagnons des jeunesses socialistes apportent ainsi des armes aux différentes barricades érigées dans l'Est berlinois depuis l'Alexanderplatz⁴³.

⁴⁰ SGY 30/460 Kurt Netball, p.41

⁴¹ Jones, p.253

⁴² SGY 30/460 Kurt Netball p.43

⁴³ Ibidem



Figure 11: L'Alexanderplatz après les combats de Mars 1919. Source: DPA Alamy

Cette retraite vers l'Est illustre ainsi la dimension fondamentalement ambivalente de l'Alexanderplatz dans le Berlin révolutionnaire. Simultanément lieu symbolique de l'Ancien régime et espace traditionnel de la contestation ouvrière, l'Alexanderplatz est un espace clé du contrôle urbain, férocement disputé par l'ensemble des acteurs. On voit comment ces espaces hautement symboliques deviennent des enjeux de légitimité pour les différentes tendances révolutionnaires, mais aussi comment leur localisation initiale dans l'espace urbain détermine les modalités de leur investissement. Cet axe symbolique d'Unter den Linden, allant du Tiergarten à l'Alexanderplatz, est cependant également marqué par la présence de deux lieux majeurs de l'Ancien régime, qui sont érigés à partir du 9 novembre en places fortes révolutionnaires et incarnent. Il s'agit de la préfecture de police de l'Alexanderplatz déjà évoquée, ainsi que du Château des Hohenzollern. Il s'agit de voir comment la signification de ces deux bâtiments est littéralement inversée par la révolution, les faisant passer de hauts-lieux du pouvoir impérial à des espaces symboles de la frange radicale de la révolution.

QUAND DES HAUTS-LIEUX DE L'ANCIEN RÉGIME DEVIENNENT DES SYMBOLES RÉVOLUTIONNAIRES

On s'intéresse ici à deux lieux dont la signification est radicalement modifiée par les événements révolutionnaires qui s'y déroulent. La préfecture de police et le Château constituent en effet des symboles du pouvoir impérial, mais leur investissement et leur occupation par les militants les érige en lieux révolutionnaires par excellence. Il s'agit donc de voir comment se produit cette métamorphose symbolique, et ce qu'elle produit comme nouvelles pratiques proprement révolutionnaires de l'espace urbain berlinois.

La préfecture de police de Berlin : un centre révolutionnaire à l'importance symbolique et stratégique

La préfecture de police de Berlin (*Polizeipräsidium*) est un lieu majeur du Berlin impérial, et un des symboles de l'autorité de Guillaume II dans la capitale du Reich. Elle est construite entre 1886 et 1890 sur les plans de l'architecte municipal Hermann Blankenstein⁴⁴ et devient ainsi le siège de la police royale prussienne, créée en 1809. Construit en brique rouge, matériau symbolique de l'architecture berlinoise, la préfecture s'étend sur 196m du côté de l'Alexanderstrasse et de 92m du côté de l'Alexanderplatz. Le tracé du bâtiment du côté de la *Dircksenstrasse* suit le tracé de la voie ferroviaire en provenance de la gare de l'Alexanderplatz. Le bâtiment dispose de plusieurs entrées, situées sur la *Dircksenstrasse*, l'angle de la *Grünerstrasse*, l'Alexanderplatz et l'*Alexanderstrasse*.

⁴⁴Union des architectes de Berlin, *Berlin und seine Bauten*, Wilhelm Ernst & Sohn, Berlin, 1896 p.126



Figure 12: La préfecture de police vue depuis l'Alexanderplatz

Au sein de la préfecture, on retrouve les différents départements de la police berlinoise : le département du gouvernement (*Regierungsabtheilung*), le département des activités (*Gewerbeabtheilung*), le département de la construction (*Bauabtheilung*), la police criminelle et des mœurs (*Kriminal und Sitten Polizei*), la police politique (*Politische Polizei*), ainsi que le département des infractions (*Abtheilung d'ür Übertretungen*). En plus des différents départements des fonctionnaires de police, la préfecture est équipée d'une caisse générale de la police (*Hauptkasse*), d'une station télégraphique et surtout d'une prison ayant son administration propre.⁴⁵ Neuf appartements de fonction permettent de loger, au sein de la préfecture, le commissaire et certains fonctionnaires. Les appartements du commissaire se trouvent ainsi au premier étage et donnent sur l'Alexanderplatz.

Le bâtiment de la préfecture s'inscrit dans le paysage moderne de l'Alexanderplatz de la fin du XIXe siècle, et apparaît comme un étendard de la modernité impériale, mais aussi comme un lieu central de l'exercice de son autorité. Durant cette période, la

⁴⁵ Ibidem, p. 126

préfecture est en effet au centre de la répression du SPD et des protestations populaires⁴⁶. En plus de réprimer les manifestations, le département de la police politique de la préfecture effectue un travail important de surveillance des activistes de gauche,⁴⁷ même après la fin de l'interdiction du SPD en 1890, qui coïncide avec l'inauguration du nouveau bâtiment.

En tant qu'étendard du pouvoir impérial et de la répression de la gauche berlinoise, la préfecture se trouve donc logiquement au cœur des objectifs d'occupation urbaine des révolutionnaires le 9 novembre. Hermann Walter préfère ainsi se rendre à la préfecture plutôt qu'à la maison syndicale avec son cortège d'ouvriers de Lichtenberg, montrant bien qu'il s'agit là d'un espace stratégique pour les insurgés. Le député Emil Eichhorn prend alors en charge les négociations avec le préfet impérial Heinrich von Oppen. Friedrich Kamin, l'ouvrier de Siemensstadt, invoque quant à lui un autre motif pour l'incursion des manifestants dans la préfecture :

« Je ne peux pas dire comment cela s'est passé ni qui a donné l'ordre de pénétrer dans la préfecture pour libérer les ouvriers qui y étaient détenus. Mais le fait est que l'on est entré sans rencontrer de résistance et que les surveillants ont en partie ouvert eux-mêmes les portes des cellules. »⁴⁸

En effet, les prisonniers détenus à la préfecture sont libérés par les manifestants. L'appointment d'Emil Eichhorn comme préfet de police dès le 9 novembre, rôle confirmé le 10 novembre par l'assemblée du cirque Busch, souligne toutefois la dimension stratégique majeure du bâtiment. Eichhorn, en tant que membre de l'USPD proche des délégués révolutionnaires et des spartakistes, constitue un appui fort de la gauche radicale, autrement minoritaire au gouvernement ainsi que dans les autres postes clés. Une fois en poste, Eichhorn s'attèle à la gestion des affaires courantes et est épaulé dans cette tâche par Otto Richter, également membre de l'USPD. Dans son entretien avec l'IML, ce dernier raconte:

⁴⁶ Weipert, p.42

⁴⁷ Knaack R, Stumper R, *Polizeipräsidium Berlin Politische Angelegenheiten 1809-1945 Sachtematisches Inventar*, Berlin 2007

⁴⁸ SGY 30/324 Friedrich Kamin p.4

« Richter avait reçu la veille au soir une note l'invitant à se présenter le lendemain matin [c'est-à-dire le 10 novembre] à 8 heures au commissariat de police. Là-bas, tous ceux qui savaient écrire avaient ouvert un bureau et délivraient des permis de port d'armes. Richter et ses camarades durent travailler jusqu'au soir pour mettre fin à cette absurdité. En bas, dans la cave de la préfecture, on distribuait des vieux fusils des années 70 avec des munitions, mais il était plus difficile de les manipuler car ils avaient un fort recul. »⁴⁹

La préfecture est donc aussi une réserve d'armes pour les militants. Par ailleurs, Otto Richter relate également la création d'une « milice de sûreté » armée au sein de la préfecture. Cette *Sicherheitswehr* était chargée de remplacer les policiers de l'Ancien régime, qui avaient dans leur immense majorité quitté la préfecture le 9 novembre. Toutefois, la composition de la *Sicherheitswehr* est attentivement pensée. Erich Wundersee, chargé par Eichhorn de mettre sur pied cette nouvelle force armée, l'affirme :

« J'ai alors procédé au recrutement de la milice de sécurité. Il est peut-être intéressant de dire que nous avons bien sûr recruté les gens en fonction de leur historique politique. Il y en a bien-sûr qui sont passés entre les mailles et qui n'étaient pas politiquement irréprochables »⁵⁰.

La milice de sécurité est donc constituée par des militants au profil vérifié. Il s'agit ainsi d'un groupe armé chargé d'effectuer les tâches traditionnelles de la police en terme de maintien de la sécurité, mais également d'une troupe de militants armée qui peuvent prendre l'initiative de s'impliquer dans les différentes confrontations qui éclatent au cours du mois de décembre 1918. Les membres de la *Sicherheitswehr* sont ainsi présent lors des affrontements qui opposent les forces gouvernementales et la division de Marine populaire durant la période de Noël 1918⁵¹. Par ailleurs, Otto Richter évoque la venue fréquente de personnalités spartakistes telles que Karl Liebknecht ou Rosa Luxemburg à la préfecture, insistant ainsi sur son importance dans

⁴⁹ SGY 30/522 Otto Richter p.16

⁵⁰ SGY 30/699 Erich Wundersee p.30

⁵¹ Jones développe cette question dans la note 95 p.155

l'organisation urbaine des radicaux berlinois⁵². On voit donc comment le poste de préfet de police est un enjeu stratégique de puissance dans la ville, ce qui permet de comprendre le renvoi d'Eichhorn le 4 janvier 1918. En effet, en protestation face aux violents combats de Noël, les commissaires du peuple USPD ont quitté le gouvernement le 28 décembre. Il est alors nécessaire pour les dirigeants SPD de nommer un allié à la préfecture et de se débarrasser d'Eichhorn, dont la proximité avec les communistes alarme. Les commissaires du peuple SPD souhaitent en effet nommer un des leurs, Eugen Ernst, à la tête de la préfecture. Le témoignage d'Ernst fait partie du corpus de l'IML, et offre donc ainsi la perspective intéressante du camp gouvernemental. Ernst se présente ainsi le 4 ou 5 janvier à la préfecture, où il s'entretient avec Eichhorn:

« Accompagné du lieutenant Anton Fischer, il [Ernst] se rendit à la préfecture de police, où Eichhorn les fit attendre un moment. Lorsqu'il se présenta et s'assit à son bureau, il posa un revolver à côté de lui. Ernst lui communiqua d'abord officiellement l'ordre du ministère. Il fit remarquer qu'il était gêné, mais qu'il devait exécuter la mission et ajouta : « C'est insensé que tu poses le revolver à côté de toi, on discute simplement ». Eichhorn, très agité, dit qu'il ne faisait qu'éviter la violence, ce à quoi Ernst répondit : « Je rapporterai cela au ministère »⁵³.

En soutien au refus d'Eichhorn de quitter son poste, la manifestation du 5 janvier converge sur l'Alexanderplatz et devant la préfecture de police. Depuis le balcon du bâtiment, Karl Liebknecht et Georg Ledebour saluent dans des discours la décision d'Eichhorn, qui s'adresse également à la foule. La présence de ces personnalités et leur mobilisation publique aux côtés d'Eichhorn contribuent ainsi à ériger la préfecture en symbole de la révolution, menacée à l'image du bâtiment par le gouvernement social-démocrate. Toutefois, ce ne sont pas les représentants de la gauche radicale qui incitent à l'insurrection. Cette dernière se décide en effet de façon spontanée, allant même à l'encontre des leaders du récent KPD⁵⁴. Martha Globig, qui a participé comme les autres militants à la manifestation et se trouve devant la préfecture, relate le moment où le rassemblement bascule dans l'insurrection :

⁵² SGY 30/522 Otto Richter, p.18

⁵³ SGY 30/169 Eugen Ernst p.27

⁵⁴

« Lorsque Eichhorn mentionna les diatribes du *Vorwärts* et des journaux bourgeois, un grand tumulte s'éleva et le slogan « Tous au *Vorwärts* » - « Tous au quartier de la presse ! » - fût crié de quelque part. Il était impossible de déterminer d'où venait le slogan et qui étaient les provocateurs qui le lançaient. La foule devant la préfecture de police se mit alors en mouvement. J'avais perdu les 8 ou 10 filles avec lesquelles nous étions parties de la Siegesallee, et je fus portée par le courant. [...] »⁵⁵

La préfecture est ainsi le point de départ de l'insurrection de janvier, et devient une place forte des insurgés dès le 5 janvier. Franz Beiersdorf, membre de la division de marine populaire (*Volksmarinedivision*), se rend avec d'autres marins à la préfecture avant l'arrivée du cortège de manifestants :

« Notre groupe reçut l'ordre de renforcer les effectifs de la préfecture pour assurer la protection d'Emil Eichhorn... Nous primes avec nous une mitrailleuse avec 2000 munitions. Au total, nous étions 82 marins et spartakistes [...] En passant par la Königstrasse et l'Alexanderplatz, nous entrâmes dans la préfecture de police. Là aussi, il y avait des mitrailleuses partout. Des tireurs d'élite et des lanceurs de grenades s'étaient même postés jusqu'à la *Lehrervereinshaus*, pour faire face aux ordres réactionnaires des dirigeants sociaux-démocrates »⁵⁶

Ainsi, si le début de l'insurrection vers le quartier de la presse est spontané, la préfecture est toutefois déjà barricadée et prête à l'éventualité d'un conflit armé avec les forces gouvernementales. Le fait que des marins s'y déplacent stratégiquement pour défendre le bâtiment contribue aussi à souligner la double importance stratégique et symbolique acquise par le bâtiment. Ce dernier est, durant la semaine d'insurrection de janvier, pris d'assaut par les forces gouvernementales. Erich Wundersee, qui participe à sa défense, fait le récit de la nuit du 11 au 12 janvier où la préfecture tombe aux mains des soldats du gouvernement :

« La préfecture de police fût bombardée par l'artillerie depuis la Prenzlauer Strasse et la Kaiserstrasse. Mais bien sûr, tout tourna au vinaigre, la préfecture fût occupée

⁵⁵ SGY 30/223 Martha Globig p.105

⁵⁶ SGY 30/59 Franz Beiersdorf p.12

et nous fûmes transportés avec environ 240 personnes vers la caserne Alexander, dont les ruines subsistent aujourd'hui »⁵⁷.

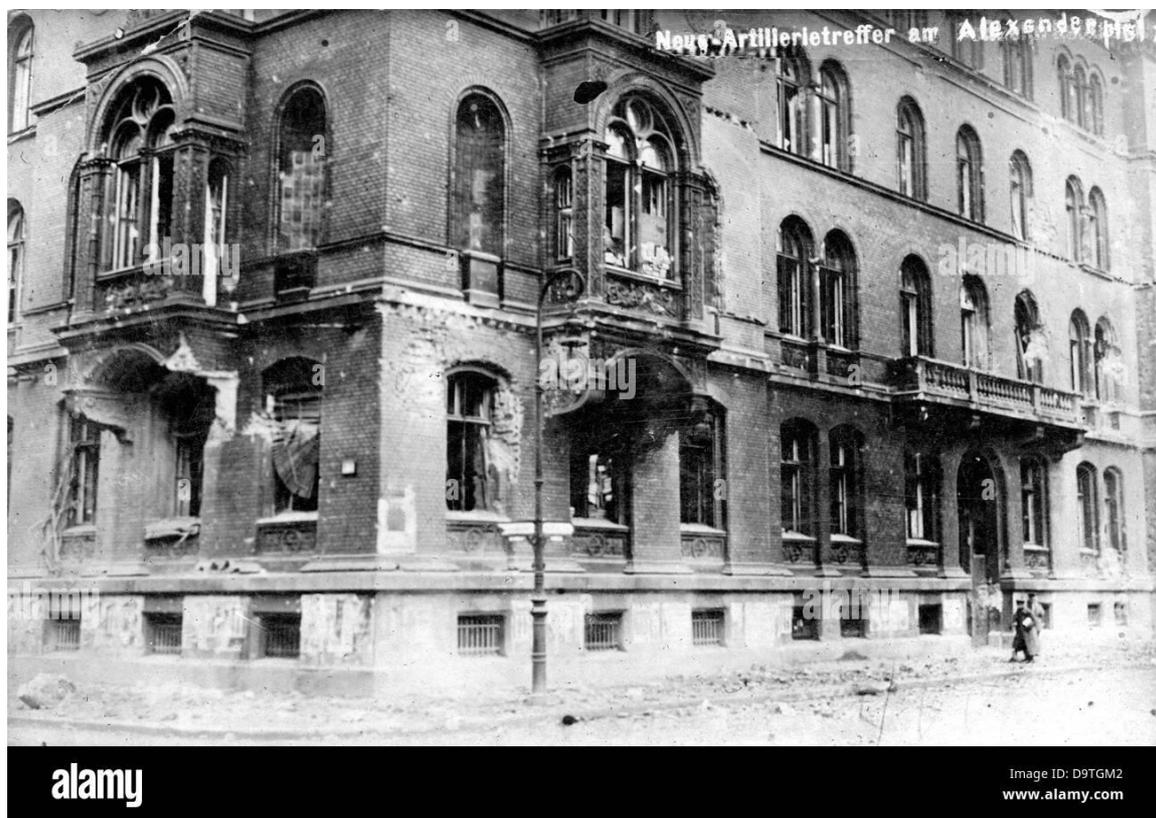


Figure 13: La préfecture après les combats d'artillerie de janvier 1919. Source: DPA Picture Alliance, Alamy Stock

Au terme de l'insurrection, la préfecture est reprise par les forces gouvernementales et Eugen Ernst est nommé au poste de préfet de police. Les combats d'artillerie qui ont précédé son contrôle par les forces gouvernementales ont causé d'importants dégâts sur sa façade, inscrivant physiquement les combats dans le bâtiment. Cependant, la préfecture demeure un espace stratégique auquel est associée une symbolique révolutionnaire. En effet, durant le mouvement de grève général début mars 1919, les combats se cristallisent autour de la préfecture. Kurt Netball raconte le début des confrontations, dont il attribue la responsabilité aux soldats dirigés par le commandant Lüttwitz :⁵⁸

⁵⁷ SGY 30/699 Erich Wundersee p.33

⁵⁸ La responsabilité du début des combats varie selon les sources, chaque camp accusant l'autre d'être l'initiateur de la violence. Voir Jones, p.265

« Des membres de gauche de la garde républicaine , qui étaient alors stationnés à la *Lehrervereinshaus* sur l'Alexanderplatz, ainsi que ce qui restait de la division de marine populaire, qui se trouvaient dans le *Marinehaus* sur la *Märkischer Ufer*, reçurent l'ordre de la *Kommandantur* d'évacuer les pillards présents sur l'Alex. Alors que les marins se trouvaient sur la route menant de la *Marinehaus* à l'Alexanderplatz, ils reçurent des tirs de fusils et de mitraillettes depuis la préfecture de police. Il ne s'agissait pas de pillards, mais de soldats contre-révolutionnaires du corps franc qui se trouvaient à la préfecture de police. »⁵⁹

On voit ici que les soldats du gouvernement exploitent pleinement l'avantage stratégique octroyé par la préfecture, qui permet de dominer l'Alexanderplatz et utilisent leur position privilégiée pour attaquer les groupes de la gauche radicale. Le combat s'engage alors sur l'Alexanderplatz, et les insurgés tentent de prendre la préfecture, tentative qui échoue cependant⁶⁰. C'est alors que les militants se retranchent progressivement vers l'Est et les quartiers ouvriers de la capitale, construisant des barricades pour empêcher la progression des troupes de corps-francs à la solde du gouvernement MSPD.

Sur la photo ci-dessus, on voit comment les combats endommagent l'ensemble des constructions, ici les fils du tramway. On peut ainsi observer la métamorphose de l'Alexanderplatz, qui passe d'un nœud de transport à un épicode de la violence et des affrontements.

Tout au long de la période révolutionnaire, la préfecture joue donc un rôle stratégique important pour les protagonistes. Par ailleurs, sa signification symbolique est radicalement bouleversée par son occupation et son administration révolutionnaire. Ancien symbole du pouvoir impérial et de la répression, elle est érigée en haut-lieu de la révolution et de la radicalité berlinoise. Toutefois, l'échec des militants en mars 1919 marque la réaffirmation par les troupes gouvernementales de leur emprise sur le centre-ville berlinois, ainsi que sur les édifices symboliques qui s'y trouvent.

Un autre lieu dont la signification symbolique est radicalement transformée par les événements révolutionnaires et son investissement par les militants est le Château

⁵⁹ SGY 30/460 Kurt Netball p.42-43

⁶⁰ SGY 30/460 Kurt Netball p.43

impérial des Hohenzollern, ou *Schloss*. Également investi dès le 9 novembre, cet étendard du pouvoir impérial devient, au fil des semaines, un véritable symbole révolutionnaire dont l'héritage perdure.

Le Berliner Schloss, nouveau symbole révolutionnaire et espace central des concurrences révolutionnaires



Figure 14: La façade du Château. Source: Andreas Schlüter, TU Berlin Architektur Museum, Inv. Nr. F 0023

Le 9 novembre, les cortèges d'ouvriers provenant des zones industrielles et périphériques défilent dans le centre-ville, empruntant l'axe central d'Unter den Linden. A son extrémité orientale, elles arrivent devant le Château (*Schloss*) des Hohenzollern, étendard de la puissance impériale. Le Château, siège de la dynastie des Hohenzollern depuis 1443⁶¹ est en effet un outil d'auto-représentation de l'empereur et de la puissance du Reich. Guillaume II a ainsi entrepris plusieurs travaux de

⁶¹ Juhnke D, Prokasky J, Sabrow M. *Mythos Der Revolution Karl Liebknecht, Das Berliner Schloss Und Der 9. November 1918*. 1. Auflage. Carl Hanser Verlag; 2018, p.11

modernisation et de rénovation du bâtiment au cours de son règne⁶². Konrad Hahnewald, alors soldat en poste à la centrale télégraphique de Berlin, fait partie de la troupe de soldats révolutionnaires qui pénètrent dans le Château. Dans son témoignage, il raconte :

« Après avoir fait plusieurs allers-retours en voiture sous les tilleuls, nous fîmes le tour du Château. C'est alors que nous avons vu une troupe de soldats devant l'imposante porte à deux battants, face au Lustgarten. La pensée de l'assaut du château de Saint-Pétersbourg pendant la révolution russe de 1917 me vînt immédiatement à l'esprit. »⁶³

On peut noter le parallèle très révélateur que fait Hahnewald avec la prise du Palais d'Hiver de Saint-Petersbourg par les bolchéviques en octobre 1917. Le Château est effectivement directement associé à l'image de transformation symbolique d'un espace de l'ancien-régime en un étendard révolutionnaire.

Après avoir discuté et négocié avec les soldats postés dans le Château, Hahnewald et ses compagnons pénètrent à l'intérieur de l'édifice :

« La lourde porte s'ouvrit et nous nous précipitâmes dans la cour du Château, suivis de nos camarades et des autres soldats, soit environ 30 à 50 hommes. Dans le passage, il y avait, comme dans le bureau télégraphique central, des lance-flammes, des mitrailleuses, des caisses de munitions et des chevaux de frise »⁶⁴.

Tandis qu'il observe avec ses collègues cet arsenal militaire censé garantir la défense du Château, Konrad Hahnewald est surpris par l'arrivée de Liebknecht au Château. Ce dernier effectue alors un discours à l'importance politique mais surtout symbolique colossale, au sein duquel il proclame la république socialiste allemande. L'importance symbolique de l'édifice rend d'autant plus marquant l'usage révolutionnaire qu'en fait Karl Liebkecht le 9 novembre. Reprenant l'image du « discours au balcon » (*Balkonrede*), évoquant le discours de Guillaume II le 1^{er} août 1914 annonçant l'entrée en guerre de l'Allemagne, il la détourne pour en faire le symbole du renversement du

⁶² Ibidem p.11

⁶³ SGY 30/754 Konrad Hahnewald p.15

⁶⁴ Ibidem p.16

régime impérial⁶⁵. La dimension symbolique et picturale de l'événement est communiquée par les militants dans leurs témoignages. Lotte Pulewka, qui fait partie du groupe de jeunes affiliés aux spartakistes, a débuté la journée au sein du cortège des ouvriers de *Schwartzkopff*. Elle relate son arrivée sur la *Schlossplatz* :

« Désormais, le château n'était plus gardé. Le mot d'ordre passa alors de bouche en bouche : « A l'assaut du château ». Tout le monde le disait à tout le monde et tout le monde répondait : « A l'assaut du château ». [...] Tout à coup, un autre mot d'ordre se mit à circuler : « Karl Liebknecht va bientôt arriver et parler ici, depuis le château ». Nous attendîmes donc. Il ne fallut longtemps avant qu'une porte de balcon s'ouvre à l'étage. Une bannière rouge fut tendue sur la balustrade et Karl Liebknecht apparut et nous parla. Il nous confirma que l'empereur avait fui. Il déclara que nous aurions désormais une République, que les conseils d'ouvriers et de soldats prendraient le pouvoir, que les biens des exploités, des propriétaires d'usines et des *Junkers* seraient remis entre les mains du peuple et que nous nous dirigerions, avec la Russie soviétique, vers l'instauration du socialisme. Nous étions tous sur la place en train d'applaudir et d'acclamer, et les applaudissements se poursuivirent alors que le drapeau rouge était hissé sur le Château »⁶⁶.

La description ici faite par Lotte Pulewka est très intéressante. D'une part, elle rend compte de la liesse ambiante et de la spontanéité de la foule, au sein de laquelle les consignes fusaient. D'autre part, le témoignage de Pulewka, destiné à la commémoration de 1958, adhère au regard rétrospectif porté par le gouvernement est-allemand sur la révolution. Elle insiste en effet sur la proximité idéologique de Liebknecht avec le pouvoir bolchévique, ainsi que sur l'adhésion totale de la foule avec le discours tenu. Cependant, il n'est pas certain que le discours de Liebknecht se soit fait depuis un balcon, certains témoignages évoquant plutôt une fenêtre⁶⁷. Aussi, la présence de drapeaux rouges, évoquée par d'autres militants, est également remise en question par d'autres témoignages. Il s'agit ainsi pour Pulewka de mettre en scène son souvenir, et de le faire adhérer à une image précise et symbolique correspondant

⁶⁵ Ibidem p.19

⁶⁶ SGY 30/503 Lotte Pulewka, p.22-23

⁶⁷ Dominik Junke, « Szenen des Aufruhrs, der 9. November 1918 am Berliner Schloss » dans *Mythos Der Revolution* p.84 évoque le témoignage de Getrud Müller, qui n'a vu ni drapeau rouge, et se souvient que le discours de Liebknecht avait été prononcé depuis une fenêtre et non depuis le balcon.

à la mémoire nationale de la RDA. Le discours de Liebknecht se doit en effet d'être un marqueur symbolique de la révolution. Comme les Communards au palais des Tuileries et les Bolchéviques au Palais d'Hiver, les révolutionnaires allemands retournent la signification d'un haut-lieu du pouvoir impérial et inscrivent ainsi la révolution dans l'espace urbain. Le militant Fritz Ulm, membre des délégués révolutionnaires, résume cette métamorphose symbolique:

« Sur la place du château, K Liebknecht prit la parole et, au sommet, là où se trouvait auparavant l'étendard des Hohenzollern, le drapeau rouge de la révolution allemande flottait fièrement »⁶⁸.

Le discours de Liebknecht marque les contemporains dès le 9 novembre, mais l'imagerie qui y est associée perdure dans les descriptions rétrospectives de l'événement et intègre la mémoire officielle de la révolution telle qu'elle est définie par les dirigeants est-allemands.

Mais le discours a également un objectif tactique concret et immédiat. En effet, il suit de quelques heures seulement la proclamation de la république par Scheidemann au Reichstag. En annonçant la création d'une république socialiste, Liebknecht se met donc en concurrence directe avec les sociaux-démocrates modérés et propose une alternative radicale à leur perspective politique. Mobilisant le *Schloss* face au *Reichstag*, il inscrit ainsi l'espace du centre-ville berlinois dans une lutte d'influence. Cette polarisation Est/Ouest de l'axe d'Unter den Linden, divisé entre le territoire du gouvernement et les espaces tenus par les révolutionnaires radicaux, s'avère grandissant dans les semaines qui suivent le 9 novembre.

Suivant le discours de Liebknecht, le Château ainsi que les écuries impériales (*Marstall*) qui lui font face sont investis par la Division de Marine Populaire (*Volksmarinedivision*), une unité de marins allemands formée à Kiel début novembre à laquelle des militants berlinois se sont par la suite ralliés. La DMP est en effet chargée en novembre d'empêcher les pillages dans des espaces clés du centre-ville berlinois tels que la Chancellerie ou la Banque du Reich. À cet effet, les marins sont stationnés au Château et aux Écuries⁶⁹.

⁶⁸ SGY 30/643 Fritz Ulm p.27

⁶⁹ Jones, « The Edge of the Abyss », *Founding Weimar*, p.136

C'est autour de la présence de la DMP au Château et Marstall que les conflits entre révolutionnaires radicaux et le gouvernement prennent une ampleur inédite à la fin du mois de décembre 1918. Otto Wels, membre du SPD en charge de la Kommandantur, se méfie de plus en plus de la proximité qu'il constate entre les membres de la DMP et les groupes de la gauche radicale berlinoise⁷⁰. Il faut toutefois préciser que la majorité des marins de la DMP soutient plus le MSPD que les spartakistes et radicaux⁷¹. Wels souhaite toutefois que la DMP évacue les écuries et le Château, tandis que les marins réclament leur solde impayée par la Kommandantur. Les tensions culminent lorsque des marins, révoltés par la mort d'un marin à l'issue d'une confrontation à la Chancellerie, prennent Otto Wels en otage au Château le 23 décembre. Le marin Erich Wundersee, membre de la DMP, raconte :

« En décembre 1918, on nous lança un ultimatum exigeant l'évacuation des écuries et du Château. Nous avons catégoriquement refusé et avons tenté d'entamer des négociations avec le commandant de la ville, Wels, à Unter den Linden. Mais Wels fit sortir des mitrailleuses, [...] Bien sûr, nous ne nous sommes pas découragés, nous avons arrêté Wels, Bonkartz et Lange et nous les avons enfermés dans les écuries »⁷².

Le gouvernement envoie alors une troupe de soldats dirigés par le commandant Lequis au Château, qui exigent la reddition des marins, la libération de Wels et l'évacuation des lieux par la DMP. Face au refus des marins, un combat intense débute au cœur du Berlin impérial. Hans Pfeiffer, représentant de la cellule spartakiste de Lichtenberg, raconte la mobilisation des ouvriers en soutien aux marins du Marstall :

« Dans la nuit du 23 décembre, les troupes du général Lequis commencèrent à tirer sur le château et les écuries. Le 24 décembre, nous, les fonctionnaires du Spartakusbund, avons appris que le château et les écuries étaient bombardés à Berlin avec de l'artillerie et des mitrailleuses. Nous avons immédiatement pris contact avec les hommes de confiance révolutionnaires dans les usines et, comme une

⁷⁰ Ibidem p.137

⁷¹ Jones, « The Edge of the Abyss », *Founding Weimar*, p.143

⁷² SGY 30/699 Erich Wundersee p.31

grande partie des ouvriers étaient armés et avaient également leurs fusils dans les entreprises, nous sommes arrivés armés à l'arrière des troupes du général Lequis [...] »⁷³



Figure 15 : Les marins de la DMV combattant depuis depuis la Pfeilersaal (salle des piliers) du Château. Source : Bundesarchiv, Bild 146-1976-067-30A/CC-BY-SA 3.0

On voit sur les photos ci-dessus comment le Château et les écuries impériales deviennent, durant les journées du 23 et 24 décembre 1918, les épicentres des violentes oppositions entre révolutionnaires radicaux et le gouvernement. La DMP refuse d'être délogée de bâtiments qui incarnent, de par leur nouvel usage, la radicalité révolutionnaire. L'ensemble du réseau de solidarité ouvrière est mobilisé : les ouvriers armés affluent depuis les quartiers de l'Est, et le préfet de police Eichhorn envoie ses hommes de la *Sicherheitswehr* en soutien aux marins⁷⁴. Quelques officiers sont mêmes arrêtés, emmenés à la préfecture puis relâchés⁷⁵. Les combats de Noël au

⁷³ SGY 30/491 Hans Pfeiffer p.25

⁷⁴ Jones, note 95 p.155

⁷⁵ Jones, note 5 p.137

Château et aux écuries marquent ainsi un point de non-retour dans la division du mouvement révolutionnaire. La mobilisation des acteurs de la gauche radicale, qui parviennent à repousser les soldats du gouvernement, s'appuie donc sur une solidarité à l'échelle de la ville mais aussi à un niveau plus local. Le soutien apporté par la préfecture aux marins du Château montre l'existence d'un pôle révolutionnaire radical à l'Est de l'axe d'Unter den Linden, qui fait le poids contre l'axe occidental où dominent les acteurs gouvernementaux.

Le 25 décembre, les forces de la gauche radicale organisent une manifestation pour protester contre la violence exercée contre les marins. Cette manifestation, qui débute à Neukölln au Treptower Park⁷⁶, se poursuit jusque dans le centre ville et aboutit à l'occupation par les manifestants du bâtiment de *Vorwärts*, le quotidien du SPD, auquel il est reproché de véhiculer de la propagande anti-spartakiste. Ce n'est pourtant ni la première, ni la dernière fois que le quartier de la presse, situé au Sud d'Unter den Linden, est l'objet des revendications révolutionnaires. Il s'agit en effet d'un espace clé de la capitale berlinoise, dont l'importance est actée dès le 9 novembre.

⁷⁶ SGY 30/491 Hans Pfeiffer, p.25

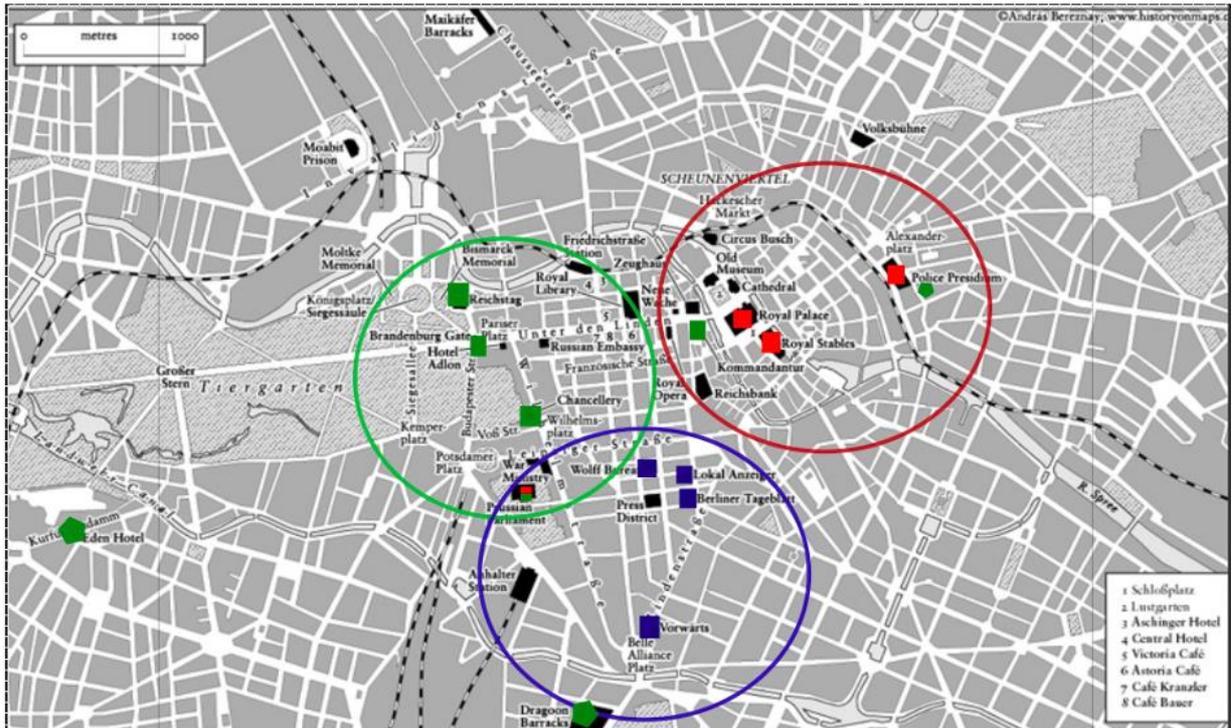


Figure 16: Un centre ville polarisé. En vert, on peut voir les espaces contrôlés par le gouvernement. En rouge, on délimite la zone d'influence des radicaux. Entre les deux pôles, au Sud, on trouve en bleu le quartier de la presse. Carte : Andrés Bereznay, annotations par O. Danziger

LE ZEITUNGSVIERTEL DANS LA RÉVOLUTION : QUI CONTRÔLE LA PRESSE, CONTRÔLE LA VILLE

Un espace central de la ville investi de nouveaux enjeux avec la Révolution

Dès le 9 novembre, le quartier de la presse est un objectif des révolutionnaires. Situé dans le quartier de Friedrichstadt, au Sud d'Unter den Linden, le quartier est délimité par la Wilhelmstrasse à l'Ouest, la Lindenstrasse à l'Est. A cheval entre Mitte et Kreuzberg, il s'agit de l'épicentre de la presse berlinoise qui a connu une croissance semblable à celle de la ville au cours du XIX^e siècle. En effet, le secteur de l'impression s'industrialise alors et prend des proportions inédites. Les maisons d'édition Mosse et Ullstein publient des quotidiens tels que le *Berliner Tageblatt* depuis 1872, le *Berliner-Morgen Zeitung* depuis 1889 ou le *Berliner Morgenpost* à partir de 1898. On compte au total plus de 500 imprimeries différentes dans le quartier de la presse, où s'écrit et s'interprète l'actualité de la capitale. Friedel Gräf, né en 1893 et arrivé à Berlin alors

qu'il est enfant, est sténotypiste à *Vorwärts* à partir de 1911. Cette activité professionnelle contribue à sa politisation :

« J'ai fait là bas la connaissance de nombreux camarades, même si ce n'était souvent pas personnellement, mais à travers leurs travaux, qu'ils envoyaient au *Vorwärts* pour être publiés. Souvent, je devais recopier ces manuscrits, comme celui de Rosa Luxemburg. Les manuscrits du camarade Franz Mehring nous ont causé les plus grandes difficultés. Il avait une écriture que, dans toute l'imprimerie, un seul secrétaire pouvait approximativement déchiffrer »⁷⁷.

Il est donc essentiel pour les révolutionnaires de se faire, dès le début de la révolution, une place parmi les quotidiens afin de partager leurs idées à la population. Si le SPD dispose de son quotidien *Vorwärts*, fondé en 1876, les franges plus radicales de la gauche berlinoise sortent à peine de la clandestinité et doivent organiser la parution de leurs publications pour s'assurer de leur diffusion. Ainsi, le 9 novembre est pour les militants l'occasion d'investir le quartier de la presse. Ce jour-là, des révolutionnaires investissent les locaux du *Berliner Lokal-Anzeiger* dans la *Zimmerstrasse*. C'est là qu'ils débutent l'impression de *Die Rote Fahne* (le Drapeau rouge), journal de la ligue spartakiste. Lotte Pulewka, enseignante et membre des jeunes révolutionnaires, commence alors immédiatement à travailler à la rédaction du quotidien :

« Pour autant que je m'en souviens, je devais m'occuper du téléphone et, avec mes connaissances relativement faibles de la langue française, répondre à des personnes qui pensaient être en contact avec les rédacteurs du « Lokal-Anzeiger » et qui me parlaient en français. »⁷⁸

Cependant, la rédaction de *Die Rote Fahne* est rapidement évacuée des locaux du *Berliner Lokal-Anzeiger* dans les jours qui suivent. Après quelques jours de difficultés, le journal parvient à trouver un nouvel imprimeur⁷⁹. Le militant de Neukölln, Willy Wille, affirme que le journal est alors imprimé à la rédaction du *Norddeutschen Allgemeine Zeitung*, dans la *Königgrätzerstrasse*⁸⁰, mais cette information est démentie par une

⁷⁷ SGY 30/233 Friedel Gräf p.22

⁷⁸ SGY 30/503 Lotte Pulewka, p.7

⁷⁹ Jones "Karl Liebknecht and the Spartacist threat", *Founding Weimar*, p.95-96

⁸⁰ SGY 30/684 Willy Wille p.36

note en marge, au crayon à papier, de l'employé de l'IML.. Il est donc difficile de déterminer exactement où s'imprime le journal à partir du 11 novembre 1918.

Au centre de l'équipe de rédaction de *Die Rote Fahne*, on retrouve Rosa Luxemburg, qui rédige un grand nombre d'articles jusqu'en janvier 1919⁸¹. Alfred Merges, ouvrier mécanicien chargé de la protection de Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, décrit l'atmosphère de la rédaction dans ses souvenirs :

« A la rédaction du *Rote Fahne*, ils [Karl et Rosa] travaillaient sans relâche. La puissance de Rosa, physiquement faible et petite, me semblait étonnante et presque surhumaine. Aussi frêle qu'elle paraissait, elle maîtrisait inlassablement sa charge de travail quotidienne grâce à sa volonté. Quand Karl rentrait d'une manifestation, ils discutaient immédiatement à deux de la situation et poursuivaient l'important conciliabule avec les camarades de la centrale. C'est ainsi qu'ils définissaient ensemble la ligne du prochain éditorial. Quand l'un des deux s'allongeait dans la pièce voisine sur le divan de la Rédaction pour un bref repos, l'autre venait souvent de quitter la même place »⁸²

Le travail journalistique du groupe spartakiste est donc une part intégrante de leur stratégie politique. Alfred Merges semble ici suggérer que Liebknecht et Luxemburg se sont répartis les rôles, lui assurant les discours, réunions et manifestations publiques tandis qu'elle prend en charge la rédaction des articles et assure la parution du journal. D'autres quotidiens jouent cependant un rôle majeur durant la révolution. Cette dernière permet en effet la parution pour la première fois du journal de l'USPD, *Freiheit*, où la militante de Friedrichshain Anna Rehme commence à travailler durant le mois de novembre⁸³. C'est toutefois *Vorwärts*, le quotidien du SPD, imprimé au siège du parti au 3, Lindenstrasse, qui devient l'objet des affrontements entre les différentes tendances révolutionnaires. Le 25 décembre, la manifestation organisée par la gauche radicale en réaction aux Combats de Noël au Château provoque l'occupation de la rédaction de *Vorwärts* par des militants. Otto Richter, qui travaille à la préfecture de police, raconte :

⁸¹ Pour une sélection des articles de Rosa Luxemburg dans *Die Rote Fahne*, voir Luxemburg R. *German Revolution : Selected Writings of Rosa Luxemburg*. Workers Liberty, 2019.

⁸² SGY 30/432 Alfred Merges p.22

⁸³ SGY 30/513 Anna Rehme p.5

« La foule se mit en mouvement par la Breite Strasse vers la Lindenstrasse en direction du bâtiment de *Vorwärts*. Les membres de la *Sicherheitswehr* prirent la tête du cortège. Eugen Ernst, vêtu d'une longue chemise de nuit et de pantoufles de feutre, se tenait devant la porte du bâtiment. Salzmann, Wundersee et Winkelmann, de la *Sicherheitswehr*, exigèrent qu'Ernst, en tant qu'administrateur, leur remette les clés. Ce n'est qu'en insistant que celui-ci ouvrit la porte. Parmi les manifestants, ceux affiliés à l'industrie de l'imprimerie furent invités à se mettre à disposition pour la production de tracts et du journal. Les autres participants à la manifestation n'ont pas été autorisés à pénétrer dans la cour. Rien ne fut dérobé dans le bâtiment, à l'exception de quelques paquets de café Kornfrank. [...] Deux ou trois numéros du « Roter Vorwärts » parurent donc, imprimés sur du papier rougeâtre »⁸⁴

Eugen Ernst évoque également, dans son témoignage, cet épisode⁸⁵. Après avoir ouvert aux manifestants, il se rend Wilhelmstrasse pour en informer le gouvernement. On voit ici que l'enjeu de diffusion de tracts et de journaux est central, et constitue un objectif stratégique pour les militants de la gauche radicale. Effectuer une telle opération depuis la rédaction de *Vorwärts*, qui se trouve au même endroit que le siège du parti, relève aussi d'une dimension symbolique. Il s'agit pour les manifestants d'affirmer leur puissance et leur capacité d'action, de rappeler leur capacité à occuper et à prendre en main des espaces clés de la ville. Toutefois, on constate que les organisateurs sont soucieux de contrôler la foule. Seuls les individus utiles à l'opération de production de tracts et d'articles sont autorisés à entrer. Ernst lui-même constate l'absence de dégâts matériels au sein de la rédaction. Finalement, les négociations entre la préfecture et le gouvernement aboutissent à l'évacuation de la rédaction le 27 décembre⁸⁶. Cet épisode, qui pourrait paraître anecdotique, constitue cependant le prélude de l'insurrection de janvier, où le quartier de la presse, et notamment le bâtiment de *Vorwärts*, deviennent les épicentres des combats entre insurgés et forces gouvernementales.

⁸⁴ SGY 30/522 Otto Richter p.19

⁸⁵ SGY 30/169 Eugen Ernst p.28-29

⁸⁶ SGY 30/522 Otto Richter, p.19

L'occupation réprimée de janvier 1919

La manifestation du 5 janvier 1919 sur l'Alexanderplatz marque le début de l'insurrection. Depuis la préfecture, des groupes de manifestants se dirigent spontanément vers le quartier de la presse, et notamment vers la rédaction de *Vorwärts*. Fritz Zikelsky, ancien déserteur et désormais membre de la Garde Rouge spartakiste, raconte son itinéraire depuis la préfecture, où il est d'abord posté :

« Ma troupe se tenait près du commissariat de police, à l'angle de la Gruner-Dircksenstrasse. Nous étions venus armés et attendions l'ordre de nous battre. [...] Aucun ordre n'est venu. Il ne s'est rien passé. [...] Nous nous sommes alors dirigés avec beaucoup d'autres vers le quartier de la presse. D'abord au bâtiment *Vorwärts*. Mais là-bas, ça grouillait déjà de monde. Avec quelques autres - 40 ou 50 personnes en tout - nous nous sommes rendus au bureau télégraphique de Wolff. Mais là aussi, il y avait déjà du monde. À 11 heures du soir, j'étais avec ma troupe [...] parmi les premiers à occuper la maison d'édition Ullstein. C'est là que nous nous sommes installés. Très vite, le service de garde a commencé. J'ai été envoyé par Haberland, accompagné de deux hommes, comme courrier au bâtiment *Vorwärts* pour savoir ce qui se passait à Berlin. C'est là que nous avons appris que les ouvriers berlinois avaient occupé tout le quartier de la presse, et qu'ils s'armaient.»⁸⁷

On voit ici que le quartier de la presse est, dès le début de l'insurrection le 5 janvier, l'épicentre des combats. En plus de la rédaction de *Vorwärts*, d'autres espaces clés du quartier sont occupés par les manifestants. Il s'agit du bureau télégraphique Wolff, qui dispose de liaisons avec les autres villes allemandes et internationales. Aussi, l'occupation des maisons d'édition Scherl et Ullstein montre bien que c'est le quartier dans son ensemble qui est visé par les manifestants, et pas seulement le bâtiment de *Vorwärts*. Le témoignage de Zikelsky montre par ailleurs que les insurgés communiquent entre eux via la base centrale qui s'avère être la rédaction de *Vorwärts*. C'est depuis ce bâtiment que l'on s'informe de l'évolution des confrontations. Martha

⁸⁷ SGY 30/709 Fritz Zikelsky p.128

Globig, emportée par le flot des manifestants, arrive à *Vorwärts* peu après le début de l'occupation. Elle écrit :

« Tout d'un coup, je me retrouvai dans le bâtiment de *Vorwärts* , dans la cour intérieure. C'est là que les premiers gardes ont été répartis, une femme de Neukölln s'est occupée de la cuisine. Un grand marin me montra les machines : « Maintenant, nous pouvons imprimer. Donnez le tract ! ». Je suis allé dans les salles de rédaction où se réunissait la direction des combattants; [...] On m'a envoyé dehors avec des missions, mais le soutien attendu des ouvriers des entreprises n'est pas venu. En revanche, l'étau des troupes contre-révolutionnaires se resserrait autour du quartier de la presse.»⁸⁸

L'occupation du quartier de la presse a plusieurs avantages stratégiques. D'une part, il s'agit d'un espace central de la ville, qui offre donc une visibilité majeure aux militants. Aussi, ces derniers utilisent les imprimeries des rédactions pour produire et diffuser de nombreux tracts, tentant de rallier l'ensemble de la population ouvrière. Le récit de Martha Globig montre la stratégie adoptée par les insurgés : retranchés dans le quartier central, ils attendent des renforts depuis les espaces périphériques et industriels. Carl Keuscher, ouvrier chez Daimler, au Sud de la ville, est présent lors de l'occupation de *Vorwärts*. Il décrit comment un groupe d'insurgé se rend chez Daimler et obtient des voitures, ensuite utilisées pour aller chercher des armes dans les usines d'armement de Spandau et Wittenau, ainsi que pour apporter du ravitaillement aux autres bâtiments occupés dans le quartier de la presse⁸⁹. Les militants prennent donc le risque d'investir un quartier du centre dangereusement proche des espaces gouvernementaux car ils comptent sur l'efficacité de leurs bases arrières, situées dans les usines et les quartiers ouvriers. Toutefois, les renforts demeurent insuffisants, tandis que les troupes gouvernementales s'organisent pour prendre en étau les insurgés. Durant plusieurs jours, les militants retranchés dans les différents bâtiments tentent de combattre les assauts croissants des soldats gouvernementaux. Fritz Globig, qui est barricadé chez Mosse avec son groupe de la « Jeune Garde » décrit un état de siège et une situation de plus en plus désespérée :

⁸⁸SGY 30/223 Martha Globig, p.105-106

⁸⁹ SGY 30/335 Carl Keuscher p.8-9

"Chez Mosse, la « Jeune Garde » était chargée de défendre les toits de l'immense bâtiment de la maison d'édition, qui s'étendait sur tout un pâté de maisons ; elle devait également être positionnée à la pointe du bâtiment qui faisait face à la Dönhoffplatz dans la Jerusalemer Strasse et qui était la cible des tirs les plus violents ; de plus, elle devait défendre l'alignement des fenêtres du premier étage du bâtiment dans la Jerusalemerstrasse et la Schützenstrasse."⁹⁰

Fritz Globig relate la mort de plusieurs de ses camarades, tués alors qu'ils sont postés sur les toits. On voit ici que les combats sont définis par leur nature urbaine. On tire depuis les toits et les entrées, et il est nécessaire de couvrir tous les angles d'attaques pouvant être utilisés par l'ennemi. Cependant, les soldats du gouvernement disposent de moyens importants. Le 11 janvier débute l'assaut final de la rédaction de Vorwärts. Gustav Krüger, qui fait partie des insurgés qui y sont stationnés, raconte :

« Au petit matin du 11 janvier, les occupants de Vorwärts furent vaincus. À cause d'une erreur stratégique, les tirailleurs de la Garde Cavalerie de Potsdam avaient pu, au cours de la nuit, déployer des armes lourdes à proximité et provoquer, avec des mines, des destructions humaines et matérielles si importantes qu'il ne restait plus que la reddition »⁹¹

La nouvelle de la chute de Vorwärts se propage dans l'ensemble des bâtiments occupés. Si les occupants de la maison Ullstein, visiblement moins organisés et déterminés, se rendent immédiatement en apprenant la chute de Vorwärts, les combats se poursuivent chez Mosse, où les insurgés refusent de se rendre et coupent court aux négociations entamées avec le gouvernement. Fritz Globig décrit les derniers préparatifs des révolutionnaires, avant l'affrontement ultime avec les forces gouvernementales :

« Entre-temps, le bâtiment de Mosse fut encore plus fortifié. Contre les troupes du gouvernement, on mit des mines dans les rues, mais nous n'avions pas de protection contre les attaques annoncées au gaz et au lance-flammes. Pour parer à toute

⁹⁰ SGY 30/222 Fritz Globig, p.40-41

⁹¹ SGY 30/370 Gustav Krüger p.1

éventualité, on vissa des lances sur les bouches d'incendie disponibles dans les couloirs et les salles. Des tissus mouillés, arrachés aux larges rideaux des fenêtres, devaient protéger sommairement contre les attaques au gaz. Le moindre stock de munitions était mis à disposition des mitrailleuses qui devaient défendre les entrées. On barricada les portes, ajoutant de longues chaînes de fer dessus. Les rouleaux de papier à l'entrée furent empilés de manière plus dense et plus haute. »⁹²



Figure 17: Combattants devant le bureau télégraphique Wolff source : DPA Alamy

⁹² SGY 30/222 Fritz Globig p.43



Figure 18: Les barricades constituées de journaux empilés devant Mosse en janvier 1919. Source: DPA Alamy

Le déséquilibre des forces est évident : là où les insurgés manquent de munitions, les troupes gouvernementales disposent de lances-flammes et de nombreux véhicules d'assaut. Les militants utilisent alors tout ce qu'ils trouvent dans le bâtiment : des chaînes, des tissus mouillés, et même les rouleaux de papier qu'ils utilisent pour construire des barricades. Cependant, leurs efforts se révèlent impuissants face à la supériorité numérique et technique des forces du gouvernement, qui progressent implacablement :

«Le bâtiment tout entier fut violemment bombardé des deux côtés. Nous continuâmes à recevoir les tirs les plus intenses depuis la Dönhoffplatz. Les salles du haut étaient déjà bien vides. Les quelques défenseurs se tenaient bien à l'abri derrière de lourds livres de comptes et des liasses de dossiers situées derrière les baies vitrées et envoyaient de temps en temps un coup de feu ciblé sur les assaillants »⁹³.

⁹³SGY 30/222 Fritz Globig p.44

Face à la défaite inévitable, la Jeune Garde dont fait partie Fritz Globig prend la décision de quitter les lieux, et d'échapper à la mort ou l'arrestation :

« Nous [les Jeunes] avons effacé toutes les traces qui pouvaient trahir nos camarades et avons quitté de manière organisée la maison Mosse. Nous avons emprunté un passage latéral jusqu'alors caché, traversé des cours intérieures et emprunté des sorties barricadées avec des caisses pour nous parvenir à l'air libre dans la Zimmerstrasse »⁹⁴.

Le groupe de la Jeune Garde parvient ainsi à évacuer les lieux avant que le bâtiment soit définitivement repris par les forces gouvernementales. Ce témoignage, très détaillé, de Fritz Globig montre bien comment le quartier de la presse est, durant l'insurrection de janvier, l'épicentre incontesté des combats urbains. Les affrontements qui s'y déroulent mobilisent un arsenal très important de moyens militaires, allant des traditionnelles mitrailleuses aux plus rares lance-flammes et attaques au gaz. Les moyens déployés par les forces gouvernementales illustrent l'importance des enjeux qui accompagnent l'insurrection. Le gouvernement ne peut en effet pas se permettre de perdre la face une nouvelle fois, comme lors des combats de Noël, qui plus est dans un espace central et stratégique de la capitale. Ainsi, Ebert et ses alliés se doivent d'affirmer leur puissance une bonne fois pour toute face à la gauche radicale, et se chargent de faire du quartier de la presse un exemple de répression. Les forces du gouvernement n'hésitent pas à tuer des militants, et arrêtent massivement les individus qu'ils trouvent dans les bâtiments occupés. Le quartier de la presse, espace important du centre-ville berlinois, autant stratégique que symbolique, est donc un territoire urbain convoité par les révolutionnaires et dont le contrôle est synonyme de pouvoir. On a ainsi vu comment les espaces symboliques de la capitale impériale sont mobilisés par les révolutionnaires. Cet investissement des espaces centraux relève ainsi d'une revendication de légitimité politique, et provoque aussi une redéfinition radicale de la signification d'espaces clés, auparavant étendards du pouvoir impérial. L'enjeu de contrôle de la presse ainsi que la visibilité que la présence au sein de cet espace central de la ville provoquent par ailleurs une concurrence accrue entre acteurs

⁹⁴ SGY 30/222 Fritz Globig, p.45

gouvernementaux et militants révolutionnaires, qui se solde de façon particulièrement violente en janvier 1919. A partir du 11 janvier, la répression gouvernementale se systématise et s'exerce dans différents lieux de la ville. Il s'agit désormais de s'intéresser aux espaces de la répression gouvernementale, qui s'intègrent dans des échelles urbaines et des logiques symboliques diverses.

CHAPITRE 4 : LES ESPACES DE LA RÉPRESSION

La répression des insurrections de janvier et mars 1919 par les forces armées au service du gouvernement d'Ebert se déroule dans l'ensemble de l'espace urbain berlinois et marque durablement la mémoire des contemporains. Parmi les acteurs de cette répression, on retrouve des membres pro-gouvernementaux issus des milices constituées le 9 novembre. Toutefois, l'effectif le plus important est celui des *Freikorps*, ou corps-francs, troupes informelles recrutées par le gouvernement MSPD à l'issue de l'humiliation subie face aux marins de la DMV au Château lors des combats de Noël¹.

Ces hommes sont pour la plupart des soldats démobilisés et donc au chômage, auxquels le Ministère de la Guerre a proposé de demeurer des soldats. Ces unités sont par ailleurs le symbole de la connivence, qui persiste depuis l'automne 1918, entre la direction de l'OHL et les dirigeants MSPD. Ensemble, les nostalgiques de l'Empire et les défenseurs d'une république modérée cherchent à combattre le danger bolchévique auquel ils assimilent les mouvances révolutionnaires de la gauche radicale.

Il s'agit, dans ce chapitre, de s'intéresser aux logiques urbaines de la répression des insurrections de janvier puis mars 1919. Les récits des militants offrent en effet des descriptions variées de lieux, de bâtiments mais aussi de quartiers entiers où s'exerce une répression particulièrement violente, qui marque durablement la culture politique de la période de Weimar. Il est ainsi essentiel de voir comment s'imbriquent différentes échelles urbaines de la répression, qui mettent en valeur des réseaux et des stratégies variés. On montrera d'abord comment l'Ouest de Berlin est un espace investi par les différents acteurs de la répression et de la lutte contre la gauche radicale. On s'intéressera ensuite à la façon dont la répression des insurgés s'organise de façon localisée, s'inscrivant dans les espaces de confrontation du centre-ville mais aussi dans les quartiers ouvriers de l'Est berlinois lors des combats de mars 1919.

¹ Dillon, C, 'The German Revolution of 1918/19', in Rossol. N, and Ziemann B. (eds), *The Oxford Handbook of the Weimar Republic*, Oxford Handbooks (2022; online edn, Oxford Academic, 8 Oct. 2020)

L'OUEST DE BERLIN : LA BASE DE L'OFFENSIVE GOUVERNEMENTALE

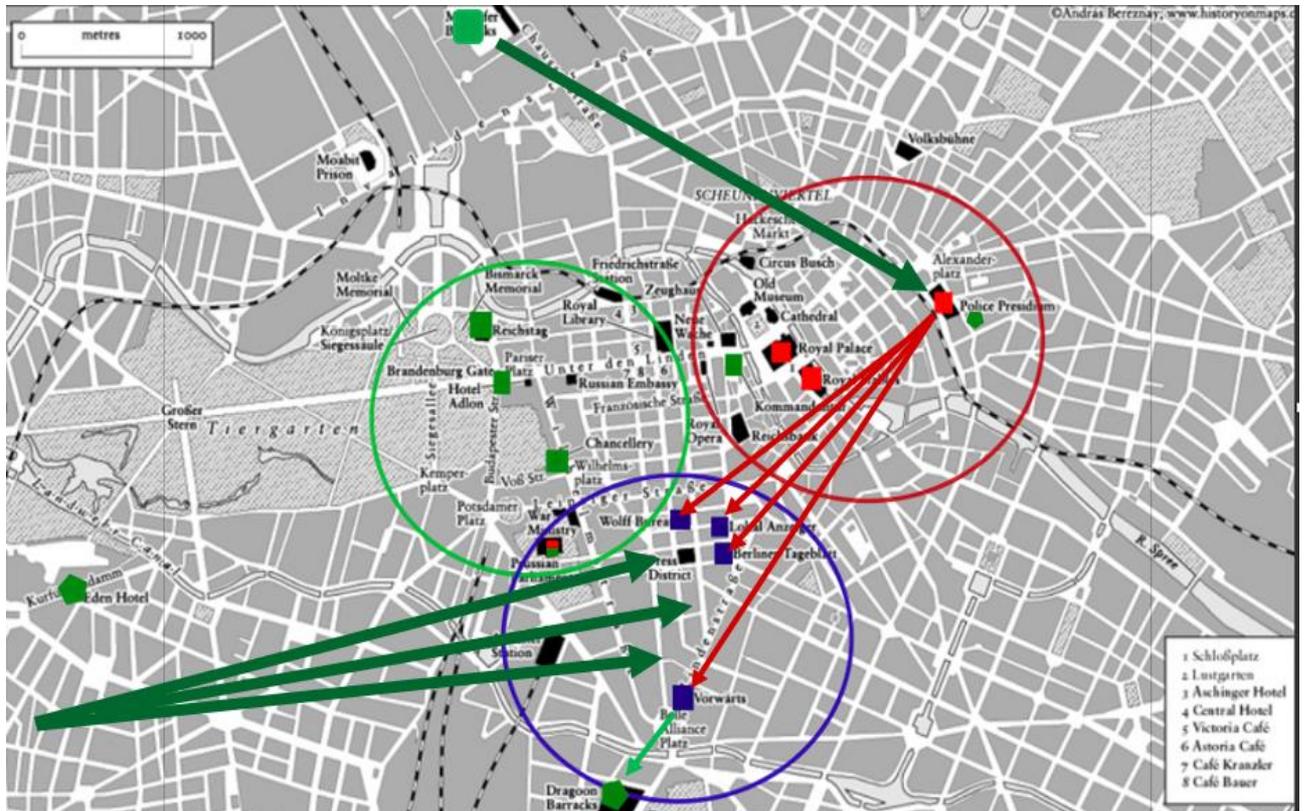


Figure 19: Carte des affrontements dans le quartier de la presse. En vert sont représentés les mouvements des troupes gouvernementales, en rouge celles des insurgés. Carte : Andras Bereznay, annotation par O. Danziger

Il faut rappeler ici la division socio-économique de la ville telle qu'elle se construit et s'approfondit avec l'industrialisation du XIX^e siècle. Les populations ouvrières peuplent l'Est de la ville, ainsi que les espaces industriels périphériques et banlieusards. En revanche, à l'image de la métropole parisienne, l'Ouest Berlinoise est habité par des populations plus aisées. Hans Pfeiffer, militant spartakiste qui dirige la cellule KPD de Lichtenberg, précise ainsi que seuls quelques quartiers de l'Ouest, dont celui de Zehlendorf, ne sont pas représentés lors du Congrès de création du parti à la fin décembre 1918².

Bien que quelques militants et industries s'y trouvent, les quartiers résidentiels et bourgeois de l'Ouest que sont Charlottenburg, Wilmersdorf ou Grunewald, sont

² SGY 40/491 Hans Pfeiffer, p.27

globalement peu mentionnés par les militants. Ces derniers évoluent peu dans ce territoire, qu'ils décrivent plutôt comme la place forte des troupes et milices hostiles à la gauche radicale. Il faut donc évoquer d'une part aux différents groupes stationnés dans l'Ouest et impliqués dans les conflits armés avec les militants. D'autre part, il s'agit aussi d'étudier les descriptions de lieux précis, érigés par les militants comme des symboles de la répression sanglante des insurrections.

L'Ouest de Berlin : entre milices bourgeoises, soldats du front et corps francs

L'Ouest de Berlin est d'abord investi par les soldats revenant du front, envoyés à Berlin dans un souci de maintien de l'ordre mais aussi dans le contexte de montée des tensions entre le gouvernement social-démocrate et la gauche radicale berlinoise. La trajectoire d'Otto Lampe, alors soldat au sein de la 5^{ème} Division d'Infanterie Brandebourgeoise, est en ce sens très éclairante. Arrivé à Potsdam le 4 décembre, Lampe et sa troupe se rendent par la suite à Wannsee, puis s'installent deux jours plus tard à Friedenau, au Sud-Ouest de la capitale, dans une école située Rheingaustrasse³. Otto Lampe insiste sur la dimension explicite des consignes qui leur sont données lors d'une réunion du conseil des soldats du Grand Berlin, qui se déroule à la *Abgeordnetenhaus*, au cœur du quartier gouvernemental :

« Scheidemann déclara que nous devons rétablir l'ordre à Berlin, ce qui devait commencer dès le lendemain. Des perquisitions devaient être effectuées, et là où des armes ou du matériel incendiaire étaient trouvés, une arrestation immédiate devait suivre, voire, en cas de résistance, une exécution immédiate. »⁴

On voit ici qu'Otto Lampe insiste sur la détermination des représentants gouvernementaux à reprendre le contrôle de l'espace urbain. Il relate par la suite avoir quitté la troupe et insiste sur son adhésion aux discours de Liebknecht. L'exactitude de son témoignage peut donc être questionnée, et la dimension particulièrement offensive de la position gouvernementale dès début décembre relativisée. En effet, le récit d'un ancien soldat mobilisé par le gouvernement doit nécessairement correspondre à la version officielle des événements telle qu'elle est affirmée par l'IML.

³ SGY 30/384 Otto Lampe, p.3

⁴ SGY 30/384 Otto Lampe p.3

Toutefois, on voit bien que son parcours géographique se résume à l'Ouest berlinois : depuis les étapes occidentales de Potsdam et Wannsee, la garnison est stationnée à Friedenau et convoquée ponctuellement au cœur du quartier gouvernemental détenu par les MSPD.

En parallèle aux troupes de soldats stationnées dans l'Ouest berlinois, les militants décrivent la constitution de « milices bourgeoises » au sein des quartiers occidentaux. Fritz Zikelsky, déserteur habitant de Neukölln et militant actif, est envoyé chercher des armes à l'usine d'armement de Spandau en décembre 1918. Sur le trajet entre Neukölln et Spandau, Zikelsky et ses compagnons traversent l'ouest de la ville, et prennent des précautions de sécurité :

« Sur la route de Spandau, nous fûmes arrêtés à plusieurs reprises. Nous nous suivions de loin, car on nous avait rappelé que des milices bourgeoises s'étaient formées dans les quartiers ouest de Berlin et que de petites formations réactionnaires se trouvaient à Charlottenburg, Wilmersdorf, Steglitz, etc. Ici et là, des affrontements entre les milices bourgeoises et de faibles groupes d'ouvriers non armés avaient visiblement eu lieu. »⁵

A l'aller du trajet, Zikelsky et ses compagnons sont d'abord stoppés par un groupe de soldats de la garde républicaine (*Republikanische Sicherheitswehr*) sur la Berliner Strasse. Si ces derniers leur autorisent le passage sur la présentation de leur carte du conseil d'ouvriers et de soldats, ce n'est pas le cas plus au Nord:

« [...] à Ruhleben, près de Wiesendamm et Machandelweg, une douzaine de soldats armés de fusils et de grenades à main et portant des casques d'acier nous barraient le chemin. C'étaient tous des jeunes. Un lieutenant nous a demandé de descendre et de rendre les armes. Mais voilà que notre deuxième voiture arriva en trombe. Les camarades avaient déjà vu ce qui se passait et avaient tous des grenades à la main, ce qui fit immédiatement pencher la balance en notre faveur »⁶

⁵ SGY 30/709 Fritz Zikelsky p.122-123

⁶ SGY 30/709 Fritz Zikelsky p.123

Ici, le rapport de force est à l'avantage des militants. Cependant, sur le chemin du retour, dans le « territoire de la milice bourgeoise », des échanges de tirs ont lieu entre la troupe de Zikelsky et les soldats des milices. On voit ainsi que l'Ouest berlinois demeure un espace hostile aux forces de la gauche radicale, du fait des différentes troupes qui y sont stationnées et constituées. Il existe par ailleurs dans l'Ouest de la ville des bâtiments spécifiques qui, dans les discours des militants, sont érigés en espaces symboliques de la répression.

La préfecture de police de Charlottenburg, nouveau centre de la légitimité gouvernementale

On a vu dans le précédent chapitre comment la préfecture de police de Berlin, située sur l'Alexanderplatz, avait été érigée dès le 9 novembre en symbole révolutionnaire radical. Avec la mobilisation autour d'Eichhorn en janvier qui donne lieu au début de l'insurrection, la préfecture devient un lieu de confrontation ouverte avec le pouvoir gouvernemental. Il s'agit alors pour ce dernier d'investir un nouveau lieu qui devient, contre la préfecture de l'Alexanderplatz, le nouveau centre de la légitimité et du maintien de l'ordre gouvernementaux. La *Sicherheitswehr*, milice de la préfecture, est au centre des préoccupations du gouvernement, qui souhaite faire basculer de son côté les hommes d'Eichhorn. Fritz Gläser, membre de la *Sicherheitswehr*, relate cette tentative :

« Le préfet de police de Potsdam, le social-démocrate Richter, fût nommé chef de la police de Berlin. Il demanda aux membres de la *Sicherheitswehr* de le rejoindre. Si je me souviens bien, il avait installé un bureau à cet effet dans la Yorckstrasse »⁷

Il faut d'abord constater une erreur dans le témoignage de Gläser. En effet, c'est Eugen Ernst et non Wilhelm Richter qui est nommé par le gouvernement pour remplacer Eichhorn. Cette erreur peut être due à la dimension rétrospective des témoignages, qui sont produits plusieurs décennies après les faits. Par ailleurs, Richter est effectivement préfet de police de Berlin entre 1920 et 1925, ce qui rend possible l'oubli d'Ernst, en poste une année seulement, par les militants. On peut toutefois aussi supposer que l'évocation de Richter, clairement associé à la constitution de troupes anti-révolutionnaires, permet d'atténuer le rôle d'Eugen Ernst, seul témoin issu du

⁷ SGY 30/218 Fritz Gläser p.8

MSPD qui témoigne auprès de l'IML. Eugen Ernst a depuis adhéré au SED, qui a publié son autobiographie en 1948. Il est donc en ce sens pratique de faire porter la responsabilité de l'organisation de la répression à Richter, dont la figure n'est pas utilisée par le régime est-allemand. Willy Gütschow, également impliqué à la préfecture durant l'insurrection de janvier, évoque également le nom de Richter et décrit le déplacement d'une partie de la Sicherheitswehr à travers la ville :

« Des groupes qui s'étaient prononcés en faveur d'Ebert quittèrent la préfecture de police et se dirigèrent vers Charlottenburg pour se mettre à la disposition de Wilhelm Richter »⁸

C'est depuis la préfecture de police de Charlottenburg que sont organisées les troupes, permettant ainsi au gouvernement de revendiquer un nouveau centre du maintien de l'ordre urbain, la préfecture de l'Alexanderplatz étant aux mains des révolutionnaires. Cela est rendu possible par la structure propre de l'agglomération. Charlottenburg ne fait alors pas encore officiellement partie de la municipalité berlinoise et dispose de ses propres institutions, et donc de sa propre préfecture. Les forces gouvernementales utilisent ici à leur avantage la division des espaces du Grand Berlin, contournant ainsi un problème qui aurait été plus difficile à résoudre dans le contexte d'un espace urbain extrêmement centralisé. Avec ce basculement vers l'Ouest et la préfecture de Charlottenburg, les forces du gouvernement parviennent à utiliser la structure de l'espace urbain et à ériger un espace concurrent de la préfecture berlinoise de l'Alexanderplatz. Cet espace est toutefois peu mentionné par les militants. Ces faibles mentions sont dues d'une part à un biais de source logique, peu de militants de la gauche radicale ayant fréquenté ou même entendu parler de la préfecture de Charlottenburg lors de l'insurrection de janvier. Mais si la préfecture de Charlottenburg est peu évoquée, c'est aussi car un autre bâtiment de l'Ouest berlinois concentre l'attention des militants et incarne symboliquement la violence de la répression. Il s'agit de l'Hôtel Eden, situé sur le *Kurfürstendamm*, où sont logés des soldats de la Garde-Division⁹.

⁸ SGY 30/256 Willy Gütschow p.

⁹ Jones M. "Atrocities and Remobilization". dans: *Founding Weimar: Violence and the German Revolution of 1918–1919*. Cambridge University Press; 2016, p.234

Le symbole de l'hôtel Eden dans les récits des militants : la liquidation des visages du spartakisme.

Le 15 janvier 1919, Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg sont arrêtés par une « milice citoyenne »¹⁰ dans la Mannheimerstrasse¹¹, située dans le quartier de Wilmersdorf, à l'Ouest de Berlin. On a vu que les deux leaders du KPD se logeaient régulièrement, depuis le mois de décembre, chez des sympathisants. En effet, les appels au meurtre de Liebknecht et Luxemburg se sont multipliés dans la presse, et le danger ne fait qu'augmenter avec le début de l'insurrection. Selon Lucie Heimbürger, native de Friedrichshain d'une vingtaine d'années, c'est la famille Marcusson qui loge les fondateurs du KPD à leur domicile. Wilmersdorf, quartier de classe moyenne situé au Sud de Charlottenburg, est toutefois au cœur du Berlin dominé par le gouvernement et les soutiens d'Ebert. Wilhelm Pieck est également arrêté avec Karl et Rosa et tous trois sont emmenés au quartier général de la Garde-Division, l'Hôtel Eden. Lotte Pulewka, alors une jeune spartakiste, relate les événements qui se déroulent à l'Eden Hôtel, dont elle a pris connaissance en détail après la révolution :

« Le 15 janvier, Rosa et Karl ont été arrêtés dans un appartement privé. Ils ont été emmenés à l'hôtel Eden. Là, ils furent battus à tel point qu'ils ne pouvaient plus marcher seuls. Ensuite, ils furent trainés dans des voitures par différentes sorties »¹²

Les deux leaders du KPD sont effectivement battus par les soldats, puis mis dans des voitures censées assurer le transport entre l'hôtel Eden et la grande prison de Moabit¹³. Mais ni Liebknecht ni Luxemburg ne sortent vivants de ces voitures. Lotte Pulewka poursuit son récit :

« Emmenant Karl, les brutes se rendirent au Tiergarten, qui était encore une forêt à l'époque. On lui demanda de descendre, mais Karl ne pouvait ou ne voulait pas. On le souleva de la voiture, on l'adossa à un arbre et on lui demanda de s'enfuir. Il ne courut pas. C'est là qu'ils le tuèrent. C'est ce que le chauffeur a raconté. Le

¹⁰ Jones, p.234

¹¹ SGY 30/233 Friedel Gräf p.47-48

¹² SGY 30/503 Lotte Pulewka, p.31

¹³ Jones, p.235-236

lendemain matin, un corps inconnu a été retrouvé à cet endroit et ce n'est qu'à la morgue qu'il fut identifié comme étant celui de Karl Liebknecht. »¹⁴

Dès le 16 janvier, la mort de Liebknecht, fusillé dans le Tiergarten, est donc confirmée. Le destin de Rosa Luxemburg, en revanche demeure plus flou pour les militants :

« Lorsque Rosa fut jetée dans une voiture, un certain Runge arriva par derrière et tira à l'intérieur. Impossible de savoir si ces coups de feu avaient été mortels. La voiture partit alors en direction du Zoo (Zoologischer Garten, à proximité du Tiergarten).

Rosa resta portée disparue pendant des mois. Les rumeurs les plus diverses circulaient. Beaucoup de gens, comme moi, espéraient que Rosa était encore en vie. [...] Ce n'est qu'au bout de trois mois qu'on retrouva son cadavre dans les eaux du Landwehrkanal. »¹⁵

C'est donc dans l'Ouest berlinois que se déroulent l'arrestation et l'exécution des figures emblématiques de la gauche radicale berlinoise. Le symbole de la répression est incarné, dans les récits des militants, par l'hôtel Eden, qui est évoqué dans l'immense majorité des témoignages. Il s'agit en effet d'un événement central dans le récit officiel de la révolution par les dirigeants de la RDA, car il symbolise le paroxysme de la violence décidée par les sociaux-démocrates. La violence arbitraire avec laquelle deux dirigeants politiques, mais aussi deux intellectuels majeurs de la gauche allemande sont assassinés sans procès illustre pour les militants la trahison du MSPD, qui s'appuie alors sur des troupes armées issues de l'Ancien régime pour éliminer les opposants radicaux. Évidemment, aucun des militants ne semble s'interroger sur la survie, assez mystérieuse, de Wilhelm Pieck¹⁶. Ce dernier est en effet parvenu à s'enfuir de l'hôtel et échappe ainsi au destin tragique de ses camarades. Paul Schäffer, marin de la DMP, qui décrit l'hôtel Eden comme le « siège de la contre-révolution »¹⁷, se contente d'une explication plus que floue :

¹⁴ SGY 30/503 Lotte Pulewka p.31-32

¹⁵ SGY 30/503 Lotte Pulewka p.32

¹⁶ Ce doute sur le rôle de Pieck est formulé par Ariane Jossin dans son article « Un siècle d'histoire politique allemande : commémorer Liebknecht et Luxemburg au Zentralfriedhof Friedrichsfelde de Berlin », *Le Mouvement Social*, vol. 237, no. 4, 2011, p.118

¹⁷ SGY 30/547 Paul Schäfer p.53

« Ce n'est que grâce à sa présence d'esprit et à sa réaction rapide à la situation donnée que le camarade Pieck a pu s'échapper. »¹⁸

Cette évocation par les militants de l'épisode du meurtre de Liebknecht et Luxemburg est donc entièrement conforme à la mémoire nationale est-allemande, et préserve soigneusement la réputation du président Pieck. La dimension centrale de l'événement est également renforcée par des descriptions dramatiques, voire pathétiques, de leur découverte personnelle des assassinats. Martha Globig relate ainsi le moment où elle apprend la disparition de Liebknecht et Luxemburg :

« Le 15 au matin, je descendais la Friedrichstrasse. En tournant dans la Kochstrasse, j'ai croisé Hermann Duncker [membre important des spartakistes puis du KPD], qui était complètement bouleversé. Il m'a simplement dit en pleurant « Karl et Rosa sont morts ». Nous nous sommes enlacés »¹⁹

Un premier élément est frappant face à ce récit qui se veut poignant : il s'agit de l'erreur de date commise par Martha Globig, qui ne peut avoir appris la mort de Liebknecht et Luxemburg au moment où ces derniers viennent d'être arrêtés et emmenés à l'hôtel Eden. On mesure ici l'importance du biais des sources, dû d'une part à la dimension rétrospective du témoignage mais aussi à la nécessité pour les individus de corroborer une mémoire officielle des événements. Friedel Gräf, membre du conseil de soldats et d'ouvriers de Neukölln, relate ainsi la réaction extrême de deux camarades de Neukölln, qui se suicident à l'issue de la prise de Vorwärts et du meurtre de Liebknecht et Luxemburg.²⁰ Cette description d'un suicide met en exergue le choc que représente la mort des « Guides » (*Führer*)²¹ du mouvement ouvrier révolutionnaire. Une insistance sur les relations inter-personnelles qui lient les militants est aussi notable. Lotte Pulewka évoque par exemple une cérémonie commémorative qui se tient pour Rosa Luxemburg à la *Lehrervereinshaus*, durant laquelle « dans une loge sur le côté, Leo Jogisches était assis seul, pâle comme la mort »²². Leo Jogisches et Rosa Luxemburg s'étaient rencontrés en 1890 à Zurich, l'un des centres d'études et de

¹⁸ Ibidem

¹⁹ SGY 30/223 Martha Globig, p.107

²⁰ SGY 30/233 Friedel Gräf p.48

²¹ Johannes Lorek utilise ce terme p.6 pour désigner Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht.

²² SGY 30/503 Lotte Pulewka p.32

rencontres des révolutionnaires européens. Ils avaient ensuite partagé leur vie jusqu'en 1906, restant proches jusqu'à la mort de Luxemburg. Cette description pathétique de Jogisches à la commémoration pour Luxemburg est ainsi censée renforcer l'horreur et la violence d'un événement constitutif de la mémoire et légitimité nationale est-allemande.

Toutefois, le choc que l'assassinat de Liebknecht et Luxemburg provoque chez les militants et, plus généralement, auprès de l'ensemble de la population ouvrière berlinoise est réel : la violence de leur exécution est une réelle surprise et l'émoi qu'elle suscite sincère. On a évoqué plus tôt la procession organisée en leur honneur à la fin janvier, qui réunit de nombreux participants et constitue une manifestation de grande ampleur.²³ On voit comment l'hôtel Eden incarne, dans les récits des militants, le symbole de la répression et est ainsi érigé en quartier général de la contre-révolution. Le bâtiment est ainsi quasi-systématiquement cité dans les témoignages, et nombre d'individus offrent des détails sur leur réaction personnelle à la nouvelle des assassinats. D'une manière générale, on a vu que l'Ouest de Berlin, marqué par une sociologie plus favorable au MSPD, devient durant la révolution et notamment lors de l'insurrection de janvier, une base de repli et de réorganisation du gouvernement. Alors que l'on se bat pour le contrôle des espaces centraux, l'Ouest demeure un territoire de repli où dominent les groupes armés pro-gouvernementaux et où les leaders du KPD trouvent la mort. Cependant, la répression gouvernementale s'exerce également au cœur des espaces d'affrontement, et s'organise donc aussi de manière ultra localisée.

AU CŒUR DES COMBATS : UNE RÉPRESSION LOCALISÉE

Durant les épisodes insurrectionnels de janvier 1919 et mars 1919, les combats entre forces du gouvernement et insurgés se déroulent au sein de territoires délimités. Qu'il s'agisse du quartier de la presse, de celui de l'Alexanderplatz ou des quartiers ouvriers de l'Est berlinois, la répression s'exerce alors à l'échelle locale du quartier. On

²³ Jones, p.248-249

s'intéresse ici à la logique de cette répression, qui s'exerce dans les quartiers du centre en janvier 1919. En mars 1919, les soldats gouvernementaux pénètrent au cœur des espaces ouvriers de l'Est, notamment dans le quartier oriental de Lichtenberg, où s'exerce la partie la plus meurtrière et violente de la répression gouvernementale.

Les casernes du centre historique, au cœur de la répression de l'insurrection de janvier 19

Durant l'insurrection de janvier 1919, c'est principalement le centre-ville qui est le terrain des combats opposant les forces gouvernementales aux insurgés. On étudie ici la façon dont s'organise la répression au sein de deux épicycles des combats : la rédaction de Vorwärts dans le quartier de la presse et la préfecture de police sur l'Alexanderplatz. Dans les deux cas, les insurgés, une fois vaincus, sont emmenés dans deux casernes à proximité. Les combattants de Vorwärts, défaits le 11 janvier, sont ainsi transportés à la Caserne Dragoner, située dans la Blücherstrasse. Parmi eux se trouve Gustav Krüger, qui raconte :

« Les bourgeois excités nous ont accueillis à l'extérieur [de Vorwärts] en hurlant de rage et commencèrent à nous agresser. On nous emmena à la caserne Dragoner de la Blücherstrasse, où nous fûmes mis au pied du mur et où plusieurs canons de mitrailleuses furent pointés sur nous, menaçants. [...] Vers 9 heures du soir, on nous a soudain demandé de nous mettre en rang. La troupe ivre, baïonnette au canon, nous entourant en rang serrés, nous sortîmes dans la nuit noire»²⁴.

Gustav Krüger et les autres prisonniers sont alors emmenés à Moabit, dans la prison de la Lehrterstrasse, la même qui avait été libérée par les ouvriers le 9 novembre. Il souligne la violence des soldats du gouvernement à l'égard des prisonniers, violence qui est également mentionnée par d'autres militants.

²⁴ SGY 30/370 Gustav Krüger p.1-2

Cläre Derfert Casper, ouvrière métallurgiste membre des délégués révolutionnaires, évoque le sort des prisonniers de la caserne Dragoner :

« Après que les combats autour du « Vorwärts » eurent été écrasés par les troupes gouvernementales le 11 janvier 1919, les révolutionnaires du « Vorwärts » furent emmenés à la caserne Dragoner où ils furent violentés. C'est là que furent d'abord [annotation illisible, sûrement enfermés (*gesperrt*)] puis fusillés les sept négociateurs (*Parlamentäre*) de Vorwärts !!!!.»²⁵

Derfert-Casper décrit ainsi les sévices subis par les occupants de Vorwärts, qui sont violentés et même, pour les leaders, arbitrairement fusillés sur place. Le récit des maltraitances subies est également fait par Willy Wille, militant de Neukölln :

« Lorsque la jeune Mlle Steinbring, qui avait jusqu'à la fin tenu les assaillants en joue depuis la baie vitrée du bâtiment Vorwärts, sortit désarmée du bâtiment pour se rendre, comme le reste du groupe, on se jeta sur elle en criant : « Frappez à mort la Rosa Luxemburg ! » On la maltraita terriblement et on chercha à l'abattre, mais on renonça finalement à la tuer, gardant ce spectacle pour plus tard »²⁶

Cet événement, évoqué en détail par de multiples sources²⁷, illustre d'une part la haine qui anime les soldats du gouvernement contre « Rosa la Rouge » (*Rote Rosa*), qui incarne l'ennemi par excellence. En effet, étant non seulement révolutionnaire et pro-bolchévique, mais également une femme étrangère et juive, Luxemburg condense les caractéristiques qui suscitent une violence extrême de la part de ses adversaires. Mme Steinbring, visiblement originaire de Neukölln, parvient à échapper à l'exécution mais son passage à tabac ainsi que les humiliations que lui font subir les soldats du gouvernement illustrent les abus dont les insurgés incarcérés sont victimes.

La plupart des individus emprisonnés à la caserne sont ensuite répartis dans les différentes prisons berlinoises, notamment celles de Moabit. Cläre Derfert Casper, en

²⁵ SGY 30/129 Derfert Casper, p.31

²⁶ SGY 30/684 Willy Wille, p.56

²⁷ Mark Jones consacre à Mme Steinbring une sous-partie dans « Atrocities and Remobilization », chapitre où sont évoquées dans le détail les exactions commises à la caserne Dragoner, *Founding Weimar*, p.216

tant que membre du *Vollzugrat*, se charge avec une camarade de faire le tour des prisons afin d'établir une liste des militants vivants²⁸. Elle se rend aussi à la morgue le 14 janvier, pour identifier et compter les insurgés tués :

« Jamais de ma vie je n'oublierai les heures passées dans le bureau de la morgue ! Il y avait 144 morts, dont 10 inconnus, victimes de l'ennemi de classe, du militarisme allemand et de ses acolytes sociaux-démocrates. »²⁹

La répression de l'occupation de la rédaction de *Vorwärts* s'effectue ainsi d'abord à une échelle locale, les militants étant détenus dans la caserne située à proximité du bâtiment occupé. On observe le même cas de figure lors de la prise de la préfecture de police par les forces du gouvernement dans la nuit du 11 au 12 janvier. Il est important de préciser que l'assaut sur la préfecture est effectué par les troupes de la caserne Maikäfer de la Chausseestrasse, celle-là même qui avait été prise d'assaut par les ouvriers le 9 novembre³⁰. Après la victoire des forces du gouvernement sur les insurgés de la préfecture, les prisonniers sont emmenés à la caserne Alexandre, située au 56 Alexanderstrasse, soit presque en face de la préfecture. La caserne Alexandre avait été occupée par les militants dès le 9 novembre³¹, puis également attaquée lors du début de l'insurrection sur l'Alexanderplatz le 5 janvier³². Une fois reprise par les troupes gouvernementales, elle constitue la base de l'offensive contre la préfecture. Lorsque les insurgés sont vaincus, ils sont emmenés captifs à la caserne Alexandre.

S'il parvient à s'enfuir, Erich Wundersee relate la dimension complètement arbitraire de la répression qu'il observe à la caserne :

« [...] la préfecture a été prise et nous avons été emmenés avec environ 240 personnes vers ce qui était à l'époque la caserne Alexandre et qui n'est plus

²⁸ SGY 30/129 Derfert-Casper p.31

²⁹ Ibidem p.31

³⁰ Jörn Schütrumpf (ed.), *Spartakusaufstand. Der unterschlagene Bericht der Untersuchungsausschusses der verfassunggebenden Preussischen Landesversammlung über die Januar-Unruhen 1919 in Berlin*. Berlin, Dietz Verlag, 2018, p.355

³¹ SGY 30/389 Artur Lehmann, p.22

³² Jörn Schütrumpf (ed.), *Spartakusaufstand. Der unterschlagene Bericht der Untersuchungsausschusses der verfassunggebenden Preussischen Landesversammlung über die Januar-Unruhen 1919 in Berlin*. Berlin, Dietz Verlag, 2018, p.425

aujourd'hui qu'une ruine. Je tiens à préciser que huit personnes ont été fusillées devant la porte et que, comme il y avait toutes sortes de types dans la soi-disant *Reichswehr* de l'époque, nous avons tenté par tous les moyens de sortir de cet enfer. Et je dois ajouter que lorsque j'y suis passé ce matin, car je descends souvent la *Kleinallexanderstrasse*, je me suis demandé comme à chaque fois comment nous avons réussi, à l'époque, à franchir le haut portail de fer »³³.

Erich Wundersee fait état d'exécutions sommaires semblables à celles qui se déroulent à la caserne Dragoner. S'il parvient à s'échapper, il apparaît cependant très marqué par l'épisode, qui hante encore ses trajectoires dans Berlin-Est. Cette superposition chronologique est très intéressante, car elle montre comment l'espace urbain, parcouru des décennies plus tard, réactive le souvenir, sûrement traumatique, de la répression. La description des mauvais traitements et exécutions sommaires subies par les militants permet ainsi de mesurer la dimension totale de l'affrontement, ainsi que la puissance des oppositions entre les soldats du gouvernement, issus pour certains des corps francs et attachés à l'Ancien régime, et les militants révolutionnaires. Pour ces derniers, la violence de la répression marque la rupture définitive avec la social-démocratie gouvernementale. Les casernes constituent donc les espaces centraux de cette répression localisée dans le centre-ville. Elles symbolisent par ailleurs les évolutions rapides de cette période révolutionnaire marquée par une forte instabilité. En effet, ce sont des casernes occupées par les révolutionnaires le 9 novembre qui constituent, en janvier 1919, les bases de la répression et de la violence gouvernementales contre les insurgés. Toutefois, en mars 1919 les combats se déroulent directement au sein des quartiers ouvriers où habitent les militants. Il nous faut voir dans quelle mesure la répression gouvernementale s'inscrit alors dans les territoires ouvriers, et quels espaces sont utilisés pour détenir, voire exécuter, les insurgés.

Les affrontements dans les quartiers ouvriers : mars 19 entre Neukölln et Lichtenberg

On a vu que la grève générale qui débute le 3 mars 1919 provoque des affrontements entre les forces de la gauche radicale et les soldats du gouvernement dans le centre-ville, plus précisément à l'Alexanderplatz. La garde républicaine ainsi que la DMP font

³³ SGY 30/699 Erich Wundersee, p. 33-34

face aux troupes du général Lüttwitz³⁴ et les combats se poursuivent durant plusieurs jours. Mais le centre-ville n'est pas le seul terrain des affrontements. A Lichtenberg, quartier ouvrier de l'Est berlinois, les insurgés sont nombreux, organisés, et disposent d'armes ainsi que d'un réseau de solidarité efficace. Dès le 3 mars, les combats s'engagent donc entre les troupes du gouvernement stationnées à Lichtenberg et les militants. Le 3 mars, ces derniers attaquent une école de la Mollendorfstrasse, où se trouve une division « réactionnaire »³⁵ de la garde républicaine ayant refusé de rendre les armes. Franz Beiersdorf, membre de la DMV et natif de Lichtenberg, relate dans le détail les affrontements auxquels il participe dans son quartier natal. Après avoir participé à l'assaut de l'école de la Mollendorfschule, qui est un succès pour les insurgés, il décrit un autre épisode majeur, celui de la prise de la préfecture de police de Lichtenberg, qui s'effectue durant la nuit entre le 7 et le 9 mars 1919³⁶ :

« La préfecture de police de Lichtenberg était le dernier bastion de la contre-révolution dans notre arrondissement. Elle devait être prise. [...] L'ordre de partir arriva. Nous nous sommes avancés, serrés contre les maisons. L'équipe du SMG, dont je faisais partie, prit à gauche. Au 7 de la Normannenstrasse, nous avons rapidement fumé une cigarette [...] Il faisait très froid ce matin-là. Comme nous devons rester immobiles au même endroit pour ne pas nous faire repérer, le gel nous pénétrait jusqu'aux os. Soudain, une lumière s'alluma sur le toit de la préfecture de police. Tout était plongé dans une clarté aveuglante. « Ils nous ont repérés », a crié Albert. En un éclair, nous avons reculé notre SMG [mitrailleuse] de dix mètres. [...] Des tirs nourris s'abattirent sur les fenêtres et l'entrée de la présidence, les vitres s'entrechoquèrent, les croisées se brisèrent »³⁷.

L'assaut de la préfecture mobilise de nombreuses armes, y compris des mitrailleuses, qui provoquent d'immenses dégâts matériels, ainsi que la mort de 10 personnes et 20 blessés³⁸. Il s'agit cependant d'une victoire des insurgés, soutenus par la population dont l'hostilité aux lieutenants et commissaires de police pro-gouvernementaux est

³⁴ Jones, p.264

³⁵ SGY 30/460 Kurt Netball, p.8

³⁶ Jones, p.268

³⁷ SGY 30/59 Franz Beiersdorf, p.20-21

³⁸ SGY 30/59 Franz Beiersdorf, p.25

soulignée par Beiersdorf.³⁹ Arthur Becker, qui habite alors chez ses parents au 226 de la Frankfurter Allee est envoyé par son père constater les dégâts des tirs sur la boutique de fleurs familiales, située à l'angle de la Möllendorfstrasse et de la Frankfurter Allee.⁴⁰ Il peut observer les fonctionnaires détruire les dossiers de police, vraisemblablement pour ne pas qu'ils tombent entre les mains des insurgés⁴¹. Puis, il est témoin de l'assaut sur la préfecture, qu'il décrit :

« J'avais maintenant une vue dégagée sur la préfecture. Il y a eu un coup de feu depuis la préfecture, puis un coup de feu de mon ami, et cela se répéta plusieurs fois. »⁴²

On retrouve ici l'importance de la préfecture locale, occupée par l'ordre gouvernemental et prise d'assaut, comme le 9 novembre à l'Alexanderplatz, par les insurgés. Comme la préfecture de Charlottenburg, celle de Lichtenberg est une préfecture locale d'un quartier qui n'est pas encore techniquement considéré comme partie intégrante de Berlin. On observe ici comme un effet miroir entre ces deux préfectures locales de l'Ouest et de l'Est, qui deviennent les étendards respectifs des forces gouvernementales et des insurgés. Encore une fois, les protagonistes utilisent à leur avantage la diversité des échelles, et donc des bâtiments stratégiques, qui sont garantis par l'absence de centralisation au sein de l'agglomération berlinoise. Lorsque le centre devient problématique à contrôler, il s'agit donc pour chaque groupe de se retrancher dans un espace sécurisé et solidaire, où l'on revendique sa force en investissant les bâtiments symboliques locaux.

La nouvelle de la prise de la préfecture, qui s'accompagne de la rumeur du meurtre de 60 policiers du gouvernement⁴³, contribue à l'organisation d'une répression systématique des espaces de résistance ouvrière, déjà préparée depuis le début de la grève générale. A Neukölln, Helen Zirkel, qui est nommée le 9 mars déléguée jeunesse de la cellule locale du KPD⁴⁴, relate l'ampleur de la répression :

³⁹ Ibidem p.22-24

⁴⁰ SGY 30/1168 Arthur Becker p.2

⁴¹ Ibidem p.2

⁴² Ibidem p.5

⁴³ Jones, p.268

⁴⁴ SGY 30/57 Helen Behr-Zirkel, p.7

« Puis la grève générale éclata. Ce jour-là, Neukölln était bouclé par les soldats. Je voulais rentrer chez moi, mais le pont Kottbusser était barricadé par les Blancs, le quai Maibach (*Maibachufer*) aussi, et il n'était plus possible de traverser. Ils construisaient encore une barricade près d'un pont, je suis donc passée par là en rampant. Les combats commencèrent. Les maisons ont été passées au peigne fin. Ceux qui avaient une carte du parti [KPD] étaient fusillés dans la cour. »⁴⁵

On voit que la répression suit une logique d'encerclement, empêchant les militants de s'échapper mais aussi d'autres renforts ouvriers de se rendre sur place. Une fois le barrage effectif, l'ensemble des espaces, y compris les habitations privées, sont les cibles d'interventions des soldats. Ces derniers sont stationnés dans une école, Elbestrasse, non-loin du domicile de Zirkel. On a vu précédemment comment cette dernière était parvenue à fuir son appartement avec un camarade russe pour se réfugier non-loin chez un camarade. Recherchée par les troupes du gouvernement, elle parvient à échapper à l'arrestation et constate la retraite des forces gouvernementales. On peut supposer que ces dernières sont désormais toutes redirigées de l'autre côté de la Spree, l'Est berlinois étant l'épicentre des combats. En effet, les combats de l'Alexanderplatz progressent vers l'Est depuis le 8-9 mars, les troupes gouvernementales suivant l'axe majeur de l'Est berlinois, la Frankfurter Allee (aujourd'hui la fameuse Karl-Marx Allee). Leur progression est rendue difficile par la création de barricades par les insurgés, qui tentent de retarder l'avancée des soldats d'Ebert. Franz Beiersdorf, toujours actif dans son quartier de Lichtenberg, décrit la stratégie des troupes de *Freikorps* :

« Le 12 mars 1919, Lichtenberg fut complètement coupé du monde extérieur par les troupes des Freikorps, dirigées par d'anciens officiers impériaux. Tous les marins rouges, les soldats et les ouvriers en lutte des entreprises de Lichtenberg et de Friedrichshain furent repoussés dans un espace restreint »⁴⁶.

Les soldats suivent donc la même méthode qu'à Neukölln et procèdent à l'encerclement des insurgés, qui sont forcés de reculer de plus en plus vers l'Est. Leurs

⁴⁵ Ibidem p. 5

⁴⁶ SGY 30/59 Franz Beiersdorf p.26

barricades ne parviennent pas à stopper l'avancée des troupes gouvernementales, qui progressent dans Friedrichshain, atteignant Weberwiese, puis la Boxhagener Platz⁴⁷ et parvenant ainsi à la limite de Lichtenberg.



Figure 20: Barricades dans la Lebuser Strasse, à Friedrichshain. Copyright : Alfred Grohs.

⁴⁷ SGY 30/59 Franz Beiersdorf p.26-27



Figure 21: Barricades dans l'Est berlinois. Source: Alamy, DPA

On voit dans les images ci-dessus comment les barricades sont constituées de matériaux de fortune, c'est-à-dire avec des pavés, mais aussi des caisses, chariots et autres matériaux faciles à se procurer dans des quartiers d'habitation. L'ensemble des habitants sont d'ailleurs mobilisés, comme le souligne Beiersdorf :

« Les femmes et les jeunes de Lichtenberg et Friedrichshain apportaient constamment des munitions. La jeunesse ouvrière accomplissait de véritables exploits. Atteignant les maisons, ils apportaient du café chaud et de la nourriture aux ouvriers qui se battaient jusqu'aux barricades, derrière lesquelles les marins et les ouvriers tiraient salve sur salve et repoussaient l'attaque. »⁴⁸

Cependant, les barricades finissent par céder et une répression inédite de par sa violence s'organise à Lichtenberg. Après avoir tenté de fuir avec des camarades, Beiersdorf est arrêté par des soldats du gouvernement et emmené à leur quartier général local, le restaurant *Schwarzen Adler*, situé à l'angle de la Frankfurter Allee et de la Gürtelstrasse. Il raconte:

« [...] nous étions arrivés au *Schwarzen Adler* [...] L'aubergiste, courbé en deux, disposait sur les tables des draps blancs comme neige. Nos bourreaux, entourés de mercenaires en armes, la poitrine couverte de médailles et autres décorations

⁴⁸ SGY 30/59 Franz Beiersdorf, p.26

impériales, prirent place à ces tables. Le long des murs se tenait une dense file de soldats, le fusil au pied, attendant ce qui arrivait»⁴⁹

On voit bien que Beiersdorf insiste sur la proximité des hommes avec l'Ancien régime par le biais des décorations. Chacun à leur tour, les prisonniers sont soumis à un interrogatoire dans cette salle de restaurant devenue tribunal militaire. Le lieutenant commence à interroger un des militants :

« Avez-vous participé aux combats contre nous ? Des témoins nous ont raconté comment ils avaient distribué des vivres militaires à la population. Le camarade a répondu : « L'armée allemande est démobilisée, les soi-disant biens de l'armée appartiennent au peuple, le peuple a tout gagné honnêtement ». Le lieutenant hurla: « Ce salaud, ce chien de spartakiste fait encore un discours de propagande ici ». Il feuilleta avec excitation son passeport. « Tu es allé à l'Est et tu as fraternisé avec les Russes ? Montre-moi ce que tu as dans les poches, frère de la réconciliation ». Un mercenaire s'est avancé et a fouillé dans ses poches. Quand il voulut se défendre, il fut assommé. Il tomba à genoux. Le lieutenant cria : « Sors-le, élimine-le, il est coupable ». Il fut la première victime. C'était un meurtre, un meurtre froid et cruel »⁵⁰

On voit ici à quel point les exécutions sont arbitraires et sommaires. Beiersdorf insiste par ailleurs sur l'hostilité du lieutenant à l'égard des bolchéviques. Il s'agit là d'une réalité, la peur du bolchévisme étant une des causes du recours à une telle violence. Aussi, on peut supposer que les rapports qu'entretiennent RDA et URSS au moment du témoignage influencent les souvenirs de Beiersdorf. Ce dernier détaille d'autres actes de violence arbitraire, notamment à l'égard d'une camarade accusée d'avoir donné du café aux combattants :

« La femme, tremblant de la tête aux pieds secoua la tête et dit aux officiers : « Je ne connais aucun de ces hommes ». « C'est bien ce que je pensais, espèce de sale rouge, tu vas voir ce que tu vas voir » Le lieutenant se pencha vers lui et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Les mercenaires traînèrent la femme à l'arrière de la salle de danse. [...] Nous l'entendîmes se faire fouetter »⁵¹

⁴⁹ SGY 30/59 Franz Beiersdorf, p.29-30

⁵⁰ SGY 30/59 Franz Beiersdorf, p.30-31

⁵¹ Ibidem p.31-32

Ces scènes extrêmement violentes montrent la dimension purement arbitraire de la répression, permise par Noske qui a instauré la loi martiale (*Schiessbefehl*) dans l'ensemble du quartier. Beiersdorf voit ainsi ses camarades interrogés puis fusillés à l'extérieur du restaurant, sans autre forme de procès. Il n'a toujours pas été interrogé une fois le soir tombé et est alors enfermé avec les autres militants alors que les soldats vont dîner. C'est alors qu'il prend les choses en main :

« Je me suis levé et j'ai tâté le sol du mangeoire. J'y trouvai quelques morceaux de gâteau de colza, de vieux clous et des boulons. « Qu'est-ce que tu fais ? » me demanda mon camarade, fatigué. Une pensée me traversa l'esprit. Je chuchotai : « Est-ce que j'ose ? Parce que je suis foutu de toute façon ». « Tu crois ? », répondit-il, et du coin de la pièce, un camarade me chuchota : "Essaie, essaie". Je suis retourné à tâtons vers la caisse, ai cherché le gros clou et j'ai trouvé un burin... Pendant des heures, je rongei avec le burin le mur, qui avait plus de 100 ans et était plein de salpêtre. Vers une heure du matin, j'ai pris en main la première brique. Peu de temps après, j'avais dégagé la troisième et la quatrième pierre ainsi que l'extrémité d'une barre de fer.[...] J'étais bouleversé. Épuisé, je m'arrêtai. Mes cheveux étaient trempés de sueur et mes mains pleines de sang. Vers trois heures, je fis mes adieux à mes camarades. Aucun d'entre eux ne voulait oser tenter de s'échapper avec moi. Certains avaient été tellement battus qu'ils ne pouvaient plus bouger. ...] Je rassemblai toute ma force et mon énergie et fis passer mon torse à travers le trou, pouce par pouce. »

Beiersdorf fait ici le récit extraordinaire de sa propre fuite, qui lui permet d'échapper à une mort certaine. Sa description de la violence de la répression dans le quartier de Lichtenberg montre à quel point les forces gouvernementales considèrent comme dangereuse l'insurrection de mars. Dans les quartiers ouvriers, les forces gouvernementales occupent des lieux variés, comme les écoles ou les restaurants, depuis lesquels ils combattent des militants qui bénéficient eux d'un réseau de solidarité ouvrière plus étendu. Toutefois, le déséquilibre numérique ainsi que le recours à des machines militaires joue en faveur des forces gouvernementales, qui prennent ensuite le contrôle des quartiers insurgés en suivant un processus précis. D'abord encerclés, les militants ne peuvent ni s'échapper ni recevoir de renforts depuis d'autres quartiers ou espaces. Ensuite, la permissivité des dirigeants permet aux

soldats de tirer sur l'ensemble de la population sans craindre de conséquences. C'est donc une violence brute qui s'exerce, et qui plonge la population ouvrière dans une peur marquante. Par ailleurs, les occupations d'espaces stratégiques et symboliques, comme la préfecture de Lichtenberg, montrent bien comment les acteurs tentent de tirer profit de l'échelle locale.

Finalement, les espaces de la répression s'inscrivent à différents niveaux de l'espace urbain. D'une part, l'Ouest berlinois largement dominé par les partisans du gouvernement fait office de base arrière aux forces armées. Cependant, la répression s'inscrit au cœur des espaces d'affrontements, qu'ils soient localisés dans le centre-ville, comme au quartier de la presse, ou au cœur des quartiers ouvriers. La répression de mars 1919 demeure une expression inédite de la violence d'état. Son bilan humain, compris entre 1500 et 3000 morts, est énorme.



Figure 22: Exécutions sommaires à Lichtenberg par les troupes du gouvernement, mars 1919.
Source: Bundesarchiv, Bild 102_00539 Gross Alfred/ CC-BY-SA 3.0

Il faut toutefois rappeler un élément majeur de la recherche effectuée. Les récits des militants font en effet partie d'un corpus très particulier décrit dans l'introduction. Les

individus interrogés le sont par une organisation affiliée au SED, parti au pouvoir en RDA. On a montré comment certains éléments de leurs récits servaient directement la mémoire nationale de la révolution telle qu'elle était dictée par les dirigeants. Pour approfondir cette question du contexte de production des témoignages, de l'adhésion à une historiographie nationale et de la marge de manœuvre individuelle des individus interrogés, on proposera un épilogue consacré aux militants après 1919.

ÉPILOGUE

LES MILITANTS APRÈS 1919

On a étudié dans le détail les récits de la ville révolutionnaire par les militants. En se concentrant sur les espaces urbains évoqués, on a pu s'intéresser de près aux logiques d'appropriation de l'espace urbain ainsi qu'aux pratiques proprement révolutionnaires qui s'y installent. Il est cependant capital de revenir en détail sur les parcours des militants, dont la compréhension est nécessaire pour aborder de façon critique la source, ainsi que son contexte extrêmement particulier de production, de façon critique. Cet épilogue est donc consacré aux trajectoires des militants après la révolution de 1918-1919. Il est en effet nécessaire d'avoir en tête leurs expériences de la république de Weimar, du IIIe Reich mais aussi les motivations personnelles des militants qui les poussent à témoigner. Enfin, on s'intéressera au rôle des chercheurs de l'IML, qui transparaît dans les archives sous la forme d'entretiens ou de notes dans la marge.

LES MILITANTS PENDANT WEIMAR ET LE IIIE REICH

Un nouvel ordre politique : activisme durant la République de Weimar

On a vu que les insurrections de janvier et de mars 1919 sont réprimées dans le sang par le gouvernement social-démocrate. Ce dernier parvient à maintenir son assise à la tête de la République allemande, confirmé par son score élevé aux élections d'une Assemblée Constituante de janvier 1919. Les épisodes berlinois de la répression poussent un certain nombre de militants à la fuite. Fritz Ulm quitte ainsi sa ville natale à cause de son implication dans les combats au quartier de la presse. Toutefois, il n'interrompt pas pour autant son activité militante :

« [J'] échappai de peu à l'arrestation par les troupes de Noske et dû fuir Berlin. Je partis alors pour Sassnitz auf Rügen, comme liaison pour des communistes finnois .Là-bas, je faisais passer clandestinement des armes et du matériel illégal par

la Suède vers la Finlande. Après quelques mois, j'ai quitté Sassnitz et me suis installé à Bernau où j'organisai le Parti communiste local »¹

On voit ici qu'à peine les militants échappent à la répression berlinoise qu'ils poursuivent immédiatement d'autres activités clandestines, ici le soutien aux communistes finlandais. Cependant, le témoignage de Fritz Ulm illustre aussi l'enjeu d'implantation de la gauche radicale, incarnée par le KPD dans l'ensemble des villes allemandes. Les militants contribuent ainsi à solidifier le nouveau parti, qui incarne une nouvelle force politique majeure à gauche. Le KPD, fondé à la fin décembre 1918, vient en effet menacer l'hégémonie des sociaux-démocrates et s'inscrit durablement dans le paysage politique de la république de Weimar. Il capte ainsi l'ensemble des militants de la gauche radicale, mettant en difficulté l'USPD, qui finit par se dissoudre en 1922. C'est en son sein que s'organisent l'immense majorité des militants étudiés. Comme Fritz Ulm, Martha Globig est envoyée par Wilhelm Pieck à Braunschweig, où elle doit prendre contact avec August Merges, président de la République des conseils de Braunschweig². Une fois rentrée à Berlin, elle est élue à la Centrale des Jeunesses socialistes libres et détaille les enjeux majeurs de recrutement :

« La tâche la plus importante était la création d'organisations dans toute l'Allemagne. C'est à cet effet que les membres de la Centrale parcouraient le Reich et organisaient des tournées d'agitation plus ou moins longues »³.

Le KPD, qui s'est créé dans un contexte très berlinois, doit désormais diffuser ses idées par le biais de ses militants dans l'ensemble du pays. C'est à travers ce prisme de l'enjeu de diffusion qu'il faut donc comprendre les nombreux déplacements des militants. Ils contribuent ainsi à l'installation locale du KPD dans les villes allemandes, depuis le centre berlinois du parti. C'est cependant à Berlin que se déroule, en mars 1920, une nouvelle mobilisation populaire. A la suite de la dissolution de la troupe de *Freikorps* Ehrardt par le gouvernement, des troupes dirigées par le général Lüttwitz, déjà impliqué dans les répressions de 1919, marchent sur Berlin. Willy Jentsch, habitant de Lichtenberg, se souvient :

¹ SGY 30/643 Fritz Ulm, p.2

² SGY 30/223 Martha Globig p.107

³SGY 30/223 Martha Globig p.111

« Ce ne fut ainsi pas une grande surprise pour nous d'apprendre un matin que le gouvernement du Reich avait pris la fuite et que Kapp et ses bandits étaient entrés dans Berlin. Nous avons seulement été surpris par le zèle avec lequel les dirigeants du SPD et des syndicats ont soudainement appelé à la grève générale et à la résistance armée. »⁴

On lit dans ces mots l'amertume des militants, violemment réprimés lors de la grève générale de mars 1919 et à qui le gouvernement demande désormais la même chose pour assurer sa protection. L'appel à la grève générale est signé par le SPD, l'USPD et le KPD. Il provoque d'importantes mobilisations, surtout à Berlin où les ouvriers reprennent les armes contre les *Freikorps*. La grève permet l'échec du putsch de Kapp et le rétablissement du gouvernement. Pour les militants, cet épisode est logiquement interprété comme illustrant l'hypocrisie du gouvernement social-démocrate, prêt à s'allier avec des partisans de l'Ancien régime anti-démocratiques pour réprimer les ouvriers, tout en s'appuyant sur ces derniers en cas de menace.

En ce début des années 20, marquées par l'instabilité politique ainsi que l'importante crise économique que connaît l'Allemagne, les militants poursuivent leur activité au sein du parti, où ils occupent pour la plupart des fonctions officielles. Le parcours de Fritz Globig, qui exerce différents postes au sein du parti dans tout le pays, illustre autant la forte mobilité des militants ainsi que le dynamisme du jeune parti. Globig est rédacteur auprès du *Rote Fahne* ainsi que secrétaire auprès du comité central du KPD berlinois entre 1921 et 1923. Il est ensuite journaliste et chef de faction à Brême jusqu'en 1926, rédacteur en chef du journal du KPD *Sächsische Arbeiterzeitung* à Leipzig et rentre à Berlin en 1930, où il est membre du Comité central pour l'aide internationale aux travailleurs⁵. Ainsi, les militants intègrent les structures officielles du KPD, au sein duquel ils poursuivent leur engagement politique, dont la nouvelle nature a été façonnée par l'expérience de la guerre et de la révolution réprimée. L'arrivée d'Adolf Hitler au pouvoir en 1933 marque cependant un tournant majeur dans les biographies des militants.

⁴ SGY 30/965 Willy Jentsch, p.5

⁵ SGY 30/222 Fritz Globig, p.3

Le récit du nazisme : persécutions, arrestations et émigrations

Le KPD est en effet interdit dès mars 1933, après que la responsabilité de l'incendie du Reichstag lui a été attribuée. L'interdiction du parti marque une nouvelle fois l'entrée des militants dans la clandestinité. On a vu comment les récits de la répression nazie jouaient un rôle central dans la légitimation de la politique est-allemande : « comme survivants du combat antifasciste contre Hitler, les Vieux Communistes incarnaient la prétention du régime du SED à la légitimité »⁶. Si l'on ne les étudie pas en détail, on s'intéresse donc à l'expérience de la répression nazie telle qu'elle est décrite par les militants, ainsi qu'aux différents parcours que suivent ces derniers.

La période du III^e Reich correspond à une période clé de la vie des militants. En effet, la décennie 1933-1945 s'avère particulièrement traumatique mais sa mobilisation rétrospective constitue aussi un outil majeur de légitimation politique. L'étude du corpus permet tout d'abord de montrer la dimension massive de la répression des militants de gauche par le pouvoir hitlérien. Près d'un tiers des militants du corpus sont ainsi arrêtés durant la période nazie. Si certains sont emprisonnés pour de courtes périodes puis relâchés, d'autres passent de nombreuses années internés dans des camps de concentration. Fritz Zikeslky, le déserteur de Neukölln, est interné entre 1940 et 1945 au camp de Sachsenhausen, au Nord-Est de Berlin⁷. Dans son témoignage, une partie est intitulée « la marche de la mort des internés de Sachsenhausen, 1945 »⁸. De nombreux militants relatent leurs activités clandestines durant la période nazie, comme Otto Richter qui évoque avoir dissimulé des armes pour les utiliser contre le gouvernement hitlérien⁹. Toutefois, dès 1934, Otto Richter quitte l'Allemagne nazie pour Moscou, où il travaille au département de l'aide sociale. Il fait partie de tout un sous-groupe d'une dizaine militants qui émigrent et quittent l'Allemagne dans les années 1930. La majorité d'entre eux se rend en toute logique en URSS, à Moscou, où certains se sont déjà établis avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir. C'est le cas de Martha Globig, qui accompagne son mari Fritz, parti à Moscou sur décision du parti en 1931, où il travaille au département d'aide internationale des

⁶ C Epstein p.7 Old Communists

⁷ SGY 30/709 Fritz Zikelsky, p.2

⁸ SGY 30/709 Fritz Zikelsky, couverture du dossier.

⁹ SGY 30/522 Otto Richter p.29

travailleurs (*Internationale Arbeiterhilfe*)¹⁰, occupant le même poste qu'à Berlin. Martha Globig, elle, travaille jusqu'en 1935 en tant que collaboratrice scientifique auprès de l'Institut historique de l'académie communiste (*Historisches Institut der Kommunistischen Akademie*)¹¹. Cependant, si l'exil en URSS permet aux militants d'échapper aux persécutions nazies, ils sont aussi les victimes des purges staliniennes de la fin des années 30. Fritz Apelt, ouvrier berlinois qui a travaillé au sein de différents journaux affiliés KPD dans les années 20¹², fuit l'Allemagne pour l'URSS en 1935 où il est correspondant de presse. En 1942, il écope d'un « blâme sévère avec avertissement sérieux » pour « manque de vigilance au sein du Parti »¹³. Gertrud Alexander, qui quitte l'Allemagne pour l'URSS dès les années 20 est également arrêtée en 1937 mais rapidement relâchée¹⁴, tout comme Bruno Mahlow, le leader des spartakistes de Kreuzberg, relâché en 1938¹⁵. Lorsqu'il évoque ces années-là dans son témoignage, il ne fait aucune mention de cette arrestation.

D'autres militants n'ont toutefois pas la chance d'être rapidement libérés par le NKVD. Erich Wundersee, qui avait travaillé avec Eichhorn à la préfecture, adhère au KPD en 1920 et travaille à l'ambassade soviétique en 1923-1924. Cette-année là, il est arrêté et condamné un an plus tard à 3 ans et demi d'incarcération pour « préparatifs de haute trahison ». Déjà rudement éprouvé par les années Weimar, il fuit l'Allemagne pour l'URSS en juillet 1933, où il travaille comme mécanicien. En 1941, il est arrêté par le NKVD et condamné à huit ans de camp de travail. Relâché en 1949, il n'obtient la permission de rentrer en RDA qu'en 1957¹⁶. Les époux Globig ont un destin similaire : tous deux sont arrêtés en novembre 1937 par le NKVD et condamnés à 10 ans de travaux forcés pour « activité contre-révolutionnaire ». Fritz Globig développe une pneumonie en 1943 et n'est relâché qu'en 47, où il est envoyé à l'hôpital. Entre 1948 et 1955, il est encore soumis au travail forcé dans le puits 36 à Karangada au Kazakhstan tandis que Martha Globig, elle, est ouvrière dans une usine pour chaussures jusqu'à sa réhabilitation en 1956, date à laquelle elle est autorisée à rentrer en RDA.

¹⁰SGY 30/222 Fritz Globig, p.3

¹¹ *Wer war wer in der DDR*, "Martha Globig".

¹² SGY 30/19 Fritz Apelt, p.492

¹³ *Wer war wer in der DDR* "Fritz Apelt"

¹⁴ *Wer war wer in der DDR* "Gertrud Alexander"

¹⁵ *Wer war wer in der DDR* "Bruno Mahlow"

¹⁶ *Wer war wer in der DDR* "Erich Wundersee"



Figure 23: Martha Globig, sûrement dans les années 50. Source: Bundesarchiv

On voit bien ici comment l'expérience du nazisme est un épisode majeur des biographies des militants, ainsi qu'une période dont l'évocation a posteriori a un intérêt majeur pour la société contemporaine de RDA. Par ailleurs, les trajectoires d'émigration des militants mettent aussi en évidence la violence de la répression stalinienne des années 30, qui n'épargne pas les fidèles du KPD ayant dédié leur vie entière au militantisme politique. Ces violences subies sont toutefois passées sous silence dans les témoignages auprès de l'IML. Entre temps, les militants ont été réhabilités et sont devenus des éléments importants de la société est-allemande. Se devant de contribuer à l'image idéalisée du mouvement ouvrier dans une Allemagne de l'Est soumise à Moscou, le récit de leurs souffrances au sein de leur propre camp paraît ainsi impossible à assumer. Désormais devenus des personnalités nationales, les militants jouent leur rôle de caution symbolique et historique du système est-allemand.

SE SOUVENIR DURANT LA RDA : ENJEUX PERSONNELS DU RÉCIT BIOGRAPHIQUE

On tente ici de comprendre comment s'articulent les motivations et objectifs personnels des militants à la production d'un discours formaté, attentivement étudié et travaillé par les chercheurs de l'IML. En effet, les questions que ces derniers posent durant les entretiens ainsi que les notes qu'ils rédigent dans les marges des textes révèlent non seulement leur positionnement scientifique mais aussi l'enjeu politique associé à la production des témoignages.

Agentivité et stratégies : des témoins qui tentent de tirer leur épingle du jeu

Avec leurs témoignages, les militants sont conscients de contribuer à l'affirmation idéologique de la structure étatique est-allemande. Comme on l'a vu dans l'introduction, ils présentent les événements de la révolution de manière téléologique, la création de la RDA intervenant comme la victoire finale des militants allemands, éprouvés par la trahison des sociaux-démocrates et la période nazie. Ainsi, le SED, qui a unifié de force SPD et KPD en 1946, est présenté comme la solution à la rupture provoquée par la révolution. Cependant, on constate que les militants ont des objectifs personnels qu'ils estiment facilités par leur contribution auprès de l'IML. Certains militants cherchent ainsi, par leur témoignage, à se mettre eux-mêmes en valeur, tentant de s'ériger en symbole de la lutte révolutionnaire. C'est ce qui transparaît d'une lettre rédigée par Artur Lehmann à l'attention du camarade Heinow de l'IML en 1973. On se situe alors dans le contexte du passage à l'ère Honecker, où les figures militantes de la révolution sont plus en retrait au sein de la mémoire nationale et collective. Lehmann écrit :

« Je voudrais réitérer ma demande que l'Institut du marxisme-léninisme me contacte pour la finalisation de mon récit. C'est à mon avis d'une grande importance, car ce récit implique trois générations d'une vieille famille berlinoise »¹⁷.

La question de la production d'un témoignage est ainsi, pour Artur Lehmann, un enjeu personnel. Dans cette lettre, il insiste aussi sur le fait qu'il est, à sa connaissance, le

¹⁷ SGY 30/389 Artur Lehmann p.37

dernier vivant à avoir assisté à la création du KPD. Il se présente ainsi auprès de l'IML comme un témoin essentiel, dont le témoignage relève, à ses yeux, d'une importance capitale. Ici, le prestige personnel associé à la production d'un témoignage est à l'origine de la contribution.

D'autres militants tentent, par le biais de leur témoignage auprès de l'IML, d'obtenir des distinctions honorifiques. C'est le cas de Clare Derfert-Casper, la seule femme des délégués révolutionnaires. Dans son dossier, l'employé de l'IML relate la visite de Derfert-Casper à l'IML pour apporter son témoignage rédigé. Il ajoute :

« En février de cette année, elle a fêté ses 40 ans d'appartenance au parti [on est en 1958]. Bien qu'un membre du WPO [*Wohnparteiorganisation der SED*] l'ait signalé à la direction du district, on avait omis de la féliciter. Cela l'a beaucoup blessée. Elle a déclaré:

« Je ne recevrai jamais la médaille Clara Zetkin, même si j'étais la seule femme dans le cercle des délégués révolutionnaires ». Je pense que nous devrions attirer l'attention du bureau Thunig sur ce point »¹⁸.

On voit ici comment l'entrevue liée à la transmission du témoignage de Derfert-Casper lui permet d'évoquer son mécontentement, ainsi que d'insister sur l'absence de distinctions reçues. Il s'agit visiblement d'une stratégie efficace, puisqu'à l'issue de sa rencontre avec Derfert-Casper, l'employé de l'IML suggère d'attirer l'attention du bureau pour qu'elle obtienne la médaille Clara-Zetkin, distinction honorifique pour les femmes membres du mouvement ouvrier créée en 1954.

Pour d'autres militants, le témoignage est un outil permettant de remédier à une disgrâce ou une exclusion du parti. C'est le cas d'Hermann Grothe, qui effectue un entretien avec l'IML en 1956. L'employé chargé de l'entretien rédige un compte-rendu dans lequel il écrit :

« Lors de l'examen du parti en 1951, le camarade Grothe fut à nouveau exclu du parti, bien que, selon lui, les cinq camarades qui l'examinaient [...] aient décidé à

¹⁸ SGY 30/129 Derfert-Casper, p.40

l'unanimité de lui remettre le document du parti/ LE 8 mai 1951, un article parut dans le *Neues Deutschland* intitulé: « Un dangereux ennemi du Parti démasqué ». C'est de lui qu'il s'agissait [...] Il a désormais adressé au ZPKK [*Zentrale Parteikontrollkommission*] la requête d'être reconnu comme vétéran du parti [...] Il parle souvent devant la jeunesse, et lorsqu'on lui demande s'il est vétéran du parti, il doit alors répondre : Pas un vétéran du parti, mais un vétéran ouvrier. »¹⁹

Ainsi, Hermann Grothe effectue cet entretien avec l'IML et relate ses souvenirs dans une tentative de prouver son attachement au mouvement ouvrier, au SED et à l'État. Comme récompense pour sa loyauté et le service rendu, il tente d'alléger sa disgrâce de 1951. On voit donc à travers ces exemples variés comment les militants font preuve d'agentivité en utilisant l'occasion d'un entretien avec un membre de l'IML pour faire valoir leurs intérêts personnels, qu'il s'agisse d'un enjeu de reconnaissance, d'une distinction ou d'un acte de clémence de la part du parti. Ces différents cas permettent par ailleurs de montrer le rôle majeur des employés de l'IML directement confrontés aux militants. Ces derniers, par le biais de rapports, mais aussi d'annotations jouent un rôle important dans la production de la source.

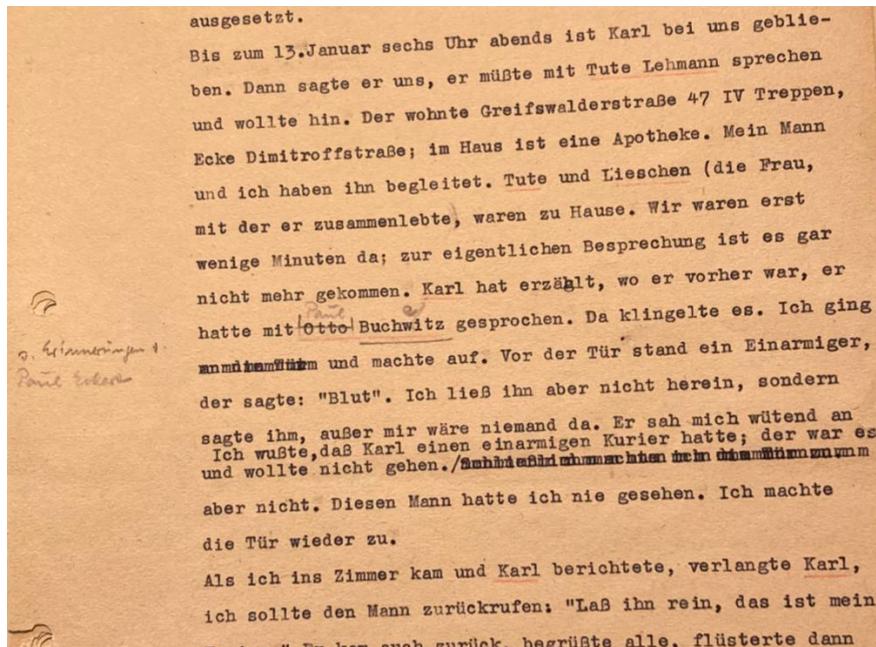
La trace des chercheurs de l'IML

On s'intéresse désormais aux traces qui révèlent le travail scientifique mais aussi les observations politiques des employés de l'IML. Ces derniers ont des tâches variables : si certains ne font que réceptionner les témoignages écrits qu'ils relisent par la suite, d'autres se rendent directement chez les militants où ils effectuent des entretiens. Enfin, ils rédigent des comptes-rendus ainsi que des observations sur les militants dans certains dossiers.

La tâche des chercheurs de l'IML est tout d'abord scientifique. En effet, ils effectuent un travail de collecte majeur, qui leur permet de comprendre les structures du mouvement ouvrier radical berlinois de 1918-1919. Il s'agit donc pour eux de faire sens de certaines confusions présentes dans les récits des militants, qui relatent des faits datant d'au moins quarante ans alors qu'ils sont eux-mêmes plutôt âgés. Ainsi, les chercheurs corrigent les dates erronées, ou encore les mauvais noms et prénoms

¹⁹ SGY 30/246 Hermann Grothe p.8

donnés aux protagonistes. Par ailleurs, ils font des liens dans les marges avec les témoignages d'autres militants, afin de comparer les récits de mêmes événements.



ausgesetzt.
Bis zum 13. Januar sechs Uhr abends ist Karl bei uns geblieben. Dann sagte er uns, er müßte mit Tute Lehmann sprechen und wollte hin. Der wohnte Greifswalderstraße 47 IV Treppen, Ecke Dimitroffstraße; im Haus ist eine Apotheke. Mein Mann und ich haben ihn begleitet. Tute und Lieschen (die Frau, mit der er zusammenlebte), waren zu Hause. Wir waren erst wenige Minuten da; zur eigentlichen Besprechung ist es gar nicht mehr gekommen. Karl hat erzählt, wo er vorher war, er hatte mit ^{Paul} Otto Buchwitz gesprochen. Da klingelte es. Ich ging ~~an die Tür~~ und machte auf. Vor der Tür stand ein Einarmiger, der sagte: "Blut". Ich ließ ihn aber nicht herein, sondern sagte ihm, außer mir wäre niemand da. Er sah mich wütend an. Ich wußte, daß Karl einen einarmigen Kurier hatte; der war es und wollte nicht gehen. ~~Ich habe ihn nicht gesehen. Ich habe ihn nicht gesehen.~~ Ich machte aber nicht. Diesen Mann hatte ich nie gesehen. Ich machte die Tür wieder zu.
Als ich ins Zimmer kam und Karl berichtete, verlangte Karl, ich sollte den Mann zurückrufen: "Laß ihn rein, das ist mein Kurier." Er kam auch zurück, begrüßte alle, flüsterte dann

Figure 24: Extraits du dossier de Anna Erfurt, annotés par un membre de l'IML

Ici, on voit que le chercheur de l'IML corrige le prénom l'orthographe du nom d'un militant. Par ailleurs, il mentionne dans la marge les souvenirs de Paul Eckert, qu'il veut comparer à la version des faits donnée par Anna Erfurt. Il s'agit là d'une démarche de recherche historique, cherchant à déterminer le déroulement exact des faits en accumulant les mentions d'un même épisode par plusieurs militants. Toutefois, les chercheurs remettent parfois directement en cause des passages des témoignages, dont ils savent qu'ils sont inexacts. C'est le cas lorsque Willy Wille affirme que la rédaction du Rote Fahne imprime courant novembre 1918 son journal dans l'imprimerie du *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* :

sont soulignés en rouge, tandis que les inexactitudes sont corrigées. Par ailleurs, les chercheurs s'interrogent précisément sur les fonctions respectives des protagonistes, qu'ils cherchent également à situer dans la ville. Par ailleurs, ils semblent à la recherche de nouvelles personnes à interroger. Lors de son entretien avec Hermann Grothe, le chercheur de l'IML lui demande de citer les autres activistes de Kreuzberg durant la révolution.²⁰ Le dialogue, sûrement enregistré, est retranscrit mot pour mot, montrant le ton incertain de Grothe, dont on se souvient qu'il tente de remédier à sa disgrâce :

« [Grothe] : Il y en a un autre, il y en a un autre, comment s'appelle-t-il ? Bruno Mahlow. Est-ce que vous avez Bruno Mahlow ? Hein ? Alors s'il vous plaît, on peut peut-être le faire venir aussi.

[IML] : Oui, nous l'avons déjà.

[Grothe] : Ah, vous l'avez déjà fait, eh bien, vous en savez plus que moi.

[IML] : Peut-être, peut-être que nous en savons plus que toi.

[Grothe] : C'est super, c'est bien. Eh bien. »²¹

Cet extrait du dialogue montre l'étendue des données et sources collectées par les chercheurs de l'IML et illustre par ailleurs l'ampleur du rapport de force exercé par l'employé de l'IML, auquel Grothe veut donner le plus d'informations possibles. Les chercheurs rédigent en effet des comptes-rendus d'entretiens, au sein desquels ils donnent leurs impressions personnelles des militants. Celui qui effectue en 1957 une visite chez Gustav Milkuschütz à Berlin-Est écrit ainsi dans une notice située à la fin du dossier :

« Le camarade Milkuschütz a fait l'impression d'un bon camarade, qui a encore une excellente mémoire »²²

Ainsi, les employés de l'IML émettent des jugements de valeur sur les militants qu'ils interrogent, mettant ainsi en évidence la lourde signification politique de ces entrevues et du même du processus académique de collecte de données. Les chercheurs de

²⁰ SGY 30/246 Hermann Grothe p.23-24

²¹ SGY 30/246 Hermann Grothe p.24

²² SGY 30/443 Gustav Milkuschütz, p.23

l'IML jouent ainsi un rôle actif dans l'édition, la correction et la comparaison des témoignages. Leur rôle est toutefois empreint d'une forte dimension politique, et ils s'assurent ainsi de la conformité du récit avec l'historiographie nationale, tout en maintenant un ascendant sur les militants qui témoignent.

La ville comme lien entre passé et présent ?

Parmi les militants dont l'adresse actuelle est évoquée dans les dossiers, 26 résident à Berlin. A l'exception de l'un d'entre eux, qui habite Berlin Ouest et témoigne avant la construction du Mur en 1961, tous habitent Berlin-Est, capitale de la RDA. Dans leurs récits du Berlin révolutionnaire, ils évoquent parfois la ville telle qu'ils la connaissent lors du témoignage. L'espace urbain berlinois a en effet énormément changé. D'une part, il a été massivement détruit durant la Seconde Guerre Mondiale. Aussi, l'occupation soviétique et l'instauration du régime est-allemand ont provoqué des changements majeurs dans la toponymie des rues et des lieux, et ont également créé de nouveaux espaces. Les militants évoquent parfois ces changements dans leurs témoignages. Wilhelm Thiele mentionne par exemple avoir travaillé, à l'époque de la révolution, dans la maison d'édition Carl Heymann, située juste à côté de la Banque du Reich. Puis, il précise : « aujourd'hui c'est dans ce bâtiment qu'on imprime le Junge Welt, le journal des jeunesses allemandes libres (*Freie Deutsche Jugend*) ».²³ Il poursuit en évoquant les combats de janvier qui se déroulent sur la *Wilhelmplatz*, rebaptisée Ernst-Thälmann Platz²⁴. Anna Rehme fait cette même mise à jour en évoquant la station Börse (Bourse), explicitement rebaptisée Marx-Engels-Platz²⁵.

Toutefois, certains espaces demeurent inchangés. Erich Wundersee insiste par exemple le fait que la caserne Alexandre, où il a été emmené puis dont il s'est enfui en janvier 1919, « subsiste encore sous la forme d'une ruine »²⁶. Cette persistance physique de la ville passée dans Berlin-Est suscite le souvenir :

« Et je dois d'ailleurs dire que je suis encore passé devant ce matin [devant la Caserne]. Encore, car je traversais souvent la Kleine Alexanderstrasse, et à chaque

²³ SGY 30/1295 Wilhelm Thiele p.12

²⁴SGY 30/1295 Wilhelm Thiele p.15

²⁵ SGY 30/513 Anna Rehme p.5

²⁶SGY 30/699 Erich Wundersee, p.34

fois je me demandais comment ça c'était conclu, comment nous avons pu escalader les hautes portes métalliques »²⁷

Ainsi, malgré l'évolution drastique de la ville depuis la période de la révolution, le souvenir du Berlin révolutionnaire apparaît ponctuellement aux militants. Ces derniers seraient finalement les détenteurs d'une ville disparue, remplacée par une autre. Mais une ville dont néanmoins certaines traces subsistent, seulement visibles aux yeux qui savent les reconnaître. À travers ce travail, c'est le récit de cette ville qu'on a tenté de faire.

²⁷ Ibidem, p.34-35

CONCLUSION

On a ainsi vu comment les militants incorporaient dans leurs témoignages un récit précis et vivant de la ville révolutionnaire. D'abord, on a montré comment ils constituaient une génération spécifique, marquée par le souvenir ou l'expérience infantile de l'interdiction du socialisme. Ces individus, qui bénéficient d'une éducation et d'une socialisation ancrée dans le mouvement ouvrier, illustrent aussi la croissance démographique et industrielle de la ville de Berlin au tournant entre XIXe et XXe siècle.

C'est cependant l'expérience de la guerre par les individus du corpus, au front ou à l'arrière, qui modifie profondément les modes de mobilisation au sein de la métropole berlinoise. Du fait de la censure et de la limitation des libertés, on assiste à une émergence de pratiques militantes clandestines, ainsi qu'à la création de nouveaux groupes. Ces pratiques militantes s'inscrivent donc clandestinement dans la ville et s'organisent directement au sein des espaces industriels, qui constituent la base stratégique de la mobilisation. En effet, c'est au sein des usines que l'on mobilise les ouvriers, mais aussi que l'on stocke les armes.

A partir du 9 novembre, la mobilisation des militants s'effectue au grand jour, dans un souci de visibilité et d'affirmation des objectifs politiques de la gauche radicale. Les espaces traditionnels du mouvement ouvrier berlinois sont alors mobilisés. Il s'agit là de tout un spectre de lieux différents, allant des bâtiments officiels comme les sièges de partis à des espaces symboliques incarnés par les cimetières révolutionnaires, en passant par des lieux de réunion informels comme les brasseries. Cependant, la montée des tensions avec le gouvernement dominé par le MSPD ainsi que les épisodes de répression violente font que les espaces privés, déjà mobilisés avant la révolution, demeurent des lieux importants de l'activité politique clandestine.

En effet, selon la possibilité de militer au grand jour, les individus emploient alternativement des espaces de réunions publics, ou alors se rabattent sur un réseau clandestin d'habitations privées. Ces variations montrent la nature fondamentalement instable de la période révolutionnaire. Malgré le fait que l'on occupe des espaces

centraux du pouvoir, il faut pouvoir se rabattre sur les réseaux clandestins en cas d'inversion des rapports de force. Les usines sont aussi, malgré leur localisation périphérique, au cœur de la mobilisation révolutionnaire, dont elles constituent le point de départ. Il s'agit d'espaces investis par la gauche radicale pour politiser les ouvriers, puis les convaincre de se mobiliser le 9 novembre. Les usines sont aussi des lieux de dissimulation et d'organisation matérielle, où l'on cache des armes et organise des réunions secrètes. Les sources ont ainsi permis de mettre en valeur l'importance du lieu de travail dans la politisation et l'organisation de la mobilisation urbaine.

Ce mouvement depuis la périphérie industrielle vers le centre, pensé par les leaders de l'insurrection, marque l'investissement de bâtiments et espaces associés au pouvoir impérial et gouvernemental par les militants. Ces espaces sont alors eux-mêmes révolutionnés, c'est-à-dire que leur signification symbolique est transformée par le contrôle révolutionnaire qui s'exerce sur eux. Les militants portent en effet la révolution au cœur du Berlin impérial, organisant leurs manifestations autour de l'axe d'Unter den Linden et investissant ponctuellement le quartier gouvernemental de la Wilhelmstrasse.

Par ailleurs, deux bâtiments qui incarnent respectivement le pouvoir et la répression impériale, le Château des Hohenzollern et la préfecture de police de Berlin, sont occupés par des groupes pro-révolutionnaires dès le 9 novembre. Leur signification symbolique en est alors radicalement métamorphosée, et ils deviennent alors des étendards de la lutte radicale à Berlin. Enfin, les militants s'inscrivent dans le quartier central de la presse, éminemment stratégique et nécessaire pour diffuser les idées de la gauche radicale. Le quartier de la presse se situe au Sud d'Unter den Linden, et occupe donc une position centrale entre les deux pôles de l'axe, chacun étant dominé par une vision politique. Cette division entre l'Ouest gouvernemental et l'Est radical se concrétise en janvier 1919 par de violents affrontements dans le quartier de la presse, simultanément territoire stratégique et espace à la localisation propice.

La répression des insurrections de janvier et mars 1919 se déroulent sur des échelles distinctes. D'une part, l'Ouest berlinois devient une base arrière de la mobilisation et de la répression gouvernementale, dont le bâtiment symbolique de l'hôtel Eden concentre les discours des militants. Par ailleurs, la répression s'inscrit dans des

logiques locales, au sein des espaces centraux en janvier 1919 puis au cœur des quartiers ouvriers lors de la répression de l'insurrection de mars 1919. Cette étude des espaces de la répression met par ailleurs en évidence le recours, par les deux groupes, à des lieux locaux de la légitimité et de la puissance politique. Les exemples des préfectures de Charlottenburg et Lichtenberg montrent en effet comment les acteurs s'appuient sur les quartiers périphériques, encore distincts de Berlin-centre, pour se mobiliser et affirmer leur pouvoir d'action. Ces dynamiques se font alors même que les espaces centraux sont le théâtre d'affrontements violents qui attaquent la légitimité et la crédibilité de l'ensemble des camps politiques.

En passant en revue les différents types d'espaces traversés, on a mis en valeur la variation des échelles de pratique de la ville. En effet, les militants mobilisent autant les centres symboliques du pouvoir que les habitations privées et les réseaux locaux de solidarité dans leur pratique stratégique du Berlin révolutionnaire. On observe donc une pratique globale de l'agglomération, marquée notamment par la mobilisation des usines périphériques, directement mises en relation avec les espaces centraux. Aussi, la logique d'opposition Est/Ouest que l'on constate, où les quartiers ouvriers font face aux espaces bourgeois partisans du gouvernement illustre les contrastes socio-économico-politiques qui divisent une agglomération intrinsèquement multiple.

Ces contrastes sont présents dans les discours des militants, qui représentent un groupe homogène. Leur pratique de la ville est déterminée socialement, et on peut supposer que leur cartographie mentale omet de nombreux espaces qui auraient été mis en valeur par l'étude de témoignages d'individus plus variés. Par ailleurs, la dimension normative de la production des discours fait que les espaces de la ville intègrent un narratif figé et pré-défini de la révolution, sans être parfois évoqués dans le contexte urbain global de la révolution.

Cependant, l'échelle et les logiques locales demeurent essentielles dans les pratiques du Berlin de la révolution. On peut observer comment les militants sont mobilisés autour d'un espace précis, et dans quelle mesure ils s'appuient sur la concentration locale d'espaces ouvriers pour ériger le quartier en un territoire de soutien. Les cas de Lichtenberg ou de Neukölln sont en ce sens très parlants et montrent l'inscription

locale de la pratique militante, à laquelle le gouvernement répond par une répression tout aussi localisée et précise.

Cette question des échelles s'intègre à une réflexion globale sur la façon dont la révolution façonne l'agglomération du « Grand Berlin ». Le constat est, à l'image de la ville, ambivalent et multiple. D'une part, on observe l'activation durant la révolution de réseaux qui impliquent l'ensemble de la ville et créent une forme d'unité au sein de l'agglomération. Cependant, les différents espaces demeurent clairement distingués et peuvent incarner des centralités remettant en cause la dimension unitaire et centralisée de l'agglomération. L'épisode révolutionnaire illustre ainsi la dimension multiple de l'espace urbain berlinois. On peut toutefois considérer que l'existence avérée, durant la révolution, d'un pouvoir d'action à l'échelle locale encourage les acteurs politiques socio-démocrates de Weimar à l'unification urbaine. En effet, l'unification de l'agglomération répond aussi à un enjeu de centralisation du maintien de l'ordre, que la fragile et jeune république se doit d'assurer.

Il faut toutefois insister sur la dimension fondamentalement orientée du corpus de sources utilisé. En effet, il s'agit là de témoignages d'individus appartenant au même bord politique et donc au même groupe révolutionnaire. Leurs témoignages sont par ailleurs les soutiens d'une historiographie et d'une mémoire nationale mettant de côté les complexités. L'utilisation d'un corpus plus varié, et la confrontation des témoignages des militants à d'autres sources pourrait ainsi donner une image plus étoffée et complète de la ville révolutionnaire. Le choix d'unicité du corpus permet toutefois de mettre en valeur une pratique de la ville parmi d'autres, celles de militants ouvriers issus de la gauche radicale. Il est donc nécessaire de rappeler qu'il s'agit là d'une pratique de l'espace urbain parmi de nombreuses autres. La multiplicité de Berlin, évoquée plus haut, contribue ainsi à la coexistence de multiples pratiques de la ville.

Afin de s'interroger sur cette dimension spécifique de l'espace berlinois, il pourrait être intéressant d'étudier différents épisodes d'insurrections urbaines dans d'autres métropoles européennes, afin de démontrer la dimension proprement « berlinoise » de la révolution et d'éventuellement établir une typologie des modes d'investissements révolutionnaires des espaces urbains. Dans le contexte des révolutions de la

Mitteleuropa, trouve-t-on des similitudes à Vienne et Budapest ? Peut-on comparer l'action des bolchéviques à Saint-Pétersbourg à celle des révolutionnaires à Berlin ? Quelles sont les différences dans l'appropriation révolutionnaire de l'espace ? Enfin, une perspective chronologique pourrait aussi être judicieuse. On pourrait alors s'interroger sur l'évolution de la mobilisation politique à Berlin, allant de la révolution de 1848 à l'insurrection des ouvriers de Berlin-Est en 1953. A travers cette perspective sur le temps long, on pourrait percevoir les dynamiques d'évolution de la ville, ainsi que les pratiques politiques que l'espace urbain contribue à façonner.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

SOURCES UTILISÉES

**BUNDESARCHIV BERLIN LICHTERFELDE : Dossiers BArch SGY/30
"Erinnerungen" (par ordre alphabétique)**

ALEXANDER GERTRUD SGY 30/12	DERFERT-CASPER CLÄRE SGY 30/129
APELT FRITZ SGY 30/19	DIETRICH FRANZ SGY 30/136
BABL ERICH SGY 30/32	ECKERT PAUL SGY 30/151
BAIER KARL SGY 30/34	ERFURT ANNA SGY 30/167
BECKER ARTHUR SGY 30/1168	ERNST EUGEN SGY 30/169`
BEHR HELENE SGY 30/57	FEIND WILLY SGY 30/177
BEIERSDORF FRANZ SGY 30/59	FRANKE OTTO SGY 30/762
BÜCHNER OTTO SGY 30/112	GLÄSER FRITZ SGY 30/218
BRÜCKNER Walter SGY 30/1178	GLÖBIG FRITZ SGY 30/222
GLOBIG MARTHA SGY 30/223	SCHÄFER PAUL SGY 30/547
GRÄF FRIEDEL SGY 30/233	SCHEFFEL FRANZ SGY 30/549
GROTHE HERMANN SGY 30/246	SCHNEIDER RICHARD SGY 30/718
GRÜNBERG KARL SGY 30/769	SCHOENBECK WILLI SGY 30/567
GÜTSCHOW WILLY SGY 30/256	THIELE WILHELM SGY 30/1295
HAHNEWALD KONRAD SGY 30/754	TILGNER FRITZ SGY 30/627
HEIMBURGER LUCIE SGY 30/1188	TÜRPE MAX SGY 30/638
HOFMANN WILLY SGY 30/298	ULM FRITZ SGY 30/643
JAGIELLO GUSTAV SGY 30/813	WALTER HERMANN SGY 30/657
JENTSCH WILLY SGY 30/965	WEBER JAKOB SGY 30/660
KAMIN FRIEDRICH SGY 30/324	WILLE WILLY SGY 30/684
KEUSCHER CARL SGY 30/335	WUNDERSEE ERICH SGY 30/699
	ZIKELSKY FIRTZ SGY 30/709

KLEIN KARL SGY 30/342
KRÜGER FIREDA SGY 30/1952
KRÜGER GUSTAV SGY 30/370
LAMPE OTTO SGY 30/384
LEHMANN ARTUR SGY 30/389
LOREK JOHANNES SGY 30/412
MAHLOW BRUNO SGY 30/419
MANTE ERWIN SGY 30/424
MAU HANS SGY 30/1750
MERGES ALFRED SGY 30/432
MILKUSCHÜTZ GUSTAV SGY 30/443
MÜLLER KARL SGY 30/453
NETBALL KURT SGY 30/460
OLSTERDORF KARL SGY 30/478
PFEIFFER HANS SGY 30/491
PULEWKA LOTTE SGY 30/503
REDER ALBERT SGY 30/1273
REHME ANNA SGY 30/513
REMSHARDT ROBERT SGY 30/1926
RICHTER OTTO SGY 30/522

BIBLIOGRAPHIE

Par ordre alphabétique

SUR BERLIN

- BISKY J**, *Berlin. Biografie einer grossen Stadt*, Rowohlt, 2019
- BERNET C**, The “Hobrecht Plan” (1862) and Berlin’s urban structure. *Urban History*, 31(3), 400–419. 2004
- BRUNN, G, REULECKE J**, (dir) *Metropolis Berlin. Berlin als deutsche Hauptstadt im Vergleich europäischer Hauptstädte 1870-1939*, Bonn-Berlin, Bouvier Verlag, 1992
- BUFFET C**, *Histoire De Berlin : Des Origines À Nos Jours*. 1re éd. Presses universitaires de France; 1994.
- CHARPIOT R**, *Histoire de Berlin*, Vuibert, 2007
- CLAY LARGE D**, *Berlin A Modern History*, Basic Books, 2007
- DAVIS B**, *Home Fires Burning: Food, Politics and Everyday Life in World War 1 Berlin*, University of North Carolina Press, 2000
- ENGEL H** [Hrsg], **RIBBE W** [Hrsg], *Via Triumphalis: Geschichtslandschaft “Unter Den Linden” Zwischen Friedrich-Denkmal Und Schloßbrücke*. Akademie Verlag; 1997
- FLIERL B**, « Le centre-ville de Berlin-Est : entre porte de Brandebourg et Alexanderplatz. Histoire, pouvoirs, symboles, enjeux », *Allemagne d'aujourd'hui*, vol. 221, no. 3, 2017, pp. 155-166.
- FÜZESSÉRY S**, *L’expérience de la très grande ville, Berlin 1860-1930*, Histoire. Sorbonne Université, 2023.
- GERNOT J**, *Der Berliner Alexanderplatz*, Ch. Links Verlag, Berlin, 2006
- HALBWACHS M**, “Gross Berlin”: grande agglomération ou grande ville? *Annales d’histoire économique et sociale*, 1934
- JAGER M**, *Der Berliner Lustgarten Gartenkunst und Stadtgestalt in Preussens Mitte*, Deutscher Kunstverlag, München und Berlin, 2002
- JOSSIN A**, « Un siècle d’histoire politique allemande : commémorer Liebknecht et Luxemburg au Zentralfriedhof Friedrichsfelde de Berlin », *Le Mouvement Social*, vol. 237, no. 4, 2011, P.115-133

- JUHNKE D, PROKASKY J, SABROW M**, *Mythos Der Revolution Karl Liebknecht, Das Berliner Schloss Und Der 9. November 1918*. 1. Auflage. Carl Hanser Verlag; 2018
- JULIEN E**, *Paris, Berlin la mémoire de la guerre (1914-1933)*, Presses Universitaires de Rennes, 2010.
- KNAACK R, STUMPER R**, *Polizeipräsidium Berlin Politische Angelegenheiten 1809-1945 Sachtematisches Inventar*, Berlin 2007
- LE GALLOU A**, « De Berlin-Est au « Nouveau Berlin » : les mémoires plurielles d'une capitale réunifiée », *Géocarrefour*, 90/2 | 2015, 153-162.
- LE ROY J**, "Gross Berlin" (le grand Berlin), *Annales de Géographie*, t. 44, n°252, 1935. pp. 633-636
- PIÉTRI N, MICHEL B, BUFFET C**, *Villes Et Sociétés Urbaines Dans Les Pays Germaniques : 1815-1914*. SEDES; 1992.
- RIBBE W**, Historische Kommission zu Berlin, *Geschichte Berlins* Beck, München, 1987
- RICHARD L**, (dir) *Avant l'apocalypse Berlin 1919-1933*, collection l'Atelier de l'Histoire, 1991.
- STANGL P**, "Revolutionaries' cemeteries in Berlin: memory, history, place and space". *Urban History*, 34(3), 407–426., 2007
- VON BUELTZEINGSLOEWEN I, BRUNN G, REULECKE J**, "Metropolis Berlin. Berlin als deutsche Hauptstadt im Vergleich europäischer Hauptstädte 1870-1939 » *Revue de l'IFHA*, 1994
- WEIPERT A**, *Das Rote Berlin Eine Geschichte der Berliner Arbeiterbewegung 1830-1934*, Berliner Wissenschafts-Verlag, Berlin, 2019

SUR LA RÉVOLUTION ALLEMANDE

- BADIA G**, *Les Spartakistes, 1918, L'Allemagne en Révolution*, Collections archives, Julliard, 1966
- BROUÉ P**, *Révolution en Allemagne 1917-1923*, Editions de Minuit, 1971
- BURKHARDT A**, "Forgotten, Not Forgiven? New german-language works on the 1918/19 German revolution" in *Bulletin du German Historical Institute London*, Volume XL, No.1, 2018

CASTELLAN G, « La Révolution allemande de novembre 1918 («*Novemberrevolution*») ». dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 16 N°1, Janvier-mars 1969. pp. 40-51

GERWARTH R, *November 1918: The German Revolution*, Oxford and New York, Oxford University Press, 2020

GIETINGER K, *Blaue Jungs mit roten Fahnen. Die Volksmarinedivision 1918/19*, Unrast Verlag, Münster, 2019

GIETINGER K, *Eine Leiche im Landwehrkanal-Die Ermordung der Rosa Luxemburg*, Nautilus, Hamburg, 2009

GIETINGER K, *November 1918 Der Verpasste Frühling Des 20. Jahrhunderts. 2.*, neu durchgesehene Auflage. Edition Nautilus; 2019

HAFFNER S, *Die verratene Revolution- Deutschland 1918-1919*, Hamburg, 1969

HARMAN C, *The Lost Revolution. 1918-1923*, Bookmarks, 1997,

HIRSCHFELD G, KRUMEICH G, RENZ, 1918 *Die deutschen zwischen Weltkrieg und Revolution*, CH Links Verlag, 2018

INSTITUT DU MARXISME LÉNINISME, *Illustrierte Geschichte der deutschen Novemberrevolution*, Dietz Verlag, Berlin, 1978

JONES, M *Founding Weimar Violence and the German Revolution of 1918-1919*, Cambridge University Press, 2016

KITTSTEIN U, ZELLER R, «*Friede, Freiheit, Brot!*» : *Romane Zur Deutschen Novemberrevolution*. Rodopi, 2009.,

KLUGE U, *Die deutsche Revolution 1918/1919. Staat, Politik und Gesellschaft zwischen Weltkrieg und Kapp-Putsch*, Frankfurt am Main, 1985

LANGHE D, *Massenstreik und Schiessbefehl- Der Generalstreik und die Märzkämpfe in Berlin 1919*, 2012

NIESS W, *Die revolution von 1918/19 in der deutschen Geschichtsschreibung Deutungen von der Weimarer Republik bis ins 21. Jahrhundert*, De Gruyter GmbH, Berlin/Boston, 2013

PLENER U, (Hrsg), *Die Novemberrevolution 1918/1919 in Deutschland*, Karl Dietz Verlag, Berlin 2009.

WEINHAUER K, MCELLIGOTT A, Heinsohn K (dir) *Germany 1916-1923 A Revolution in Context*, Transcript Verlag, Bielefeld, 2015

WINKLER HA, (Hrsg), Stiftung Reichspräsident-Friedrich-Ebert-Gedenkstätte. *Weimar Im Widerstreit : Deutungen Der Ersten Deutschen Republik Im Geteilten Deutschland.* Oldenbourg; 2002

SUR L' INVESTISSEMENT POLITIQUE DE L'ESPACE URBAIN

APRILE S & RETAILLAUD-BAJAC E, (éd). *Clandestinités urbaines.* Presses universitaires de Rennes, 2008

DELUERMOZ Q, *Commune(s) 1870-1871 Une traversée des mondes au XIXe siècle,* Seuil, 2020

DELUERMOZ Q, « Capitales policières, Etat-nation et civilisation urbaine : Londres, Paris et Berlin au tournant du XIXe siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, numéro 60-3, 2013/3, p.55-85

LESSMANN-FAUST P, *Die preussische Schutzpolizei in der Weimarer Republik,* Düsseldorf, 1989

LÜSEBRINK H.J, « La Prise de la Bastille : archéologie d'un événement-symbole. » Dans: *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, tome 104, n°1. 1992. pp. 115-128

RALEIGH D.J, *Experiencing Russia's Civil War : Politics, Society, and Revolutionary Culture in Saratov, 1917-1922.* Princeton University Press; 2002.

REED J, *Ten Days That Shook the World.* Floating Press; 2009.

TARTAKOWSKY D, *Le pouvoir est dans la rue Crises politiques et manifestations en France XIXe-XXe siècles,* Aubier, Paris, 1998

SUR LE CONTEXTE HISTORIQUE GÉNÉRAL DE LA PÉRIODE

CHAPOUTOT J, (ÉD)*Histoire de l'Allemagne (1806 à nos jours).* Presses Universitaires de France, 2017, p. 49

DUCANGE J-N, *La République Ensanglantée Berlin, Vienne : aux sources du nazisme,* Armand Colin, Paris, 2022

PEUKERT D, *La république de Weimar,* Aubier, Paris 1995

ROSSOL N & ZIEMANN B, (dir) *The Oxford Handbook of the Weimar Republic,* Oxford University Press, 2020

RÜRURP R, (dir) *The Problem of Revolution in Germany, 1789-1989*, Oxford et New York: Berg, 2000

SABROW M, *Gewalt Gegen Weimar : Zerreißproben Der Frühen Republik 1918-1923*. Wallstein Verlag; 2023.

STEPHENSON S, *The Final Battle : Soldiers of the Western Front and the German Revolution of 1918*. Cambridge University Press; 2009.

STERN C, **WINKLER HA**, (dir) *Wendepunkte deutscher Geschichte 1848-1945*, Frankfurt am Main, 1979

VINCENT M-B, *Histoire de la société allemande au XXe siècle*, La Découverte, 2011

WINKLER HA, *Der lange Weg nach Westen- Deutsche Geschichte vom Ende des Alten Reiches bis zum Untergang der Weimarer Republik*, Munich, 2000.

WIRSCHING A, *Vom Weltkrieg zum Bürgerkrieg?: Politischer Extremismus in Deutschland und Frankreich 1918-1933/39 Berlin und Paris im Vergleich*, München: Oldenbourg Wissenschaftsverlag, 1999.

ZIEMANN B, *Gewalt Im Ersten Weltkrieg : Töten - Überleben - Verweigern*. 1. Auflage. Klartext Verlag; 2013.

SUR LA RDA ET SON HISTORIOGRAPHIE NATIONALE

DROIT E & OFFENSTADT N, *Das Rote Erbe Der Front : Der Erste Weltkrieg in Der Ddr*. De Gruyter Oldenbourg; 2022.

DROIT E & OFFENSTADT N, « La Grande Guerre en RDA. Expériences du front et méta-récit communiste ». *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 69-3, 23-49, 2022

EPSTEIN CA, "The politics of biography: the case of East German Old Communists". *Daedalus : journal of the american academy of arts and sciences*. 1999;128 (1999), 2, S. 1-30.

FRANÇOIS E, L'histoire en Allemagne après la chute du Mur. In: *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 106-107, mars 1995. Histoire sociale des sciences sociales. pp. 96-100.

MÜLLER-ENBERG S, **WIELGOHS H**, **HOFFMAN J**, **HERBST D**, **KIRSCHHEY-FEIX I**, (Hrsg) *Wer war wer in der DDR? Ein Lexikon ostdeutscher Biographien*, 5. Auflage, März 2010. Berlin: Ch. Links Verlag 2010

SABROW M, *Erinnerungsorte Der DDR*. Lizenzausg. Bundeszentrale für Politische Bildung, 2010.

SABROW M, *Historische Forschung Und Sozialistische Diktatur Beiträge Zur Geschichtswissenschaft Der DDR*. Leipziger Univ.-Verlag; 1995

ÉCRITS DE CONTEMPORAINS DE LA RÉVOLUTION

EICHHORN E, *Über die Januar Ereignisse-Meine Tätigkeit im Berliner Polizeipräsidium und mein Anteil an den Januar-Ereignisse*, Freiheit, 1919

LUXEMBURG R, *German Revolution : Selected Writings of Rosa Luxemburg*. Workers Liberty, 2019.

KESSLER H, SIMON B (trad), *Les Cahiers Du Comte Harry Kessler (1918-1937)*. Grasset; 1972

KOLLWITZ, K, DOIZELET S et M, (trad) *Le Journal de Käthe Kollwitz (1908-1943)*, L'Atelier contemporain, 2018

MÜLLER H, *Die Novemberrevolution – Erinnerungen*, Der Bücherkreis GmbH, Berlin 1928